

saint Grégoire évêque de Tours

LE LIVRE DE LA VIE DES PÈRES

DE SAINT GRÉGOIRE EVÊQUE DE TOURS.

LA PREFACE DE LUI-MÊME

sur son Livre.

Il m'étais seulement proposé d'écrire des choses qui se sont faites divinement sur les tombeaux des martyrs et des confesseurs. Mais parce que depuis peu il en est venu à ma connaissance quelques-unes de mémorables, de ceux que le mérite de leur bienheureuse conversation ici bas à élevés au ciel, et que j'ai crû que le sentier qu'ils ont suivi pendant leur vie, lequel nous a été connu par des relations certaines, servirait beaucoup à l'édification de l'Église, je ne veux point différer de le consigner par écrit, et de dire ce que j'en sais, quand l'occasion s'en offrira, parce que la vie des Saints non seulement, fait connaître leur dessein généreux; mais encore elle encourage ceux qui en écoutent le récit à les imiter, entreprenant de suivre leurs traces et de marcher sur leur pas. Il y a pourtant des gens qui voudraient bien savoir si nous devons dire la vie des saints, ou les vies des saints. Aulugelle et plusieurs autres ont voulu dire les vies des philosophes : et Pline auteur célèbre a dit dans son troisième livre de l'art de grammaire. Que les anciens ont dit les vies des personnages illustres. Toutefois les grammairiens n'ont pas crû que le mot de vie eut un pluriel. D'où il faut conclure, selon leur avis, qu'il vaut mieux dire la vie des pères, que les vies des pères. Et certes, quoi qu'il y ait diversité de mérites et de vertus, si est-ce qu'une même vie dans ce monde anime le coeur de tous par la piété.

J'ai écrit peu de chose de la vie de quelques-uns dans mon livre des confesseurs, je l'avoue. Ce que j'en ai dit néanmoins peut être appelé grand pour la vertu : mais il est réduit en petit dans mes écrits. Je l'ai pourtant voulu étendre davantage dans celui-ci, que j'ai appelé de la vie des saints, quelque peu capable que je sois d'écrire élégamment de toutes choses. Et j'ai crû le devoir publier; mais non pas sans demander à Dieu par mes humbles prières, qu'il daigne mettre dans ma bouche la parole que je dois avancer. Et je l'en prie encore de tout mon coeur, puisqu'il a tant de fois ouvert la bouche aux muets, pour l'usage de la voix, afin que ne disant rien que de salutaire, pour profiter à ceux qui m'écoutent, ou qui lisent les choses que j'écris, je n'avance rien aussi qui ne soit digne des saints pères, dont je veux écrire la vie, et qu'il prenne à sa louange les choses qu'il m'a ordonné que je dis à leur sujet.

CHAPITRE 1

Des abbés Lupicin et Romain.

L'ordre de la discipline évangélique nous avertit que l'argent des largesses de notre Seigneur, se donne aux changeurs pour le faire multiplier, et non pas pour l'enfourir en terre sans en tirer du profit : car il veut que par une raisonnable dispensation, les choses qu'il nous a données croissent avec avantage pour le gain de la vie éternelle, afin que quand il demandera compte de l'usage de ses biens, s'ils ont profité au double, il dira : *C'est bien fait, serviteur bon et fidèle, puisque vous avez été fidèle sur peu de chose, je vous mettrai en pouvoir sur beaucoup, entrez en la joie de votre Seigneur.* Car il appartient aux prédestinés d'accomplir ces choses en perfection, avec l'aide de Dieu, lesquels dès le berceau, comme il se lit de plusieurs, ont mérité de connaître le Seigneur, et qui, l'ayant connu, ne se sont jamais éloignés de ses préceptes, comme depuis que le sacrement du baptême qui les a revêtus de la robe blanche d'une véritable régénération, ils ne l'ont point souillée par des actions impudiques, suivant à bon droit l'Agneau en quelque part qu'il aille, et que la blancheur de cet Agneau a couronnés des beaux lys, qui ne flétrissent jamais par les agitations de quelque tentation que ce soit. Enfin c'est avec de telles couronnes que la droite de la Majesté divine encourage ceux qui commencent, qu'elle assiste ceux qui s'efforcent de vaincre, et qu'elle récompense les victorieux, il retire des gémissements terrestres, ceux qui sont honorés des marques de son nom, pour les élever glorieusement à la joie des cieux. Du nombre desquels, où se rencontre la blancheur de la neige, pour le bonheur de leur élection, je ne doute point que ne soient Lupicin ¹ et Romain ² son frère, qui dans les lieux les plus solitaires du mont Joux, méritèrent d'être faits non seulement le temple de Dieu; mais encore de préparer dans les esprits de plusieurs, les tabernacles de la grâce du saint Esprit.

Lupicin donc, ayant cherché Dieu de tout son coeur dès le commencement de sa vie, fut instruit aux lettres, et quand il fut en âge légitime, son père le contraignit de se marier, quoi qu'il n'y donnât point de consentement de sa bonne volonté. Romain son frère, plus jeune que lui, s'appliquant aussi de tout son pouvoir au seul dessein de plaire à Dieu et de le servir, rejeta la condition du mariage : et l'un et l'autre d'un commun consentement, quand leurs parents furent décédés, se retirèrent dans un ermitage, et vinrent ensemble chercher les lieux solitaires du mont Joux, qui sont entre la Bourgogne et l'Allemagne, proche de la ville d'Avanche : et là, ils établirent leur demeure, se prosternant tous les jours en terre, pour humilier leur esprit dans la prière qu'ils faisaient, avec une psalmodie mélodieuse : et ne cherchaient leur vie que dans les racines des herbes. Mais d'autant que l'envie de celui qui est tombé du ciel, dresse toujours des embûches au genre humain, elle s'arma aussi contre ces bons serviteurs de Dieu, et fit tout ce qu'elle put pour les détourner de leur entreprise, et pour les faire égarer du bon chemin. Car les démons ne cessaient point chaque jour de leur jeter des pierres : et toutes les fois qu'ils fléchissaient les genoux pour prier Dieu, aussitôt une grêle de pierres tombait sur eux, de sorte que bien souvent ils en étaient blessés, et en sentaient beaucoup de douleur. Cependant leur âge qui n'était pas encore mûr, commença de craindre les injures journalières d'un ennemi si capital, et ne pouvant s'accoutumer à souffrir longtemps, les jeunes hommes se délibérèrent de quitter la solitude, et de se retirer dans les biens que leurs parents leurs avaient laissés. A quoi l'envie de notre mortel ennemi, ne porte-t-elle point la pensée des courages les plus fermes et les plus résolus ! Mais sitôt qu'ils eurent quitté cette habitation qu'ils avaient tant désirée, ils retournèrent aux villages où il y avait des habitants, et entrèrent dans la maison d'une pauvre femme, qui leur demanda, de quel côté venaient les soldats de Jésus Christ, et quel chemin ils avaient pris pour se rendre à son logis ? Ils répondirent, mais non pas sans confusion; qu'ils avaient quitté l'ermitage : et lui racontèrent par ordre tout ce qui leur était arrivé. Elle leur dit : *Hommes de Dieu, vous deviez combattre courageusement contre les attaques du diable, et ne craindre point sa haine ni ses embûches, puis qu'il succombe si souvent étant surmonté par les amis de Dieu; car il contrefait le brave dans l'envie qu'il porte à la sainteté, quand il a le plus de peur. Et certes il craint toujours que le genre humain, qui a tombé par la perfidie, ne se relève par la foi.*

Ceux-ci vivement touchés au coeur de ce que cette femme leur avait dit, se retirèrent un peu à l'écart, et se dirent entr'eux : *Malheur à nous de ce que nous avons péché contre Dieu, en quittant le ferme propos que nous avons fait de tout abandonner pour le suivre. Une femme nous*

¹ fêté le 21 mars.

² fêté le 28 février.

a fait maintenant des reproches de notre lâcheté. Quelle sera désormais notre vie, si nous ne retournons point d'où nous avons été chassés par les artifices de notre ennemi ? Alors s'étant armés du signe de la croix, ils reprirent leurs bâtons à la main, et retournèrent à l'ermitage. Mais à leur arrivée, ils se trouvèrent encore attaqués par les embûches du démon qui leur jeta des pierres; toutefois persévérant dans l'oraison, ils obtinrent de la miséricorde de notre Seigneur, qu'étant délivrés de la tentation, ils pussent rendre à son culte le service qu'ils étaient obligés de lui rendre. Comme ils étaient donc occupés à cet exercice, des frères accoururent de toutes parts en foule autour d'eux pour les écouter. Et quand ces bienheureux ermites eurent été connus des peuples, ils se firent un monastère qu'ils appelèrent Condon, autour duquel ils abattirent force bois pour découvrir la plaine : et là, ils cherchèrent de quoi vivre par le travail de leurs mains : tandis que la ferveur de l'amour de Dieu, s'alluma tellement dans le coeur de leurs voisins, qu'il ne fut pas possible d'y contenir une fort grande multitude qui s'y était amassée : si bien qu'ils firent un second monastère, où ils établirent un autre essaim, s'il faut ainsi dire, qui était sorti de la première ruche : Et encore depuis un troisième monastère de l'abondance de ceux-ci dans les confins de l'Allemagne. Ces deux pères allant tour à tour visiter leurs enfants qu'ils avaient imbus en chaque monastère d'une discipline céleste qu'ils leurs avaient enseignée, pour former leurs âmes à une solide piété. Lupicin obtint toutefois sur eux l'unité de la puissance avec la qualité d'abbé. C'était un homme fort sobre, et qui s'abstenait si souvent de boire et de manger, qu'il ne prenait sa réfection qu'une seule fois en trois jours. Et quand la soif le pressait, comme il arrive souvent à l'infirmité humaine, il se faisait apporter un seau plein d'eau, où il trempait ses mains, qu'il y tenait assez longtemps, d'où (ce qui est merveilleux à dire) sa chair humait toute cette eau pour se rafraîchir, et de telle sorte qu'on eût dit qu'il l'eût avalée par sa bouche, et éteignait ainsi l'ardeur de sa soif. Il était fort sévère au châtement de ses frères, et non seulement il ne leur permettait pas de faire du mal; mais encore de se dire une seule parole. Il évitait aussi avec un grand soin l'entretien et la rencontre des femmes. Pour Romain, il était si simple, qu'il ne lui venait rien de semblable dans l'esprit; mais après avoir invoqué le nom de Dieu, il donnait également aux hommes et aux femmes la bénédiction qu'on lui demandait.

Or l'abbé Lupicin n'ayant pas de quoi donner suffisamment à manger à la grande multitude qui s'était rangée sous sa conduite, Dieu lui révéla un lieu dans la solitude, où l'on avait autrefois enfermé des trésors, où étant allé seul, il en prit autant d'or et d'argent qu'il lui en fallait, pour soulager le monastère dans son besoin pressant : et, de cela ayant acheté du pain, il en substanta le grand nombre de ses frères qu'il avait rassemblés pour servir Dieu, et il en usait ainsi toutes les années, sans donner à connaître à ses frères le lieu qu'il avait plu au Seigneur de lui révéler.

Il arriva un jour que distant ses frères, qu'il avait que visitant ses assemblés dans les cantons de l'Allemagne que j'ai déjà dit, y étant arrivé sur le midi, que ses frères étaient encore dans le champ, il entra dans la maison où le dîner s'appropriait, et y vit un grand nombre de plats avec force poissons et dit en son coeur : *Il n'est pas juste que des moines de qui la vie est solitaire, usent de somptuosité, si mal propres à leur condition.* Et tout aussitôt il fit préparer un grand chaudron, lequel commençant à s'échauffer sur le feu, il y fit mettre toutes les viandes qui étaient préparées, tant les poissons que les herbes et les légumes, et tout ce qui était destiné pour le repas des moines, et dit : *Que les frères se rassasient maintenant de toutes ces choses-là : car il ne faut pas qu'ils s'arrêtent aux délices qui empêchent de vaquer à l'oeuvre de Dieu.* Ce que ceux-ci ayant connu, le trouvèrent fort mauvais. Alors douze hommes allumés de colère, prirent conseil entr'eux d'abandonner le lieu, et s'en allèrent vagabonds par les déserts, pour y chercher les délices du siècle. Ce qui fut tout aussitôt révélé en vision à Romain : car la divine miséricorde ne lui voulut point cacher ce qui s'était passé. Son frère étant de retour au monastère, il lui dit : *Si sortant d'ici, il devait arriver que vous fussiez cause de la dispersion de nos frères, plutôt à Dieu que vous ne fussiez point allé vers eux. Ne vous fâchez point de cela, mon cher frère,* lui dit l'abbé, *de ce que ces choses se sont ainsi passées : car sachez que c'est la purgation de l'aire du Seigneur, et que le bon grain seulement se doit amasser en son grenier, et qu'il faut que les pailles soient jetées dehors.* Romain lui dit : *Plût à Dieu que pas un seul ne se fut retiré. Mais dites moi maintenant je vous prie combien il en est sorti de douze,* lui dit son frère, *qui étaient des gens superbes et orgueilleux, en qui Dieu n'habite point.* Alors Romain lui répliqua avec larmes : *Je crois pourtant par l'opinion que je conçois de la divine miséricorde, qu'ils ne seront point séparés de son trésor, mais qu'il les rassemblera, et qu'il gagnera ceux pour lesquels il a daigné souffrir.* Et ayant fait sa prière pour eux, il obtint le retour à la grâce de Dieu tout-puissant : car en effet le Seigneur répandit en leurs coeurs l'esprit de componction. Ils firent pénitence de la licence qu'ils

s'étaient permise d'être sortis sans congé, ils se rassemblèrent, et se firent des monastères, lesquels persévèrent encore aujourd'hui dans les louanges de Dieu.

Pour Romain, il demeurait toujours dans sa simplicité et dans ses bonnes oeuvres, visitant les infirmes, et leur rendant la santé par ses prières. Il arriva un jour, que comme il s'était mis en chemin pour visiter ses frères, le soir l'ayant surpris, il entra pour loger dans une maison de lépreux. Il y avait huit hommes. Ayant été reçu d'eux, comme il était plein de charité, il fit chauffer de l'eau, et lava de sa propre main les pieds de chacun d'eux, et fit faire un grand lit, afin de coucher tous ensemble, sans avoir horreur des souillures de la lèpre livide. Et quand les lépreux se furent endormis, lui se tenant debout pour chanter des psaumes étendit sa main, de laquelle il toucha le côté d'un malade, et tout aussitôt l'infirmes fut purifié : il en toucha encore un autre d'un attouchement salutaire, et celui-là fut également purifié. Ceux-ci se sentant guéris, chacun d'eux toucha celui qui était proche de soi, afin que tous s'étant réveillés priassent le saint, pour être ainsi purifiés de sa main. Mais s'étant eux-mêmes touchés, ils furent tous purifiés de la même sorte. Et le matin les ayant vus qu'ils étaient tous purs, il rendit grâces à Dieu, prit congé d'eux, donna un baiser à chacun, et se retira, leur recommandant d'obéir à Dieu, et de faire ses volontés, en conservant son amour dans le coeur.

Lupicin étant devenu vieux, vint trouver le roi Chilperic, qui avait alors la Bourgogne dans son obéissance. Il apprit qu'il était alors à la ville de Lanube; et quand il mit le pied dans la porte, la chaise du roi qui était alors à table trembla, dont le roi s'étant étonné, dit à ses gens : *Il s'est fait un tremblement de terre.* Ceux qui étaient présents lui répondirent : *Qu'ils ne s'en étaient point aperçus.* Le roi leur dit : *Courez le plutôt que vous pourrez vers la porte, de crainte qu'il ne s'y présente quelqu'un qui fasse des entreprises contre nous : car ce n'est point sans cause que ce siège a tremblé.* Ils coururent donc tout aussitôt, et trouvèrent le vieillard vêtu d'une robe de peau. Ce qu'ils vinrent rapporter au roi, qui leur dit : *Allez, amenez-le moi, afin que je sache de quel ordre est cet homme-là.* Et quand on l'eut amené, il se tint devant le roi, comme autrefois Jacob devant Pharaon. Le roi lui dit : *Qui êtes-vous ? Et d'où venez-vous ? Ou de quel métier êtes-vous ? Ou quel sujet vous a obligé de venir vers nous ?* Il répondit au roi : *Je suis père des brebis du Seigneur, lesquelles tandis que le Seigneur les nourrit de viandes spirituelles par une administration continuelle, les aliments corporels viennent à lui manquer. C'est pourquoi nous implorons votre puissance, afin qu'il vous plaise de nous donner quelque chose pour notre vie et pour notre vêtement, qui sont les choses nécessaires.* Le roi lui dit : *Je vous accorde volontiers des champs et des vignes, dont vous puissiez vivre et en tirer vos nécessités.* Il répondit : *Nous ne recevrons point de champs ni de vignes; mais, s'il plaît à votre puissance, vous nous ferez beaucoup de bien de nous donner quelques fruits, parce qu'il ne convient pas bien à des moines de s'élever par des richesses mondaines; mais bien de chercher en humilité de coeur le royaume de Dieu et sa justice.* Le roi leur accorda des lettres, pour recevoir tous les ans trois cent mesures de blé et autant de mesures de vin, avec cent écus d'or pour le vêtement des frères. Ce qu'on dit qui se prend encore aujourd'hui sur les domaines du roi.

Après ces choses, comme l'abbé Lupicin et Romain son frère se trouvèrent fort avancés en âge, Lupicin dit à son frère : *Dites-moi en quel monastère vous voulez qu'on prépare votre tombeau, afin que nous y reposions ensemble.* Romain lui dit : *Il ne se peut pas faire que j'aie mon tombeau dans un monastère où les femmes n'entrent point. Car vous savez qu'à moi indigne et sans l'avoir mérité, le Seigneur mon Dieu a donné une grâce singulière pour la guérison de diverses maladies, et plusieurs par l'imposition de ma main, et par la vertu de la croix, sont délivrés de diverses langueurs. Il y aura un concours à mon tombeau quand je quitterai la lumière de cette vie.* C'est pourquoi il fut enseveli loin du monastère sur une petite montagne : et depuis sur son tombeau, on bâtit un grand temple, où force peuple s'assemble tous les jours. Car plusieurs miracles s'y font aujourd'hui au nom de Dieu. Les aveugles y reçoivent la lumière, les sourds y recouvrent l'ouïe, et souvent les paralytiques y sont affermis sur leurs pieds. Pour l'abbé Luicin, quand il vint à mourir, il fut enseveli dans l'église du monastère, et rendit au Seigneur les talents multipliés de l'argent qu'il lui avait confié. Je veux dire les bienheureuses congrégations de moines dédiées pour chanter ses louanges.

CHAPITRE 2

De saint Ilide évêque.

Entre les semences de la vie éternelle, que le céleste semeur arrose dans le champ d'une âme inculte des eaux de la fontaine de la divinité, par l'instruction de sa parole, nous avons celle-ci, par laquelle il nous dit de lui-même : *Qui ne s'est point chargé de sa croix pour me suivre, n'est point digne de moi.* Et ailleurs : *Si le grain de froment tombant en terre ne meurt point, il demeure seul; mais s'il meurt, il apporte beaucoup de fruit. Qui aime son âme la perdra et qui haït son âme en ce monde, la gardera pour la vie éternelle.* Mais encore l'Apôtre saint Paul, qui est ce vase d'élection si fameux, n'a-t-il pas dit en quelque lieu : *Portant par tout en notre corps la mortification du Seigneur Jésus Christ, afin aussi que la vie de Jésus soit manifestée dans votre coeur mortel ? C'est pourquoi les confesseurs de Jésus Christ, que le temps de la persécution n'a point jetés dans le martyre, se sont fait eux-mêmes leurs propres persécuteurs, et se sont chargés de diverses croix d'abstinence pour se rendre dignes de Dieu, et de vivre avec Jésus Christ seul s'étant mortifiés en leur chair, dont le même apôtre a dit : Or je vis, non plus moi; mais le Christ vit en moi.* Et autre part alléguant ce verset du psaume 43 : *Tous les jours nous sommes livrés à la mort pour l'amour de vous, et nous sommes estimés comme des brebis qu'on doit égorgé.* Car ils contemplaient par les yeux de leur entendement intérieur, que le Seigneur des cieux était descendu en terre, non pas abject par l'humilité; mais humilié par sa miséricorde pour la rédemption du monde. Ils regardaient attachée à une croix, non pas la gloire de la Divinité; mais l'Hostie pure du corps qu'il avait voulu prendre, de laquelle saint Jean avait prédit un peu auparavant : *Voilà l'Agneau de Dieu, qui ôte les péchés de ce monde.* Ils avaient en eux-mêmes l'attache profonde des clous, lorsque se trouvant crucifiés par sa crainte, et remplis de la terreur des jugements de Dieu, ils ne portaient rien d'indigne de sa toute-puissance dans l'habitation de leurs corps, suivant ces paroles écrites au psaume 118. *Arrêtez par votre crainte, comme avec des clous les mouvements de ma chair : car vos jugements ont déjà jeté l'effroi et l'appréhension dans mon coeur.* Cette admirable lumière de la résurrection, resplendissait en eux, par laquelle l'ange éclatait quand il remua la pierre du monument, de laquelle il est parlé au 16^e chapitre de saint Marc. *Et comme elles furent entrées au monument, elles virent un jeune homme assis du côté droit, vêtu d'une robe blanche, dont elles furent épouvantées.* Jésus lui-même resplendit avec cette même robe, quand il entra au lieu où étaient ses disciples, quoi que les portes fussent fermées sur eux, lesquels ayant instruits des paroles de vie, il fut élevé au trône céleste. Entre lesquels le bienheureux confesseur Ilide ³ avait toutes ces choses si bien placées dans le tabernacle de son coeur, qu'il mérita lui-même d'être fait temple du saint Esprit. Ayant donc entrepris d'écrire quelque chose de sa vie, je prie mes chers lecteurs de me pardonner si je m'engage à ce dessein, n'ayant nulle étude de l'art de grammaire, ni aucune connaissance des auteurs polis pour faire de beaux livres. Mais seulement la sollicitation de notre bienheureux père Avite évêque d'Auvergne, qui m'incite chaque jour à composer des ouvrages ecclésiastiques. Pourvu que les choses que j'ai ouïes de sa prédication, ou qu'il m'a contraint de relire, ne viennent point à mon jugement, parce que certainement je ne les saurais observer. Quoi qu'il m'ait amené après le récit des belles poésies de David, aux paroles de la prédication évangélique, et aux histoires, et aux épîtres de la vertu apostolique : dont je n'ai point fait d'autre profit que de connaître que Jésus Christ Fils de Dieu est venu pour le salut du monde, et d'honorer par des services convenables ses amis, qui s'étant chargés de la croix d'une austère observance ont suivi l'Epoux. Au sujet de quoi faisant paraître la témérité de mon peu de génie pour les belles choses, je rapporterai donc le plus raisonnablement qu'il me sera possible, ce que j'ai pu apprendre jusque ici de la vie de saint Ilide. Ce personnage d'une sainteté de vie très parfaite, et comblé de grâces diverses dont l'Esprit de Dieu l'avait enrichi, mérita d'être élu évêque de l'église d'Auvergne par le peuple inspiré d'en-haut, afin qu'étant pasteur des brebis du Seigneur, il n'y eut rien qui défailût à sa vertu sublime, pour l'exercer dans les grandes occasions. La renommée de sa sainteté s'étant élevée par divers degrés de la grâce, s'étendit non seulement dans toute l'étendue de l'Auvergne; mais encore dans les villes voisines. D'où il arriva que le bruit de sa gloire vint aux oreilles de l'empereur qui était à Trèves, duquel la fille agitée d'un Esprit immonde, sans trouver personne qui l'en put délivrer, donna sujet d'appeler saint Ilide, vers lequel l'empereur envoya des gens pour le faire venir. Le vénérable vieillard y fut reçu avec grand respect. Et comme

³ 4^e évêque de Clermont; Endormi en 580. Fêté le 7 juillet.

le prince s'affligeait du malheureux état de sa fille, le saint évêque mettant sa confiance au Seigneur, se prosterna pour prier : et quand il eut passé une nuit entière en hymnes sacrés et en cantiques spirituels, il mit ses doigts dans la bouche de cette fille, et chassa le malin esprit de son corps. L'empereur qui vit ce miracle offrit au saint évêque de grands présents d'or et d'argent. Mais il les refusa généreusement, et se contenta d'obtenir de l'empereur, que les tributs que la ville de Clermont payait en espèces de blé et de vin, elle le payerait désormais en argent, parce que de l'autre façon le paiement était difficile, et qu'elle ne le pouvait faire qu'avec beaucoup de peine et à grand frais. Le saint ayant accompli le temps de la vie présente, mourut, à ce qu'on dit, en ce voyage, pour aller à Jésus Christ, et fut enseveli dans sa ville. Mais, comme c'est d'ordinaire la coutume de tous les hommes de murmurer de toutes choses, peut-être que quelqu'un dira, celui-ci ne peut être tenu au nombre des saints pour avoir fait un seul miracle. Et si l'on pèse bien ce que le Seigneur dit dans l'évangile : *Plusieurs me diront en ce jour-là, Seigneur, Seigneur, n'avons nous pas chassé les diables en votre nom, et fait plusieurs miracles ? Alors je leur dirai nettement, je me vous ai jamais connus.* Certainement il entend la vertu qui sort du tombeau, laquelle contribue bien davantage à la louange, que celle qui procède d'un homme vivant dans le monde, parce que celle-là peut avoir quelque tache par les empêchements continuels de l'occupation mondaine, et celle qui sort des tombeaux est exempte de toute souillure. De sorte qu'étant persuadés que les choses que saint Ilide faites devant ce temps-là, ont été oubliées, pour n'avoir pas été consignées par écrit, et que par ce moyen elles ne sont pas venues à notre connaissance, nous ferons du moins ici mention de celles que nous avons vues de nos propres yeux, ou que nous avons éprouvés, ou qui nous été rapportées par des personnes dignes de foi.

Du temps que Gal évêque de Clermont gouvernait l'Église d'Auvergne, l'écrivain de ces choses-ci tomba fort malade en sa jeunesse, et pendant sa maladie il fut fort souvent visité de lui, parce qu'il l'aimait uniquement, et qu'il était son oncle. Il devint fort sujet à un grand mal d'estomac qui se remplissait de pituite, et avait la fièvre bien forte. Cependant il vint un désir au coeur de l'enfant, (je crois que ce fut par une inspiration divine) de se faire porter à l'église de saint Ilide : et sitôt qu'il y eut fait sa prière avec larmes auprès du tombeau du saint, il se sentit fort soulagé; mais étant de retour à la maison, il se sentit encore attaqué de la fièvre. Et un autre jour s'étant trouvé plus mal que de coutume, avec incertitude de l'événement de sa maladie s'il en rechaperait ou non, sa mère lui dit : *Mon fils je crains bien que j'aurai aujourd'hui une fort mauvaise journée par la maladie que vous avez.* Il lui répondit : *Ce ne sera rien, ne vous en affligez point, je vous prie, mais renvoyez-moi auprès du tombeau de saint Ilide. Je crois, et la confiance que j'ai en ce bienheureux pontife ne me trompera point, que sa vertu nous donnera de la joie, et me rendra la santé.* Alors ayant été transporté au tombeau du saint, il y fit sa prière en toute humilité, et promit : *Que si la vertu du saint évêque le délivrait de son mal, il se ferait clerc, et qu'il ne bougerait point de là que sa prière n'eut obtenu son effet.* Il n'eut pas achevé de parler de la sorte, qu'il sentit aussitôt sa fièvre éteinte : et ayant appelé son garçon, il commanda qu'on le reportât à la maison, où comme il fut mis sur un lit de repos, tandis qu'on était à table, il lui prit un grand saignement de nez, qui lui emporta le reste de sa fièvre. Ce qu'il obtint sans doute, par les mérites du bienheureux confesseur.

Mais il n'y a pas encore bien longtemps qu'un serviteur du comte Venerand après avoir été longtemps aveugle, ayant célébré des veilles auprès en retourna avec la clarté de son sépulcre. Touchant ce qui s'est passé par la bénédiction de ses reliques, voici ce que l'écrivain dit en avoir vu de ses propres yeux.

Il avait dédié un oratoire dans la maison de l'église de Tours, en la première année de son sacerdoce, où il mit des reliques de ce saint évêque, avec des reliques d'autres saints. Puis après plusieurs années de sa dédicace, il fut averti par l'abbé, qu'il lui plut de visiter les reliques qu'il avait mises dans l'autel, de peur que par l'humidité du nouvel édifice, il ne s'y fut mis de la pourriture, lesquelles en effet ayant trouvées humides quand il y regarda, il les ôta de l'autel et les fit sécher au feu. Mais quand il les eut remises chacune dans leurs enveloppes, et qu'on fut venu aux reliques de saint Ilide évêque, comme on les tenait aussi devant le feu, la ficelle dont elles étaient liées, s'étant trouvée fort longue, tomba sur les charbons ardents; mais, comme si elle eut été de cuivre ou de fer, elle ne fit que rougir par l'ardeur du feu. Toutefois croyant que ce qui n'était pas tombé sur le feu serait trop court pour lier l'enveloppe des saintes reliques, on s'aperçut que la ficelle était encore toute entière, parce qu'elle avait servi peu de temps auparavant de ligature au glorieux pontife.

Il y a beaucoup d'autres miracles qu'on a rapportés de ce saint, lesquels nous serions trop longs à décrire, croyant aussi que ce que j'en viens de dire peut suffire, pour confirmer la créance

qu'on en doit avoir, puisque si ce peu ne suffisait pas, beaucoup plus n'y servirait de rien. Enfin par les grâces de notre Seigneur Jésus Christ, qui promet à ceux qui ont la foi, qu'il leur donnera les choses qu'ils lui demanderont, sans hésiter du succès de leur prière, les aveugles sont éclairés au tombeau de ce saint, les démons y sont mis en fuite, les sourds y perdent la dureté de leur ouïe, et les boiteux y marchent droit.

CHAPITRE 3

De saint Abraham abbé.

Je ne crois pas qu'il y ait de catholique qui ne sache ce que le Seigneur a dit dans son évangile : *En vérité je vous dis, si vous aviez de la foi sans hésiter, et que vous disiez à cette montagne, enlève-toi et jettes-toi dans la mer, cela se ferait : car tout ce que vous demanderez par la prière ayant la foi, vous l'obtiendrez.* Il n'y a donc point de doute que les saints ne puissent obtenir du Seigneur tout ce qu'ils demanderont, parce que la foi qui est en eux est solide, sans que les agitations de la tempête soient capables de l'ébranler. Pour laquelle foi non seulement ils ont été bannis dans l'étendue de leur propre pays, aspirant à la vie céleste; mais encore ils sont allés dans les pays étrangers au delà des mers, afin de plaire davantage à celui au service duquel ils se sont voués, comme il est arrivé maintenant au sujet du bienheureux Abraham Abbé, qui, après plusieurs tentations du siècle, entra dans les confins de l'Auvergne, à bon droit comparé à ce vieux Abraham pour la grandeur de sa foi, à qui Dieu dit autrefois : *Sors de ton pays et de ta parenté, et va en la terre que je te montrerai.* Or celui-ci quitta non seulement son pays; mais encore l'action du vieux homme, et revêtit le nouvel homme qui a été formé selon Dieu en justice, en sainteté, et en vérité. Si bien que se voyant parfait dans l'oeuvre de Dieu, il ne hésita point de demander ce qu'il se confiait d'obtenir par une vie sainte par qui l'auteur du ciel et de la terre a daigné faire, à la vérité, peu de miracles en nombre; mais admirables en eux-mêmes. Cet Abraham avait pris naissance sur les rives de l'Euphrate, d'où profitant beaucoup en l'oeuvre de Dieu, il eut dessein d'aller visiter les ermites dans les solitudes de l'Egypte. Mais comme il y allait, il fut pris par les païens, et après avoir été battu de plusieurs coups de fouet pour le nom de Jésus Christ, il fut jeté dans les fers, où il demeura cinq années avec beaucoup de joie; et en fut délivré par un ange au bout de ce temps-là. Puis ayant eu dessein de visiter l'Occident, il vint en Auvergne, où il institua un monastère auprès de l'église de saint Cyrice, ayant une vertu merveilleuse pour chasser les démons, pour rendre la lumière aux aveugles, et pour guérir toutes sortes de maladies. Quand la fête de cette église fut donc venue, il dit à celui qui en avait le gouvernement, qu'il préparât de bonne volonté du vin dans le parvis, pour le donner au peuple qui était venu à la solennité. Le moine lui dit : *Vous avez à convier l'évêque avec le duc et les citoyens, et à peine avons nous de reste quatre mesures de vin; comment pourrez-vous suffire à tout cela ? Ouvrez-moi le cellier,* lui dit-il. L'ayant donc ouvert, il y entra, et faisant son oraison comme un autre Elie, élevant ses mains au ciel, avec des yeux pleins de larmes, il dit : *Ô Seigneur, que le vin ne défaille point dans ce vaisseau, qu'on n'en ait servi à tout le monde avec abondance.* Et le saint Esprit s'étant répandu dans lui, il usa de ces paroles prophétiques. *Le Seigneur a dit ces choses. Le vin ne defaudra point dans le vaisseau, mais il en sera donné abondamment à tous ceux qui en demanderont, et il y en aura de reste.* Aussi en fut-il servi sur sa parole avec abondance à tout le peuple, qui en but avec joie, et il y en resta beaucoup, mais parce que le pourvoyeur de la maison eut la considération de mesurer auparavant le vaisseau qui était de cinquante quartes, et qu'il n'y avait que la mesure de quatre paumes de la main, voyant ce qui s'était passé, il le voulut encore mesurer ce qu'il y avait de reste, où il en trouva tout autant qu'il y en avait laissé le jour d'auparavant. De là, fut manifestée aux peuples la vertu de ce saint, qui mourut enfin plein de jours dans ce monastère, où il fut enseveli avec honneur. De son temps saint Sidonius était évêque de Clermont, et le duc Victorius reçut la principauté sur sept villes, sous l'autorité d'Eorich roi des Goths. Le bienheureux Sidonius écrivit l'épithaphe de ce saint, où il a marqué quelque chose de ce que nous venons de réciter. Plusieurs malades de fièvres ont été guéris à son sépulcre, par le secours des remèdes célestes impetrés par ses mérites, et par ses prières.

CHAPITRE 4

De saint Quintien évêque.

Quiconque est bien persuadé par sa connaissance, qu'il porte un corps de matière terrestre, doit songer qu'il se doit bien empêcher de tomber dans les choses purement terriennes, que l'on sait être amies de cette chair corruptible; parce que, selon l'apôtre saint Paul : *Les oeuvres de la chair sont manifestées, qui sont adultère, paillardise, impureté, débauche*, lesquelles rendent souillé et puant l'homme qui les suit, et le destine à la fin aux flammes éternelles. Or le fruit de l'esprit est tout ce qui profite en Dieu, qui réjouit l'âme dans ce siècle par la mortification de la chair, et qui promet des joies éternelles au siècle futur. D'où vient que nous autres qui sommes maintenant dans le corps, nous devons bien regarder quelles sont les choses que Dieu a faites en ses saints, dans lesquels, comme dans un tabernacle resplendissant, et enrichi de beaucoup de mérites, et orné de diverses fleurs de vertus, il a voulu étendre la Majesté de sa droite par sa propre miséricorde, pour faire par eux les choses qu'ils ont demandées, comme il le fait bien paraître maintenant de saint Quintien, de qui nous avons à parler, personnage doué d'excellentes qualités. Que les péchés charnels ne nous séduisent donc point maintenant; mais que les exemples des saints nous provoquent à l'intelligence des choses de Dieu, qui sont spirituelles pour nous élever au ciel, et que notre coeur ne se laisse point vaincre par les désirs des choses déshonnêtes, en commettant des actions impudiques; mais que la sagesse soit toujours victorieuse pour nous placer selon nos mérites sur le trône de la gloire, pour y régner à l'éternité.

saint Quintien ⁴ Africain de nation, et, comme quelques uns nous l'assurent, neveu de l'évêque Fauste qui avait ressuscité sa mère, ainsi qu'on dit, doué de beaucoup de sainteté, tout rayonnant de vertus, échauffé du feu de la charité, et orné des fleurs de l'innocence et de la pureté, fut élu évêque de Rodez, il y fut désiré de tout le peuple, il y reçut l'ordre de sa consécration. Dans son épiscopat il augmenta le lustre de ses vertus; et comme il croissait toujours dans les oeuvres de Dieu, il transporta le corps du bienheureux Amantius évêque, dans l'église de son nom qu'il avait accrue. Mais cet ouvrage ne fut pas agréable au saint. D'où il arriva qu'il lui apparut en vision, et qu'il lui dit; que par une entreprise téméraire, il avait remué ses os qui étaient en repos, pour les transporter ailleurs, mais qu'il le transporterait lui même plus loin, qu'il serait banni dans un autre pays, et qu'il ne serait pas privé de l'honneur qu'il avait. Et peu de temps après, un grand trouble s'étant ému entre les citoyens et l'évêque, le soupçon vint en l'esprit des Goths qui demeuraient alors en cette ville-là, que l'évêque se voulait soumettre à la domination des femmes. Sur quoi ayant pris conseil, ils eurent la pensée de le faire mourir. Ce que le saint homme ayant appris, il se leva de nuit avec ses fidèles officiers, et se retira de Rodez pour aller à Clermont, où il fut bien reçu de saint Eufraise évêque; qui avait succédé à l'évêque Appruncule. Et lui ayant donné des maisons, des champs et des vignes, pour les faire valoir à son profit; lui et l'évêque qui présidait à l'Eglise de Lyon, le traitèrent le plus honnêtement et le plus civilement qu'il leur fut possible : car c'était un vénérable vieillard, et un véritable adorateur de Dieu. Mais saint Eufraise étant décédé, Apollinaire fut mis en sa place, où il demeura trois mois. Et comme ces choses eurent été reportées au roi Thierry, il commanda que saint Quintien fut établi évêque après Apollinaire, et que toute la puissance de l'Église lui fut donnée, disant : *C'est pour l'affection qu'il nous a portée qu'il a été chassé de sa ville.*

Enfin comme saint Quintien jouissait en ce lieu-là de la dignité épiscopale, un certain Procule, qui d'ouvrier en cuivre fut ordonné prêtre, lui donna bien de la peine, et lui ôta toute la puissance sur les biens de l'Église, ne lui laissant à peine que bien peu de chose pour vivre : mais s'en étant plaint aux principaux citoyens de la ville, Procule fut repris de sa conduite : et toute la puissance ayant été rendue à l'évêque, il se mit à couvert des embûches de Procule. Se souvenant toujours néanmoins des injures qu'il avait faites, comme autrefois l'apôtre saint Paul avait accoutumé de dire d'Alexandre, ainsi saint Quintien disait au sujet de celui-ci : *Procule l'ouvrier en cuivre m'a fait souffrir beaucoup de maux, que le Seigneur lui rende selon ses oeuvres.* Ce qui lui arriva ensuite.

Le saint Homme était assidu à la prière, et si plein d'affection pour son peuple, que quand le roi Thierry vint assiéger sa ville avec une puissante armée, le saint de Dieu tournait la nuit autour de ses murailles, psalmodiant et faisant ses prières à Dieu, afin qu'il lui plût de secourir promptement son peuple, et de délivrer le pays de l'oppression qu'il souffrait; à quoi il joignait les

⁴ fêté le 14 juin. endormit en 506.

jeûnes et les veilles. Au reste, le roi Thierry ayant fait dessein d'abattre les murailles de la ville, il fut amolli par la miséricorde de notre Seigneur, et par la prière de son prêtre qu'il se proposait de bannir. Et certes la nuit une terreur panique l'ayant saisi, il se leva promptement du lit pour prendre la fuite, et se sauver par le grand chemin : car il avait perdu le sens, et ne savait ce qu'il faisait. Ce que ses gens ayant connu, et s'efforçant de le retenir, ils le purent malaisément, l'exhortant de se munir du signe salutaire. Alors le duc Hilpingue s'approchant de lui, se trouva contraint de lui dire. *Ecoutez-moi s'il vous plaît, glorieux roi, ne méprisez point le conseil de votre petit serviteur. Les murailles de cette ville sont fortes, elles ont de bonnes contré-escarpes, et tous leurs dehors sont en défense, quand ce ne serait que par les Eglises des saints qui sont autour. Mais l'évêque du lieu est certainement grand devant le Seigneur. Ne faites point ce que vous avez eu dessein de faire. N'entreprenez point de grâce de maltraiter cet évêque ni de ruiner sa ville.* Le roi prit bien ce conseil, et fit défense qu'on n'usât point de violence sur qui que ce fut à huit mille à la ronde. Dont personne ne peut douter que ce ne fut un effet de la prière du saint évêque. Alors le prêtre Procule, quand le château d'Outre eut été pris de vive force par les ennemis, fut haché en pièces à coup d'épée devant l'autel de l'église, et le Seigneur lui rendit ce que le saint évêque avait dit de lui, selon ses oeuvres.

Après ce massacre, et cette expédition de l'Auvergne, Hortense l'un des sénateurs de Clermont, qui exerçait la puissance de comte de la ville, fit arrêter dans la place un des parents du saint, appelé Honorat, ce qui lui fut rapporté tout aussitôt. Il le pria donc par ses amis de lui donner audience, et de commander qu'il fut délivré; mais Hortense n'en vous fut rien faire. Alors le bienheureux vieillard se fit porter à la place où Honorat était arrêté : et pria les soldats de ne le pas retenir. Mais ils n'osèrent lui obéir, à cause du commandement qu'ils avaient reçu. *Portez-moi donc au logis d'Hortense,* dit l'évêque : car il était fort vieux et ne pouvait marcher. Ses gens le porteront donc à la maison d'Hortense, et secouant la poudre de ses pieds contre elle, il dit : *Que cette maison soit maudite, et que maudits soient éternellement ceux qui l'habitent; qu'elle devienne déserte, et qu'il n'y ait plus personne qui l'habite.* Tout le peuple dit : *Ainsi soit-il,* et ajouta : *Je vous supplie Seigneur que de cette race-là, il n'y ait plus personne qui soit élevé à épiscopat, puisque celui-ci n'écoute pas son évêque.* Sitôt que le saint évêque se fut retiré de là, tous ceux qui étaient dans cette maison se trouvèrent attaqués de la fièvre, et rendaient l'esprit après s'être plaints tant soit peu. Ce qui s'étant passé de la sorte jusques au troisième jour, Hortense voyant qu'il ne lui demeurait aucun de ses serviteurs, et craignant qu'il ne lui en arrivât autant à lui-même, vint tout triste vers le saint Homme, et s'étant jeté à ses pieds, il lui demanda pardon avec larmes. Lequel il lui accorda bénévolement : et envoya de l'eau bénite à sa maison, dont il arrosa les parois, et tout aussitôt la maladie s'en éloigna, et il y parut une grande vertu : car ceux qui avaient gagné le mal furent guéris, et ceux qui en furent guéris ne furent plus sujets d'y retomber.

Ce saint évêque fut parfaitement instruit aux connaissances des matières ecclésiastiques, et fut magnifique en ses aumônes : car quand il voyait crier un pauvre, il disait : *Secourez cet homme-là, je vous prie, secourez cet homme-là, et donnez-lui toutes les choses nécessaires : vous êtes des ignorants. O paresseux ! Peut-être que c'est ici celui-là même, qui, dans la personne des moindres pauvres, a ordonné dans son Evangile qu'on eut soin de lui.*

Il chassait les démons qui confessaient leurs maléfices: et un jour qu'il vint au monastère de Canbidobre, comme il y eut trouvé un certain énergomène qui se dessablait fort, il envoya des prêtres pour mettre la main sur lui : mais tout leur exorcisme n'ayant de rien servi pour chasser le démon, le saint de Dieu s'en étant approché de plus près, mit ses doigts dans la bouche du démoniaque, et tout aussitôt il le délivra. Il fit bien d'autres miracles : et fort souvent ayant fait son oraison, il obtenait du Seigneur tout ce qu'il lui demandait.

Au reste une fois que la sécheresse fut si grande en Auvergne, que les campagnes et les herbes en furent toutes brûlées : en sorte qu'il ne s'y trouvait pas seulement de la pâture pour les bêtes, le saint de Dieu ayant célébré dévotement les Rogations, qui se font devant l'Ascension, le troisième jour, comme ils approchèrent des portes de la ville, l'évêque fut prié de marquer l'antienne qu'il voulait qu'on chantât, disant : *Bienheureux pontife, marquez-nous l'antienne que nous devons chanter, nous nous confions de telle sorte en votre Sainteté, que sitôt que vous nous l'aurez donnée dévotement; Le Seigneur nous donnera aussi une pluie abondante par sa bonté miséricordieuse.* Le saint prélat s'étant donc prosterné sur son cilice au milieu de la place, pria Dieu fort longtemps avec larmes. Et s'étant levé autant que les forces le lui purent permettre, il leur donna l'antienne qu'ils demandaient, dont les paroles furent celles-ci tirées de Salomon. : *Si le ciel est fermé, et qu'il n'y ait point de pluies, à cause des péchés du peuple, et que s'étant*

tournez vers votre face, ils vous adressent cette oraison; Exaucez-nous Seigneur, et pardonnez les péchés de votre peuple : Donnez la pluie à la terre que vous avez donnée à votre peuple pour la posséder. Dès qu'ils eurent commencé à la chanter dévotement, l'humble oraison du confesseur s'éleva jusques au trône de la divine Majesté, et tout aussitôt le ciel fut obscurci et couvert de nuages, et devant qu'ils fussent aux portes de la ville, une grosse pluie descendit d'en-haut sur tout ce pays-là, en sorte que tout le monde en fut émerveillé, disant : *Cela sans doute s'est fait à la prière du saint homme.*

Enfin le saint évêque devint fort vieux, et se trouva tellement débile par la vieillesse, qu'il n'avait pas la force de cracher à terre : mais il lui fallait toujours un petit mouchoir auprès de sa bouche pour l'essuyer. Ses yeux pourtant ne furent point obscurcis et son coeur ne se détourna jamais des voies de Dieu. Il ne détourna jamais ses regards du pauvre : jamais il ne craignit la personne du puissant; mais il eut toujours en toutes choses une sainte liberté, et recevait chez lui le manteau d'un pauvre avec autant de respect, qu'il eut fait la robe d'un sénateur. Il mourut dans une parfaite sainteté, et fut enseveli dans l'église de saint Etienne à la gauche de l'autel, au sépulcre duquel la mélancolie de la fièvre quarte se trouve fort souvent comprimée.

CHAPITRE 5

De saint Portien abbé.

Avant que Dieu tout-puissant donne de biens en son nom à ceux qui sont dédiés à son service, il en promet encore de plus grands pour le ciel : et fort souvent il leur fait connaître dès ce siècle-ci ce qu'ils doivent recevoir en l'autre : car il fait souvent des libres, de ceux qui sont dans la servitude : et de ceux qui jouissent de la liberté, il fait des âmes glorieuses, suivant ce mot du psalmiste : *Il relève les misérables de la poussière, et retire les pauvres de la fange, pour les établir en honneur dans les grandes charges, et pour leur faire part du gouvernement des affaires avec les princes de son peuple.* De cela même cette Anne femme d'Helcana a dit : *Ceux qui auparavant étaient comblés de biens, ont été contraints de se louer à quelqu'un, et de se mettre en service pour avoir du pain : et ceux qui mouraient de faim ont été rassasiés.* Et c'est encore aussi à ce sujet-là que la Vierge Marie Mère de notre Rédempteur, disait : *Il a jeté les potentats de leur trône : et a élevé les humiliés.* Ainsi donc notre Seigneur dans son Evangile a dit : *Les premiers seront les derniers, et les derniers seront les premiers.* Que la Divine miséricorde éclate donc par son amour sur les pauvres, afin que des petits, il fasse des grands, et que des plus petits, il fasse les cohéritiers de son Fils seul-engendré. Car de la pauvreté de ce monde, il a fait un ornement au ciel, où ne saurait monter l'empire de la terre, et le pauvre villageois arrive, où le prince ne saurait parvenir avec toute sa pourpre.

Ce qu'il a bien fait paraître au sujet du bienheureux abbé Portien, qu'il a non seulement retiré de la servitude mondaine, mais qu'il a enrichi de grandes vertus, et qui après les afflictions de ce siècle, l'a mis au repos éternel, et l'a placé entre les chœurs des anges, d'où est exclus le prince du monde. Le bienheureux Portien chercha toujours le Dieu du ciel dès le commencement de sa vie, parmi les servitudes mondaines. On dit qu'il fut esclave d'un certain Barbare, et que s'étant réfugié plusieurs fois en un monastère, afin que l'abbé fit ses excuses à son maître. Enfin son maître le suivit sur ses traces, faisant des reproches à l'abbé de ce qu'il séduisait son serviteur, et qu'il le retirait de son service : et comme, selon la coutume, il pressait l'abbé par des paroles outrageuses de lui rendre son serviteur. L'abbé dit à Portien : *Que voulez-vous que je fasse ? Faites mes excuses,* lui dit Portien : et comme il fut retourné vers son maître après qu'il fut excusé, et que son maître le voulut envoyer en sa maison, il fut tellement aveuglé qu'il ne put rien connaître. Se voyant donc affligé de la sorte, il fit appeler l'abbé, auquel il dit : *Suppliez pour moi le Seigneur, je vous prie, et recevez ce serviteur pour son service, peut-être que par ce moyen là, je mériterai de revoir la lumière que j'ai perdue.* Alors l'abbé ayant appelé le bienheureux Portien, lui dit : *Mettez, je vous prie, vos mains sur ses yeux.* Et comme il refusait de lui obéir en cela; enfin n'ayant pu résister aux prières de l'abbé, il mit le signe de la croix sur les yeux de son maître, et tout aussitôt son obscurité s'étant dissipée, et sa douleur s'étant apaisée, il fut rendu à sa première santé.

Depuis, le bienheureux Portien fut fait clerc, et se trouva doué de tant de vertus, que l'abbé étant venu à décéder, il fut mis en sa place. On dit de lui que pendant les grandes chaleurs de l'été, quand l'ardeur du soleil desséchait toutes les herbes, et que les corps les plus robustes en buvant et en mangeant, en étaient fort travaillés à cause du grand chaud, lui dans le jeûne qu'il

pratiquait austèrement, rappelait à sa bouche une humeur salée au lieu de salive qu'il avait perdue, pour la remâcher comme les animaux qui ruminent, prenant un peu d'eau pour rafraîchir ses gencives sèches, bien qu'il en humectât aussi un peu son palais aride, si est-ce que le reste de son corps en souffrait un plus grand tourment par la soif: car le sel, comme personne ne l'ignore, suscite davantage l'ardeur véhémement de la soif qu'elle ne l'éteint; mais, quoi qu'il en soit, Dieu lui faisait la grâce que celui était un remède pour la chasser.

Alors Thierry entra dans l'Auvergne où il ravageait tout. Et comme il eut camé dans les prairies du bourg d'Arthone. Le bon vieillard se hâta de venir au devant de lui, comme s'il lui eut voulu faire quelque prière pour le peuple : et quand il fut entré dans le camp sur le matin, que le roi était encore endormi dans sa tente, il vint d'abord au pavillon de Sigivalde qui était alors le premier de sa cour: et comme il se plaignait de cette captivité, Sigivalde le pria qu'il se lavât les mains, et qu'il prit du vin avec lui, disant : *La bonté de Dieu me comble aujourd'hui d'une grande joie, si m'étant venu voir dans ma tente, vous voulez prendre de mon vin, après avoir fait votre prière.* Car il avait ouï parler de la sainteté de cet homme; c'est pourquoi il s'efforçait de lui rendre tant d'honneur, joint qu'il croyait encore en cela faire une chose agréable à Dieu. Mais lui s'excusant en diverses manières, lui dit : *Que cela ne se pouvait faire, parce que ce n'était pas encore l'heure du repas, et qu'il n'avait pas fait la révérence au roi, outre qu'il avait encore des prières à dire qu'il ne pouvait omettre, et qui étaient bien plus importantes que tout le reste.* Mais tout cela n'ayant point été considéré par Sigivalde, il le voulut forcer à boire, et fit apporter une coupe toute pleine, laquelle il conjura prendre pour l'amour de lui, après qu'il y aurait donné sa bénédiction. Le saint éleva donc sa main pour venir la coupe : et sitôt qu'il eut fait dessus le signe de la croix, la coupe se rompit en deux par le milieu, et le vin tomba par terre avec un grand serpent. Dont tous ceux qui étaient présents furent fort étonnés, et se jetaient aux pieds du saint homme, léchèrent les vestiges de ses pas, baisèrent ses pieds, et tous s'émerveillèrent de l'extraordinaire vertu du bon vieillard, et encore plus de se voir divinement préservés du venin du serpent. Toute l'armée accourut pour voir un tel miracle, et toute la multitude entoura le saint homme, chacun souhaitant seulement de toucher de la main les franges de sa robe, s'il ne lui était pas permis d'avoir l'honneur de le baiser. Le roi même s'en leva promptement de son lit, et accourut au devant du saint confesseur. Et sans attendre qu'il lui dit une seule parole, il délivra tous les prisonniers qu'il lui demandait, et tous les autres qu'il voulut avoir ensuite. Et ainsi, par la grâce que Dieu lui fit, il reçut un double bénéfice, retirant les uns de la mort, et les autres du joug de la servitude. Véritablement, et je le crois comme je le dis, ceux qui furent délivrés de ce péril ne lui furent pas moins obligés, que s'il les eût ressuscités.

Je ne veux pas aussi passer sous silence que le diable par diverses machines, s'efforça de le tromper, quand il vit qu'il ne lui pouvait nuire par ses ruses cachées. Il l'attaqua visiblement : car une nuit qu'il s'était endormi, il se réveilla en sursaut, et vit sa cellule comme tout en feu. Ce qui le fit lever promptement avec une terreur qui n'est pas croyable, et chercha la porte, laquelle n'ayant pu ouvrir, il se prosterna pour faire sa prière, et faisant le signe salutaire devant soi et autour de lui, aussitôt le fantôme de flamme s'évanouit, et connut que c'était une tromperie du diable. Ce qui fut réveillé au même instant au bienheureux Prothais qui était alors enfermé au monastère de Canbidobre : et envoya tout aussitôt un moine de sa cellule à son frère, pour lui dire. Mon cher frère, il faut résister courageusement aux embûches du diable, ne rien craindre de ses ruses; mais le vaincre dans toutes ses entreprises par une oraison continuelle, et par le signe de la croix : parce qu'il s'efforce toujours par de telles tentations de surmonter les serviteurs de Dieu.

Le bienheureux homme devint vieux : et ayant accompli la course de ses bonnes oeuvres, il s'en alla au Seigneur. Son tombeau est encore aujourd'hui glorifié par des vertus divines. Nous n'avons appris que ces choses-là de ce saint personnage, n'ayant rien à dire des autres qui en sauront davantage, s'ils veulent prendre la peine d'en écrire quelque chose à sa louange.

CHAPTRE 6

De saint Gal évêque.

L'inconstance mondaine aboie toujours après les cupidités, elle se réjouit des honneurs qui lui sont rendus, elle s'enfle des prospérités et des bons succès qui lui arrivent. Elle fait retentir le barreau du bruit des parties qui se plaignent, elle se repaît de rapines, et se plaît à la calomnie, elle désire avec avidité l'or qui se ternit, et quand elle en possède peu, elle s'allume d'envie pour en posséder beaucoup : et plus il y en a d'amassé, et plus sa soif augmente d'en avoir encore davantage, comme le dit Prudence.

Car de l'or amassé, la faim de l'or s'augmente.

D'où il arrive que se réjouissant des pompes du siècle et des vains honneurs, il ne lui revient rien en son souvenir des dignités qui doivent toujours demeurer, et ne regarde point aux choses qui ne se voient point, pourvu qu'elle possède hors de temps les choses dont elle pense s'assouvir. Mais il y en a qui se débarrassent de ces liens, comme des oiseaux qui se sauvent des lacets qui leurs sont tendus, et qui s'envolent en haut. Ils élèvent aussi leur esprit à de grandes choses, et quittent de grand coeur tous les biens de la terre, pour aspirer à ceux du ciel.

Comme a fait saint Gal habitant de la ville de Clermont en Auvergne, que l'amour de son père, ni les caresses de sa mère, ni l'amour de ceux qui l'avaient nourri, ni l'obéissance de ses domestiques n'ont jamais pu détourner du culte de Dieu. Mais ayant compté toutes ces choses-là pour rien, ou qu'il a regardé comme de la fange, il s'est consacré à l'amour de Dieu, et s'est entièrement dévoué à son service, s'étant assujetti dès le commencement à la règle d'un petit monastère : car il savait bien qu'on ne pouvait autrement surmonter les flammes d'une jeune ardeur, si l'on ne la captivait sous le joug d'une censure bien réglée, et d'une discipline fort sévère : car il savait dis-je qu'il fallait s'élever de la bassesse du siècle aux choses sublimes, et que par la patience des souffrances, on arrivait au sommet de la gloire. Ce que l'événement justifia bien depuis. Enfin saint Gal fut dévot à Dieu dès son enfance. Il aima le Seigneur de toute son âme, et se porta de tout son coeur à l'affection de tout ce qui est aimé de Dieu. Son père s'appelait Georges et sa mère Leocadie, de la race de Vectius Epagate qui souffrit à Lyon, selon le témoignage d'Eusèbe dans son *Histoire ecclésiastique*, lesquels par conséquent étaient des principaux sénateurs, si bien que dans toutes les Gaules, il n'y avait point de meilleure, n'y de plus noble famille. Et, comme son père lui voulait chercher une fille de quelque noble sénateur; lui, prit un petit garçon avec soi, et s'en alla au monastère de Cromone, à six mille de la ville de Clermont, demandant à l'abbé en toute humilité, qu'il lui coupât les cheveux. Cet abbé voyant la prudence et la beauté de l'enfant qui lui faisait cette prière, lui demanda son nom, de quelle famille il était, et de quel pays. Il lui dit, qu'il s'appelait Gal, qu'il demeurait à Clermont, qu'il était fils de Georges sénateur. L'Abbé qui connut qu'il était enfant de la première famille de la ville, lui dit : *Mon fils, vous avez un bon désir; mais il faut premièrement que cela vienne à la connaissance de votre père : et si votre père le trouve bon, je ferai ce que vous me demandez.* Enfin l'abbé envoya pour ce sujet des gens à son père, pour lui demander ce qu'il voudrait qu'il fit au sujet de son fils. Le père un peu contristé de cette nouvelle. *C'était mon fils aîné*, dit-il, *que je voulais marier; mais si le Seigneur le veut appeler à son service, que sa volonté soit plutôt faite que la mienne.* Et ajouta : *Vous pouvez faire tout ce que l'enfant vous dira étant inspiré de Dieu.* Alors l'abbé, sur le rapport de ceux qu'il avait envoyés, fit l'enfant clerc. Il était parfaitement chaste : et comme s'il eut été fort avancé en âge, ne désirant rien qui le put corrompre, il s'abstenait de tous les jeux de la jeunesse, il avait la voix d'une douceur merveilleuse, chantait agréablement, s'appliquait continuellement à l'étude, se plaisait à la pratique du jeûne, et à l'abstinence des viandes. Le bienheureux évêque Quintien qui l'ouït chanter au monastère où il était venu, ne voulut pas permettre qu'il y demeurât plus longtemps. Mais il l'emmena avec soi à la ville, et le nourrit comme un père céleste, dans la douceur de la vie spirituelle. Puis quand son père fut décédé, sa voix se perfectionnant de jour en jour, et gagnant l'affection de tout le peuple, on en avertit le roi Thierry, qui l'ayant aussi appelé auprès de soi, l'aima si cherement, que c'était un peu plus que son propre fils. Il ne fut pas moins estimé de la reine, qui en fit aussi très grand cas, non seulement pour la beauté de sa voix; mais aussi pour l'honnêteté de sa personne, et pour sa grande chasteté. Alors le roi Thierry emmena plusieurs clercs des meilleures familles de Clermont, pour servir à l'église de Trèves. Mais il ne voulut jamais permettre que Gal fut séparé d'auprès de lui. D'où il arriva que le roi s'en allant à Cologne, il y fut avec lui.

Or, il y avait là un temple idolâtre rempli de divers ornements, où la barbarie des peuples se remplissait jusques à l'excès à force de boire et de manger des offrandes qui s'y faisaient. Il y avait pour simulacres qu'ils adoraient comme Dieu, des membres du corps humain gravés sur du bois que chacun y consacrait, selon la partie où il avait enduré du mal. Saint Gal ayant ouï parler de cela, y fut seulement avec un clerc, et mit le feu dans ce temple profane, quand tout le peuple idolâtre s'en fut retiré. Mais ces pauvres gens voyant la fumée de leur temple s'élever jusques au ciel, cherchèrent l'auteur de l'incendie, et l'ayant trouvé, ils le poursuivirent l'épée nue dans les reins. Mais il se réfugia dans le palais du roi, et quand le roi su a chose comme elle s'était passée, il apaisa l'animosité du peuple par de douces paroles, et modéra sa fureur insensée. Ce que le saint homme rapportait souvent avec larmes, disant : *Qu'il avait regret de n'avoir point terminé sa vie dans cette querelle.* Il faisait alors la charge de diacre.

Enfin quand l'évêque saint Quintien passa de cette vie en l'autre, saint Gal demeurait à Clermont. Alors les Citoyens s'affemlerent en la maison d'Impetrate prêtre oncle de saint Gal, et se plainquirent tous de la mort de leur évêque, cherchant qui serait digne d'être mis en sa place. Ce qui après avoir été longtemps agité entre eux, chacun s'étant retiré chez soi. Saint Gal qui était resté appela un de ses clerks, et le saint Esprit s'étant jeté dans lui, il dit : *A quoi s'amusement ceux-ci ? Pourquoi vont-ils çà et là ? Où veulent-ils tourner leurs pensées ? Tout leur travail est vain. Je serai évêque, puisque le Seigneur me veut départir cet honneur. Quant à moi, sitôt que vous entendrez dire que je me serai retiré de la présence du roi, prenez le cheval de mon prédécesseur, avec la selle et la bride; et quand vous sortirez, présentez-vous devant moi. Que si vous négligez de m'écouter, gardez-vous bien de vous en repentir par après.* Comme il disait ces choses, il se reposait sur son lit. Alors le clerk s'emportant de colère contre lui, après lui avoir fait beaucoup de reproches outrageux, il le blessa par le côté sur le bord du lit, et se retira tout en fougue. Le prêtre Impetrate vint ensuite trouver saint Gal, et lui dit : *Ecoutez mon fils, prenez mon conseil, et ne perdez point de temps. Allez trouver le roi, et dites-lui les choses qui se sont ici passées : que si le Seigneur lui inspire de nous donner cet évêché, nous en rendrons de grandes grâces à Dieu, et s'il en use autrement, vous en aurez au moins des recommandations vers celui qui sera ordonné évêque.* Il s'en alla donc, et dit au roi ce qui s'était passé de saint Quintien. Alors Apruncule évêque de Trèves vint aussi à décéder. Et quand il fut mort, les clerks de cette ville-là s'assemblèrent, pour venir demander au roi Thierry, que saint Gal fut leur évêque, auxquels le roi dit : *Retirez vous, et cherchez-en un autre, car j'ai destiné le diacre Gal pour ailleurs.* Alors ceux de Trèves élurent saint Nisier pour leur évêque, qui leur fut accordé. Et pour les clerks de Clermont, par l'avis de ceux qui n'étaient pas bien avisés, vinrent trouver le roi avec beaucoup de présents. Car alors il n'était rien de plus commun que de voir les évêchés vendus par les rois, et acceptés par les clerks. Ils apprirent de la bouche du roi, qu'ils devaient avoir saint Gal pour leur évêque, que le roi fit ordonner prêtre, et voulut qu'il se fit un festin aux dépens du public, pour traiter les citoyens, afin qu'ils se réjouissent en l'honneur de Gal, qui devait être leur évêque. Ce qui se fit ainsi. Et avait accoutumé de dire qu'il n'avait rien donné davantage pour l'épiscopat, qu'un quart-d'écu au cuisinier qui avait apprêté le dîner. Après cela, le roi le fit accompagner jusques à Clermont par deux évêques qui eurent soin de faire sa dépense jusques là. Et par le clerk appelé Viventius, qui l'avait blessé sur le bord du lit, il vint en diligence au devant du pontife, selon sa parole : mais non pas sans une grande confusion, et représenta devant lui non seulement sa personne, mais encore le cheval qu'il avait commandé de lui amener. Et comme l'un et l'autre furent entrés au bain, il lui fit un doux reproche de la douleur qu'il avait soufferte au côté, par de son orgueil, dont il rougit, tout cela néanmoins sans colère, mais par une espèce de récréation d'esprit, dont le clerk n'eut pas sujet de se tenir offensé. Il fut donc reçu dans sa ville avec grande joie, et fut ordonné évêque dans sa propre Église. Puis quand il eut reçu l'épiscopat il s'y comporta avec tant d'humilité et tant de charité vers tout le monde, qu'il fut aussi chéri de tous. Il exerçait une patience en toutes choses au delà de tout ce qu'on saurait s'imaginer; en sorte, s'il est permis de le dire, qu'on l'eut pu comparer à Moïse, pour les injures diverses qu'il avait endurées constamment. D'où il arriva, qu'ayant été frappé à la tête par son prêtre, comme il était à table, il se montra si patient, qu'il ne lui en dit pas une seule parole aigre; mais il souffrit cette injure avec autant de douceur, qu'il tenait à gloire d'en laisser le jugement à Dieu qui lui donnait la vie. Et un certain prêtre de l'ordre des sénateurs appelé Ennodius, l'ayant attaqué de plusieurs injures et reproches outrageux dans un festin de l'église, l'évêque s'étant levé de table s'en alla autour des lieux saints des églises; mais Ennodius qui en eut avis tout aussitôt courut après lui, et se jeta à ses pieds en pleine rue, lui demandant pardon de son insolence, et le priant que son oraison ne le fit point méconnaître devant le Juge tout-puissant. L'évêque le releva, et l'ayant embrassé cordialement, il l'excusa sans aucune répugnance de toutes les choses qu'il lui avait dites, et se contenta de lui donner avis de ne se permettre plus à l'avenir une telle licence contre les prêtres du Seigneur, au nombre desquels il ne serait point reçu, parce qu'il ne mériterait jamais l'épiscopat. Ce que l'événement fit connaître depuis. Car ayant été élu pour être évêque de Lodève, et mis déjà sur la chaire épiscopale. Toutes choses d'ailleurs étant préparées pour la cérémonie de sa bénédiction, tout le peuple se souleva si soudainement contre lui, qu'à peine se put-il sauver vivant, et mourut depuis simple prêtre.

A Orleans l'évêque Marc ayant été accusé de crime par des méchants, et relégué en exil, il s'y fit une grande assemblée d'évêques par le commandement du roi Childebert, où les bienheureux évêques ayant reconnu que tout ce qui s'était fait contre lui, était pure calomnie, ils le rappelèrent et le rétablirent en son siège.

Enfin il y eut alors au service de saint Gal, un diacre appelé Valentien, qui est aujourd'hui prêtre, et un autre appelé Vocalis. Et comme un autre évêque célébrait les offices, ce diacre voulant chanter plutôt par vanité que pour la crainte de Dieu, en fut empêché par saint Gal, qui lui dit : *Ne faites pas cela, mon fils, mais vous chanterez quand le Seigneur voudra que nous célébrions la solennité; que ses clercs chantent au lieu de vous, puis qu'ils consacrent les offrandes.* Le diacre lui dit : *Qu'il le pouvait aussi.* A qui l'évêque répartit : *Faites donc comme vous l'entendrez; mais vous n'accomplirez jamais ce que vous voulez faire.* Lui sans ce soucier du commandement de son évêque, s'en alla où il avait dessein d'aller, et chanta si mal que tout le monde se moqua de lui. Le Dimanche suivant, comme le même évêque disait la liturgie, il lui commanda d'y aller. *Maintenant,* lui dit-il, *vous direz ce que vous voudrez au nom du Seigneur.* Ce qu'il fit avec une si belle voix, qu'il en fut loué de tout le monde. Ô bienheureux homme, à qui une telle grâce a été donnée, que les voix des hommes sont assujetties à son pouvoir, comme les âmes qui lui sont commises, en sorte qu'il les empêche de chanter, et leur en laisse la liberté quand il veut.

Dieu fit aussi par lui d'autres miracles. Car comme un prêtre d'un naturel fort doux et de fort bonne volonté appelé Julien Deffenseur, se fut trouvé fort tourmenté de la fièvre quarte, il s'en alla au lit du saint évêque, où s'étant couché et endormi tant soit peu sous sa couverture, il se trouva tellement guéri, qu'il n'en eut plus les moindres attaques.

Un grand embrasement s'étant mis un jour dans la ville de Clermont, l'évêque entra dans l'église, où il pria longtemps le Seigneur avec larmes devant le saint autel, d'où s'étant levé et ayant pris le livre des évangiles, il l'ouvrit devant le feu qui s'assoupit tout aussitôt à son aspect, et l'embrasement s'éteignit de telle sorte, qu'il n'en demeura pas une seule étincelle.

De son temps il y eut un grand tremblement de terre qui ébranla toute la ville. Mais nous ne savons pas qui le pouvait avoir causé, seulement savons-nous bien qu'il ne fit mal à personne. Quand une peste furieuse se fut jetée en diverses provinces, où elle fit des ravages prodigieux, et sur tout en la province d'Arles, saint Gal n'en eut pas tant de crainte pour lui que pour son peuple; et comme il en faisait des prières jour et nuit, pour ne les point voir périr misérablement par cette cruelle maladie, un ange du Seigneur lui apparut de nuit en vision avec une robe et des cheveux aussi blancs que la neige, qui lui dit : *Bien vous doit, ô prêtre du Seigneur ! La divine bonté pourvoit à votre peuple, pour le délivrer de cette infirmité, et pas un seul de votre pays ne périra de cette maladie pendant votre vie. Et pour vous n'ayez point de peur, vous sortirez de ce siècle à huit ans d'ici.* Ce qui se trouva véritable. 'étant éveillé, il rendit grâce à Dieu pour cette consolation, qu'il lui avait plu de lui donner par son messenger céleste, et institua ces prières des Rogations, lesquelles se font à la mi-Carême, pour aller à pied à l'église de saint Julie le martyr. Or il y a de chemin près de 360 stades.

Tandis que la peste ravageait donc beaucoup de provinces, elle n'approcha point de la ville de Clermont par les prières de saint Gal. Et certes ce ne fut pas une petite grâce à ce pasteur, de ne voir point périr son troupeau devant ses yeux. Mais venons au temps qu'il plut à Dieu de l'appeler de ce monde. Comme il était au lit malade, une fièvre interne l'emmagrit et le dessécha de telle sorte, que sa barbe et ses cheveux tombèrent et ayant eu révélation qu'il mourrait dans trois jours, il assembla son peuple : et d'une pieuse et sainte volonté, il rompit à tous le pain de la communion. Et le troisième jour étant venu, qui fut le dimanche, apporta un grand deuil à tous ceux de son pays. Comme le jour commençait à blanchir, il demanda ce qu'on chantait à l'église, on lui dit que c'était la bénédiction : mais lui ayant récité le psaume cinquantième, avec un autre psaume de louanges et d'actions de grâces, et le petit chapitre, il acheva ainsi tout l'office de matines : et se voyant par même moyen à bout de ses heures, il dit : *Adieu mes frères,* et prononçant ces paroles, il s'étendit, et rendit son esprit à Dieu, qu'il avait toujours élevé au ciel. Il était âgé de soixante et cinq ans, et achevait la 27.e année de son épiscopat. Puis son corps ayant été lavé et revêtu, il fut porté dans l'église, attendant que les évêques co-provinciaux fussent venus pour l'ensevelir. Il s'y fit aussi un grand miracle devant le peuple : le saint de Dieu ayant tiré son pied droit dans le cercueil, le porta de l'autre côté qui regardait l'autel. Comme ces choses-là se passaient, on célébrait ces Rogations qui se font toutes les années au temps de Pâques. Il fut trois jours dans l'église, où l'on psalmodia sans cesse parmi une grande affluence de peuple. Et le quatrième jour les évêques étant venus, on l'enleva de l'église pour le porter en celle de saint Laurent où il fut enseveli. De dire maintenant quel deuil il y eut à ses obsèques, et quelle affluence de monde, il serait bien malaisé. Les femmes y étaient en vêtements lugubres, comme si elles eussent perdu leurs maris, et les hommes aussi y portèrent le chaperon sur leurs têtes, comme ils le portent aux funérailles de leurs femmes. Les Juifs mêmes, suivirent le convoi en pleurant, tenant des torches allumées : et

tout le peuple y disait d'une commune voix : *Malheur à nous de ce qu'après ce jour-ci, nous ne mériterons jamais de voir un tel pontife !* Et, parce que les évêques provinciaux étaient fort éloignés, et qu'ils ne pouvaient venir si vite, les fidèles, selon la coutume des gens de village, mirent un gazon sur le corps saint, afin qu'il ne se gâtait point par la chaleur. Et après la cérémonie de ses funérailles, une femme, ou plutôt, comme je m'en suis informé depuis fort diligemment, une vierge très pure et parfaitement dévote appelée Meretine, recueillit un gazon qu'on ôta de dessus son corps, et le mit dans son jardin qu'elle arrosa souvent d'eau, et que le Seigneur bénit de ses dons, duquel les infirmes ôtant non seulement quelque chose, et buvant du jus de l'herbe qui y croissait, étaient souvent guéris; mais encore le fidèle qui y faisait dessus sa prière impetrait ce qu'il demandait : il a péri ensuite ayant été négligé depuis la mort de la vierge qui en avait pris le soin. Enfin plusieurs vertus se manifestèrent à son sépulcre. Car les malades de fièvre quarte et d'autres fièvres diverses y étaient guéris, sitôt qu'ils y avaient touché. Valentien l'un des chantres, duquel nous avons parlé ci-dessus, qui était prêtre alors; quand il faisait l'office de diacre, se trouva travaillé d'une fièvre quarte, et en fut plusieurs jours grandement malade. Or il arriva que le jour de son accès, s'étant résolu de visiter les saints lieux et d'y faire sa prière, quand il fut venu au sépulcre de ce saint, il s'y prosterna et dit : *Souvenez vous de votre serviteur à qui vous avez donné du pain, et que vous avez tant aimé, et guérissez-moi de la fièvre qui me tient.* Ayant dit cela il ramassa de petites herbes qui avaient été semées par honneur autour de son sépulcre : et parce qu'elles n'étaient point fanées, il en mit à sa bouche, les rompit mêmes avec ses dents, et en avala le suc : la journée se passa sans qu'il eut de fièvre, et ne l'eut plus depuis, ni pas mêmes les moindres ressentiments de ce que le peuple appelle des frissons. Ce que j'ai appris de la propre bouche de ce prêtre : et il n'y a pas de doute que ces vertus qui sortent des tombeaux des saints, ne soient un effet de la puissance de celui qui appelle le Lazare du monument.

CHAPITRE 7

De saint Grégoire évêque de Langres.

Les personnages d'une excellente sainteté, que la palme d'une béatitude parfaite a élevés de la terre au ciel, s'ils sont du nombre de ceux que le lien d'une charité non feinte attache à leur devoir, ou que le fruit des aumônes enrichit, ou que la fleur de la chasteté embellit, ou que la couronne du martyr ennoblit, auxquels, pour commencer l'ouvrage de la justice parfaite, ce fut la principale étude, en premier lieu que leur corps fut sans souillure, pour être un tabernacle préparé pour le saint Esprit, et qu'ainsi pouvant aspirer à la sublimité des autres vertus, ils fussent persécuteurs à eux-mêmes, jusques à ce qu'ils eussent étouffé tous leurs vices, comme des martyrs éprouvés, afin qu'ayant achevé la course du combat légitime, ils pussent glorieusement triompher. Ce que personne toutefois ne saurait faire sans l'aide de Dieu, ou s'il n'est protégé de son secours, comme d'un fort bouclier non point pour sa propre gloire; mais pour la gloire du nom de Dieu, suivant ce que dit l'Apôtre, *que celui qui se glorifie, se glorifie au Seigneur : car c'est en cela seul que saint Grégoire a cherché toute sa gloire.*

Il était de race sénatoriale, et tirait son origine d'une haute extraction : mais cela ne l'empêcha pas de s'abaisser dans la condition la plus humble qu'il lui fut possible de choisir, afin que s'étant dépouillé de tous les soucis du siècle, il put se consacrer entièrement au service de Dieu, qu'il retenait toujours en son coeur. Ayant été bien instruit aux lettres, il fut élevé à la charge de comte de la ville d'Autun, laquelle il administra l'espace de quarante ans, avec un soin tout particulier d'y rendre la justice à tous ceux de la province : et fut si sévère contre les malfaiteurs, qu'à peine y en eut-il un seul qui put échapper la rigueur de ses jugements. Il eut une femme de maison sénatoriale nommée Armentaire, de laquelle on dit qu'il n'eut jamais de connaissance que pour avoir des enfants. Aussi Dieu lui donna-t-il des fils : et jamais, dans la plus grande ardeur de sa jeunesse, il ne souhaita d'autre femme que celle-là. Mais après que cette dame fut morte, il se convertit entièrement à Dieu, et fut ordonné évêque de Langres, près que le peuple l'eus élu. Son abstinence fut fort grande : mais, de peur qu'on ne s'imaginât qu'en cela même il y eut de la vanité, il faisait cuire secrètement du pain d'orge sur la cendre pour le manger, et donnait aux autres le pain de froment. Il en faisait de même du vin, quand l'échanson ne lui apportait que de l'eau : car pour faire croire qu'il y avait du vin, il y mettait d'autre eau par dessus, choisissant toujours un verre si épais, qu'il put au moins obscurcir la clarté de l'eau. Il était si adonné aux jeûnes, aux aumônes, à l'oraison, et aux veilles, qu'un ermite ne l'eut pas été davantage dans ses dans ses déserts, qu'il y était exact au milieu du monde. Car comme il demeurait ordinairement

au château de Dijon, et que sa maison était proche du baptistère, où il y avait des reliques de plusieurs saints, il se levait la nuit de son lit pour aller à la prière, sans que personne s'en aperçut que Dieu seul, et lisait les psaumes dans le baptistère avec grande attention.

Mais ayant fait cela fort longtemps, enfin un diacre l'aperçut. Et connaissant qu'il en usait de la sorte, il le suivit de loin pour voir ce qu'il faisait, sans que le saint homme se put douter de rien. Et le diacre disait que le saint de Dieu venant à la porte du baptistère, dès qu'il y heurtait de la main, la porte s'ouvrait comme d'elle même, sans qu'il parut personne pour l'ouvrir : et que comme il y entrait, c'était un silence qui durait fort longtemps; mais que par après on y entendait une psalmodie de plusieurs voix l'espace de plus de trois heures. Je crois que comme il y a là dedans les reliques de beaucoup de saints, ces saints là mêmes se sont manifestés en révélation à ce saint homme, pour chanter avec lui les louanges du Seigneur. Et quand il avait achevé, il retournait en son lit, sans que personne se fut seulement douté qu'il en fut sorti. Et le lendemain les gardiens du baptistère le trouvant fermé, et l'ouvrant le matin avec leur clef ordinaire allaient sonner la cloche pour appeler à l'Office divin, où le saint de Dieu allait avec les autres, comme s'il n'y eut point été la nuit.

Le premier jour de son Episcopat, comme les énergumènes confessaient leur possession, les prêtres le prièrent qu'il daignât leur donner sa bénédiction. Ce qu'il refusa courageusement, de peur d'encourir quelque vaine gloire, disant : *Qu'il était indigne d'être employé au ministère des vertus de Dieu, pour manifester sa gloire par des miracles.* Toutefois parce qu'il ne put dissimuler sa modestie plus longtemps, il commanda qu'on lui amenât les énergumènes, lesquels, sans les avoir touchés; mais avec le seul signe de la croix, et le commandement de la parole, il en chassa les démons, et les possédés furent délivrés. En son absence même, plusieurs avec la verge qu'il avait accoutumé de porter à la main, et faisant le signe de la croix, ont obtenu le même pouvoir. Et si quelque malade pouvait emporter quelque chose de son lit, celui était un présent remède à son indisposition qu'il guérissait aussitôt.

Armentaire sa petite fille, étant fort travaillée de la fièvre quarte quand elle était encore fort jeune, sans avoir pu recevoir de soulagement de tous les remèdes que les meilleurs médecins lui avaient administrés, fut exhortée fort souvent par le saint confesseur de s'arrêter à l'oraison, et s'étant un jour voulu coucher sur son lit, elle ne s'y fut pas plutôt mise, que toute l'ardeur de sa fièvre fut éteinte, et n'en eut plus depuis.

Et saint Grégoire s'étant allé promener à Langres un tour de l'Epiphanie, tomba dans une petite fièvre, avec laquelle il quitta le siècle, et s'en alla de ce monde à Jésus Christ. Au reste, son visage après sa mort fut tellement orné de gloire, qu'il paraissait aussi frais et aussi vermeil que les roses. Car il paraissait rouge, quoi que son corps fut aussi blanc que le lys, de sorte qu'on eût dit qu'il était déjà tout préparé pour la résurrection future. Comme on le portait au château de Dijon, où il avait ordonné d'être inhumé, dans cette plaine assez proche du Ghasteau, qui est du côté de Septentrion, ceux qui le portaient succombaient sous le faix, et ne pouvant soutenir le cercueil, ils le mirent à terre, d'où après qu'ils se furent un peu reposés, et qu'ils eurent repris leurs forces, l'ayant un peu soulevé, ils le portèrent ensuite dans l'église qui est dans l'enclos des murs. Le cinquième jour les évêques de la province étant venus, il fut porté de l'église à la basilique de saint Jean : où, comme on le transportait, des prisonniers liés dans la prison, s'écrièrent vers le corps saint, disant : *Ayez pitié de nous, débonnaire Seigneur, afin que ceux que vous n'avez point délivrés pendant que vous étiez vivant, obtiennent de vous la liberté, maintenant que vous possédés le royaume céleste étant décédé. Visitez-nous de grâce; ayez pitié de nous.* Comme ils disaient ces choses et autres semblables, le corps s'appesantit, en sorte qu'on ne le pouvait soutenir : et mettant alors le cercueil par terre, ils attendaient quelle serait la vertu du saint confesseur. Aussitôt les portes de la prison s'étant ouvertes, la poutre dans laquelle étaient resserrés les pieds des prisonniers, ayant ôté d'ailleurs toutes sortes d'obstacles, se rompit par le milieu : et les chaînes s'étant brisées tout à coup, tous les prisonniers furent délivrés, et se rendirent auprès du corps, sans que personne les empêchât de sortir. Puis ceux qui portaient le cercueil le soulevèrent fort aisément, lequel ceux-ci suivirent entre tous les autres, avec un esprit tranquille. Et ensuite le juge les renvoya tous absous, sans nulle amande.

Le bienheureux confesseur se manifesta encore à plusieurs par ses vertus. Il y eut un religieux qui disait qu'il avait vu les cieux ouverts le jour qu'il fut mis au tombeau : et certes il n'y a point de doute, qu'après des actions angéliques, il n'ait été associé en la compagnie des anges.

On amenait un prisonnier à Dijon par le même chemin où avait été exposé le corps saint à Langres: comme les soldats et les gens de cheval qui allaient devant lui le tirant après eux, furent arrivés au lieu où avait reposé le corps du saint confesseur, et qu'ils l'eurent passé, le prisonnier invoqua le nom du bienheureux évêque, afin qu'il plut à sa miséricorde de le délivrer : et tout à l'instant ses liens se relâchèrent, et se sentit délié, il eut l'esprit en repos : et comme il avait ses

mains couvertes, et qu'on ne les voyait point, on crût qu'il était lié. Mais dès qu'ils furent entrés dans la porte de Dijon, et qu'ils furent arrivés au parvis, il sortit de sa captivité, et tenant en sa main la courroie de laquelle ceux qui le traitaient l'avaient lié, il fut délivré par l'aide de Dieu tout-puissant, et par l'intercession du bienheureux pontife.

C'est encore une chose bien merveilleuse, que ce corps saint parut glorieux après plusieurs années, comme on le transportait. Le saint pontife ayant été enseveli dans un coin de l'église, où le lieu était fort étroit, en sorte que le peuple n'y pouvait aller faire ses dévotions, saint Tetrique son fils et son successeur, voyant qu'il s'y faisait continuellement des miracles, jeta les fondements d'un édifice vouté, de fort belle architecture devant l'autel de l'église; ce qu'il acheva en perfection avec les ornements qu'il y mit, et creusa une cave au-dessous du milieu de la voute, où voulant transporter le corps de son bienheureux père, il convoqua les prêtres et les abbés pour en faire l'office, lesquels veillèrent toute la nuit en oraison, afin que le saint confesseur permit d'être transporté dans cette habitation qui lui avait été préparée. Et dès le lendemain du matin, avec la psalmodie des chantres, ils transportèrent le cercueil dans la cave devant l'autel, au-dessous de la voute que le saint évêque avait bâtie : mais comme on le portait, Dieu le permit ainsi, le couvercle se défit d'un côté, d'où parut le visage entier de l'illustre défunt, avec un air si doux, qu'on l'eut pris, non pas pour un mort, mais pour une personne endormie. Il n'y eut aussi rien de gâté dans tout le vêtement qu'il avait sur lui. D'où vient que ce ne fut pas sans sujet qu'il parut glorieux après son trépas, puisque sa chair n'avait point encore souffert de corruption dans le sépulcre. Et certainement c'est une grande intégrité de corps et de coeur, que celle qui acquiert la grâce dans le siècle présent, et qui dans le futur donne la vie éternelle avec tant de libéralité. De laquelle l'apôtre saint Paul a dit : *Recherchez la paix et la sanctification, sans laquelle personne me verra le royaume de Dieu.*

Une fille qui s'arrangeait les cheveux avec le peigne un jour de dimanche, (je crois que c'était pour l'injure qu'elle faisait au saint jour) le pigne s'attacha de telle sorte à ses mains, que ses dents entrèrent dans les doigts et dans la paume de sa main, qui lui firent une fort grande douleur; mais étant allée faire ses prières avec larmes dans la sainte église, et s'étant prosternée auprès du sépulcre de saint Grégoire évêque, avec une entière confiance en sa vertu, sa main fut redressée, et son peigne se détacha de ses doigts et tomba par terre.

Les éner gumènes ayant confessé son nom auprès de son sépulcre, y ont été souvent purifiés : et nous avons vu plusieurs fois depuis sa mort, qu'avec la baguette qu'il portait à sa main, de laquelle nous avons parlé ci-devant, ils étaient tellement appliqués contre les parois, qu'on eût dit qu'ils y étaient retenus avec de gros pieux aiguisés par le bout. Nous savons encore beaucoup d'autres actions de ce saint prélat; mais de peur d'ennuyer, nous nous sommes contentés d'en supprimer beaucoup qui se pourraient écrire, pour en dire fort peu qui se sont trouvées sous la plume. Il mourut en la 33e année de son épiscopat, et la 90e de son âge, s'étant fait connaître fort souvent par des vertus éclatantes.

CHAPITRE 8

De saint Nisier évêque de Lyon.

Les oracles divins de la sainte Ecriture témoignent fort souvent qui sont ceux que le bien de la présence divine destine pour son royaume, comme nous l'apprennent assez ces paroles mystiques d'une bouche céleste, qui dit à Jérémie excellent prophète : *Je t'ai connu dès devant que je t'eusse formé dans le ventre de ta mère, et je t'ai sanctifié devant que tu sortisses de sa matrice.* Et le Seigneur même qui a fait l'un et l'autre Testament, quand il place à sa droite ceux que son heureuse largesse a couverts de la toison de l'Agneau, que leur dit-il ? *Venez, les bénits de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde.* Mais saint Paul vase d'élection : *Ceux, dit-il, qu'il a singulièrement aimés, il les a aussi prédestinés pour être conformes à l'image de son Fils.* Aussi a-t-il prédit et d'Isaac et de saint Jean de quelle sorte ils devaient naître, comme ils devaient vivre, ce qu'ils avoient à faire, c'est à dire leur nom, leurs oeuvres et leur mérite.

Ainsi maintenant en pourrait-on dire autant de saint Nisier, au sujet de qui cette bonté si miséricordieuse, qui enrichit les choses qui ne le méritent pas, qui sanctifie celles qui ne sont pas encore nées, et qui dispose comme il lui plaît de toutes choses devant qu'elles soient engendrées, révéla premièrement à sa mère de quelles vertus sacerdotales il serait orné. Je garde un livre de sa vie, sans que je sache le nom de celui qui l'a composé, qui nous dit à la vérité

beaucoup de choses de ses vertus; mais qui ne nous parle point de l'origine de sa naissance, ni de sa conversion, et qui ne nous apprend point aussi la suite de ses actions mémorables. Et, bien que nous ne saurions pas aussi rechercher toutes les merveilles que Dieu a faites par lui, soit en particulier, soit en public, si est-ce qu'avec la simplicité de notre style, nous en rapporterons ici plusieurs, qui ne sont pas venues à la connaissance du premier auteur de sa vie.

Un certain personnage appelé Florentin de l'ordre des sénateurs, ayant pris une femme appelée Artemie, de laquelle il eut deux enfants, fut désiré pour l'épiscopat de la ville de Genève. Ce que lui ayant été accordé par le prince, étant de retour en sa maison, il déclara à sa femme ce qu'il avait fait, et cette femme lui répondit : *Je vous prie, mon cher mari, que cela ne vous entre point en l'esprit, et pour cause : car vous n'avez pas besoin de chercher un évêché, puisque je porte dans mes flancs un évêque que j'ai conçu de vous.* Le mari fort sage mit donc son esprit en repos de ce côté-là, ayant ouï ces paroles de sa femme, rappelant à son souvenir, ce qu'il avait lu de l'ordre divin, qui fut autrefois donné à notre bienheureux patriarche Abraham. *Ecoute tout ce que te dira ta femme Sara.* Enfin les jours de l'enfantement de cette femme étant venus, elle accoucha d'un garçon qu'elle fit appeler Nicese, ou Nisier au baptême, comme s'il eut du être victorieux de tout le monde, et le fit élever avec un grand soin à la connaissance des lettres ecclésiastiques; son pere étant décédé, il demeurait avec sa mère dans la maison paternelle, bien qu'il fut déjà reçu dans l'ordre de la cléricature, et travaillait de sa propre main avec les autres serviteurs, ayant bien compris que les émotions de la concupiscence charnelle, ne se pouvaient autrement dompter, que par les travaux et les fatigues corporelles.

Comme il demeurait encore en la même maison, il lui vint une mauvaise tumeur sur le visage, qui s'envenima en vieillissant, et qui fit désespérer de la vie de l'enfant; mais sa mère, qui avait toujours en singulière vénération le nom de saint Martin entre tous les autres, invoqua ce saint pour la guérison de son fils. Et comme cet enfant en fut deux jours au lit les yeux fermés, sans pouvoir donner une seule parole de consolation à sa mère éplorée. Mais plutôt cette mère balançant entre l'espoir et la crainte, ne songeant presque plus qu'aux choses nécessaires pour ses funérailles, selon la coutume qui était en usage, sur le soir du second jour ayant ouvert les yeux, il demanda: *Où est allé ma mère ?* Qui étant accourue tout aussitôt. *Me voici, dit-elle, mon fils. Que désirez-vous ?* Il lui dit : *Ne craignez point, ma mère, saint Martin a fait sur moi le signe de la croix, et m'a commandé de me lever, parce que je ne suis plus malade.* Et disant cela il se leva du lit, et la vertu divine redoubla la grâce de ce miracle, et pour faire connaître le mérite de saint Martin, et pour délivrer d'un mal contagieux celui-ci qui devait être pontife, dont la cicatrice qui lui demeura au visage fut témoin.

A l'âge de 33 ans, il fut honoré de la dignité de prêtre, sans s'abstenir du labeur pour l'ouvrage qu'il faisait auparavant. Mais il travaillait toujours de ses propres mains avec les serviteurs de la maison, pour accomplir ce précepte de l'Apôtre, qui dit : *Travaillez de vos mains, afin que vous ayez moyen de donner à ceux qui sont dans la nécessité.* Il avait un soin particulier de faire, que tous les enfants qui naissaient en sa maison, sitôt qu'ils commençaient à parler, de leur apprendre à lire, et de leur donner du goût des psaumes, pour les chanter et pour les méditer avec les autres, et remplir ainsi leur esprit de bonnes choses, selon que la dévotion le pouvait suggérer. Pour la chasteté, il n'était pas seulement soigneux de la garder inviolable en sa personne; mais il recommandait toujours aux autres de ne la corrompre jamais, et de s'abstenir d'attouchements déshonnêtes, et de toutes paroles impures. Et je me souviens qu'en ma jeunesse, comme je commençais seulement à connaître mes lettres ayant près de huit ans, et qu'il me commandait de me mettre au lit, me tenant entre ses bras avec une douceur paternelle, il prenait de ses doigts le bord de sa robe, et s'en enveloppait si bien, que jamais, il n'a touché mon corps de ses mains pures. Considérez, je vous prie, la précaution de l'homme de Dieu, qui s'abstenait ainsi de toucher à un enfant, où il ne pouvait encore y avoir les moindres aiguillons de la concupiscence, ni les moindres appas à l'impureté. Et certes, comme nous l'avons déjà dit, il était si chaste de corps, et si net de coeur, qu'il ne disait jamais de parole à deux ententes, n'y qui eut le moindre air du monde de galanterie : mais il parlait toujours de choses de Dieu, ou qui concernent la piété. Et bien qu'il aimât tous les hommes dans ce lien de la charité céleste qui nous engage à les aimer, si est-ce qu'il était tellement sujet à sa mère, qu'il lui obéissait comme le moindre de ses serviteurs.

Enfin l'évêque de Lyon étant tombé malade à Paris, comme il était fort chéri du roi Childebert l'ancien, le roi le voulut aller visiter en son lit. A qui l'évêque dit : *Vous savez bien, Seigneur très débonnaire, que je vous ai toujours fidèlement servi dans tous vos besoins, et tout ce que vous m'avez commandé, je l'ai fait ponctuellement : maintenant je vous supplie, que puisque voici le temps de mon départ de ce monde, de ne m'en laisser point sortir avec regret,*

mais accordez-moi de grâce une très humble prière que j'ai à vous faire. Le roi lui dit : *Demandez-moi ce que vous voudrez, et je vous assure que vous l'obtiendrez. Je vous supplie donc,* lui dit l'évêque, *que le prêtre Nisier mon neveu, soit substitué en ma place à l'Église de Lyon pour en être évêque; car je vous assure, et le témoignage que je vous en donne de vive voix est indubitable, qu'il est chaste, et qu'il aime le service des églises, qu'il a beaucoup de charité vers les pauvres auxquels il fait l'aumône, et qu'il se plaît à tout ce qui est bienséant aux serviteurs de Dieu, étant de bonnes moeurs, et faisant de bonnes oeuvres.* Le roi lui répondit : *Que la volonté de Dieu soit faite.* Et ainsi Nisier, du plein consentement du roi, et avec le suffrage du peuple, fut ordonné évêque de Lyon, s'étant toujours montré amateur de la concorde et de la paix. Que s'il était offensé par quelqu'un, il remet toit aussitôt cette offense par soi-même, ou il faisait dire sous-main par quelqu'autre qu'on demandât pardon, ou qu'on en fit des excuses.

Je vis il y a quelque temps un prêtre appelé Basile, qui fut envoyé par lui au comte de Lyon appelé Armentaire, qui avait alors la puissance judiciaire sur la ville, et qui lui dit : *notre pontife a terminé cette affaire par son jugement, laquelle néanmoins s'intente de nouveau devant vous; mais il vous donne avis de ne vous en pas mêler.* Le comte qui trouva ce compliment fort mauvais, répondit en colère au prêtre : *Allez, et dites-lui, qu'il y a beaucoup de causes devant moi, qui se termineront par le jugement d'un autre que de lui.* Le prêtre étant de retour, rapporta simplement la chose comme il l'avait entendue. Saint Nisier s'en fâcha contre lui. *C'est bien dit vraiment,* lui dit-il, *et vous recevrez pour lui de ma main le pain bénit, parce que vous avez eu tant de soin de m'avoir rapporté des choses qu'il a dites en colère.* Il était alors à table, et j'étais le plus proche de lui à sa gauche, étant alors diacre, et me dit tout bas : *Parlez aux prêtres, afin qu'ils me fassent des excuses pour lui.* Et comme je leur eus parlé, n'ayant pas bien compris la volonté du saint, ils gardèrent tous le silence. Dont s'étant bien aperçu, il me dit : *Levez vous donc vous mêmes et me priez pour lui.* M'étant donc levé en tremblant, je baisé ses saints genoux, et je priai pour le prêtre qui l'avait fâché, lequel s'étant adouci, et donnant les eulogies ou le pain bénit, il dit : *Je vous prie mes chers frères, que des paroles inutiles qui se disent inconsidérément, ne viennent point jusques à nous étant dites d'un air choquant, n'étant pas juste que des hommes raisonnables reçoivent des paroles offensantes de gens déraisonnables. Seulement vous devez-vous appliquer à confondre par de bonnes raisons, ceux qui conspirent des choses contre l'utilité de l'Église. Non seulement je me fais point d'état des choses qui sont de mauvais sens; mais je ne désire pas seulement en ouïr parler.* Ô bienheureux homme, qui voulait éviter le bruit et le scandale. Que ceux-là entendent des paroles choquantes, qui s'en trouvant offensés ne veulent point pardonner; mais ils engagent s'ils peuvent toute une ville, pour entrer dans leurs ressentiments afin de se venger, et ne craignent point aussi d'y appeler des témoins, qui par de méchants rapports, disent : *Nous lui avons ouï dire telles et telles choses de vous :* et ainsi il arrive que les pauvres de Jésus Christ sont opprimés, sans qu'on soit touché d'aucune miséricorde.

Saint Nisier s'étant levé un matin pour aller aux matines, après avoir entendu les deux antiphones, il sortit de son logis et entra dans le lieu sacré, où dès qu'il fut entré, un diacre entonna les psaumes responsoires. Dont le saint évêque s'étant ému. *Que celui-là se taise,* dit-il, *et que l'ennemi de la justice n'ait pas la hardiesse de chanter.* Il n'eut point plutôt dit cette parole, que la bouche du diacre fut étouppée. Et le saint le fit appeler pour lui dire : *Ne vous avais-je pas commandé de m'entrer point dans l'église de Dieu ? Pourquoi avez-vous été si hardi que d'y entrer ? Ou pourquoi avez-vous osé mêler votre voix dans les cantiques sacrés ?* Tous ceux qui étaient présents s'étonnant de cette réprimande, et n'ayant jamais rien connu de mal en ce diacre. Un démon qui était dans lui, s'écria par de grands cris : *Qu'il était tourmenté du saint, de ce qu'il avait présumé de chanter dans l'église, dont le peuple ignorait la voix; mais le saint la connut fort bien, tandis qu'il le détestait par des paroles très aigres, que je ne veux point reporter.* Alors le saint ayant mis ses mains sur le diacre, chassa le démon qui le possédait, et rendit à la personne le jugement qu'il avait perdu.

S'étant fait connaître aux peuples par ses signes et autres semblables, il mourut en la 22e année de son épiscopat, et en la 60e de son âge pour aller à Jésus Christ. Et comme on le portait en terre, un aveugle qui avait demandé qu'on l'amenât sous son cercueil, n'en eut pas obtenu plutôt le credit qu'il y reçut la vue, de laquelle il avait été fort longtemps privé, et ses yeux lui furent ouverts; la divine bonté n'ayant pas différé plus longtemps à glorifier son corps saint par des miracles, dont elle venait de recevoir l'âme au ciel, où elle fut élevée parmi le chœur des anges.

Après les jours que la loi romaine ordonne, que la volonté d'un défunt, s'il a fait son Testament, sera relue publiquement, celui de cet évêque fut apporté au barreau, où en la

présence du peuple il fut ouvert par le juge, qui le fit lire tout haut : dont un prêtre de l'église bouffi d'un orgueil plein de fiel, de ce qu'il n'avait rien laissé à l'église où il était inhumé, s'emporta à faire contre lui une telle invective. *On l'a toujours bien dit que Nister n'avait guère d'esprit; mais cela paraît aujourd'hui plus clairement qu'il n'a jamais fait, n'ayant rien légué pour l'église où il est inhumé.* Mais la nuit suivante il apparut au prêtre avec deux évêques Just et Euchère, en vêtement éclatant, leur disant : *Ce prêtre, mes très saints frères, m'opprime de reproches et de blasphèmes, parce que je n'ai rien fait écrire dans mon testament pour le temple où je repose, et ne sait pas que ce que j'avais de plus précieux je l'y ai laissé, c'est-à-dire, la terre de mon corps.* Ils lui dirent : *Il a fait injustement de déchirer la mémoire du serviteur de Dieu.* Et le saint s'étant tourné du côté du prêtre, lui donna des soufflets, et lui serra la gorge, disant : *Pécheur digne d'être foulé aux pieds, cesse de parler en insensé.* Le prêtre s'étant éveillé là-dessus avec sa gorge enflée, y sentit une telle douleur qu'il avait de la peine à avaler sa salive. D'où il arriva, que gardât le lit l'espace de 40 jours, il y sentit un mal très cuisant. Mais ayant invoqué le nom du saint confesseur, la santé lui fut rendue, et n'osa plus depuis préférer de telles paroles.

Et parce que nous avons su que l'évêque Prisque fut toujours fort contraire à ce saint, il donna à un certain diacre une chape qu'il avait portée : elle était forte, parce que l'homme de Dieu avait aussi le corps robuste. Le capuchon de ce vêtement, était large, cette chape cousue aussi fortement qu'ont accoutumé de l'être, celles qui se mettent pendant les fêtes de Pâque sur les épaules des prêtres, quand ils sont vêtus de blanc : le diacre allait par tout avec ce vêtement là, faisant peu d'état de l'usage pour lequel il était destiné. Il le portait au lit, et en usait dans la place publique : des franges, duquel néanmoins, si la créance en eut été bien certaine, il eut pu rendre la santé à beaucoup d'infirmités. Quelqu'un lui dit pourtant : *Ô diacre, si vous saviez la vertu de Dieu, et qui était celui de qui vous abusez du vêtement, vous vous y comporteriez plus directement.* Je vous avoue, lui repartit-il, *que je me sers de cette chape pour couvrir mes épaules; et, de ce qu'il y a de trop grand pour moi dans le capuchon, j'en ferai faire des chaussons.* Le misérable fit ce qu'il avait promis, pour en recevoir la vengeance du jugement divin. Quand il eut donc rompu le capuchon our s'en faire des chaussons, qu'il mit à ses pieds, le diable se saisit de lui, et le rua sur le pavé, étant tout seul dans sa maison, sans que personne le put secourir; et comme il jetait de sa bouche une écume sanglante, ayant étendu ses pieds vers le foyer, le feu brûla ses pieds avec ses chaussettes et ses chaussons. Voilà ce que je dirai touchant des vengeances.

Aigulfe notre diacre retournant de Rome, nous en apportait de saintes reliques, et alla au lieu où reposait le saint, seulement pour y faire son oraison. Et quand il fut entré dans l'église, comme il y examinait le registre des miracles illustres qui s'y étaient passés, il y vit un peuple nombreux qui venait par troupes auprès de son saint tombeau, et qui s'y amassait comme des essaims d'abeilles autour de leur ruche, les uns prenant des morceaux de cire pour bénédiction que le prêtre servant leur donnait, les autres emportant un peu de poudre, quelques-uns se munissant de quelque brin de frange qu'ils tiraient de son poêle, croyant emporter avec cela une grâce de santé en diverses manières. Ce que le diacre plein de zèle et de foi, ne put voir sans verser des larmes, et dit : *Si la dévotion de mon évêque me fait traverser des mers, pour aller visiter les sépulcres des martyrs de l'Orient pour en avoir des reliques; pourquoi n'en prendrai-je pas d'un saint confesseur de notre propre nation, par lesquelles je conserverai ma santé, et celle de mes amis et de mes proches ?* Et tout aussitôt s'étant approché, il reçut quelques herbes de celles que la dévotion du peuple avait semées autour du saint tombeau, et lesquelles le prêtre lui donna proprement enveloppées dans un linge, et les porta soigneusement en sa maison, et tout aussitôt l'action des miracles justifia la foi de cet homme. Car ayant rompu de ces feuilles, et en ayant fait prendre de la poudre ou du jus avec de l'eau à des gens qui avaient la fièvre, ils en furent guéris tout aussitôt, aussi bien que plusieurs autres depuis : et quand il nous eut rapporté cela, il me dit encore que de cela même, il en avait guéri quatre d'une pareille infirmité.

Notre prêtre Jean retournant de Marseille où il était allé pour un certain commerce où il avait intérêt, se vint jeter par terre auprès du sépulcre de ce saint pour y faire sa prière, de laquelle en se levant, il vit autour de lui des chaînes brisées et des fers rompus, dont il fut émerveillé, parce qu'il crut bien que c'étaient autant de marques de la délivrance des criminels et des captifs; mais en cela même sa considération ne fut pas exempte de miracles. Car ce prêtre étant de retour, nous assura avec serment, qu'il y avait vu trois aveugles retourner chez eux avec la clarté. Et comme on portait de ses reliques avec honneur, chantant des hymnes dans une ville des Cévennes, le Seigneur y fit paraître tant de grâces, que se prosternant seulement devant elles, les aveugles y reçurent la lumière, et les boiteux marchèrent droit, sans que personne put douter que le saint confesseur ne fut présent, voyant de tels dons départis aux infirmes.

Une sédition s'étant émue en quelque lieu, où la fureur faisait voler les cailloux et les flammes, et prêtait des armes à la colère; un homme avec l'épée nue en vint frapper un autre d'un grand coup : et peu de jours après, le frère de celui qui avait été tué, en fit autant à ce meurtrier. Ce qui étant venu à la connaissance du juge du lieu, il fit mettre cet homme en prison, disant qu'il était digne de mort, parce que sans attendre l'autorité du juge, il avait osé venger la mort de son frère. Ce prisonnier ayant invoqué les noms de plusieurs saints, pour le délivrer de sa captivité, comme s'il se fut tourné vers le saint de Dieu, il lui dit : *J'ai oui dire de vous, ô saint Nisier, que vous êtes puissant en oeuvres de miséricorde, et que vous l'avez fait paraître dans la délivrance des captifs qui ont versé des larmes devant vous, visitez-moi de grâce par votre excellente piété en l'état où je suis comme vous en avez délivré d'autres fort souvent.* Et bientôt après, le prisonnier s'étant laissé vaincre au sommeil, le saint homme lui apparut, qui lui dit : *Qui êtes-vous, pour vous être avisé d'invoquer le nom de Nisier ? Ou d'où le connaissez-vous, pour n'avoir point cessé de le réclamer ?* Cet homme lui ayant dit par ordre le sujet de son crime, ajouta : *Ayez pitié de moi je vous supplie, si vous êtes cet homme de Dieu que j'invoque.* Le saint lui dit : *Levez-vous au nom de Jésus Christ, et allez-vous-en en liberté : car vous ne serez pris de personne.* S'étant éveillé là-dessus, il se trouva déchargé de ses chaînes, et s'étonna de voir que la poutre où il était attaché s'était rompue. Sans faire donc un plus long séjour, ni sans que personne le retint, il sortit de la prison dont la porte lui fut ouverte, et vint hardiment jusques au sépulcre du saint. Alors le juge l'ayant absous de la peine du crime, il fut élargi par son jugement, et retourna chez lui.

J'ai aussi bien agréable d'ajouter à ces miracles, ce qu'il a fait par des chandelles allumées autour de son lit; parce qu'en de petites choses étant maintenant au ciel, il ne laisse pas d'en opérer de fort grandes sur la terre. Le lit donc où le saint avait accoutumé de coucher, s'est trouvé fort souvent orné de miracles illustres, lequel ayant été façonné avec un grand soin par Ætherius qui est à présent évêque, on y vient en grande dévotion : et certes ce n'est pas sans sujet, puisque les fièvres et les autres infirmités y sont fort souvent guéries. La housse en est parfaitement belle, qui s'y voit à la clarté des lampes qui y sont perpétuellement allumées. L'une desquelles y a duré plus de quarante jours et autant de nuits allumée sans y rien mettre, pour l'entretenir en cet état, comme le sacristain nous l'a fort assuré.

Gallomagne évêque de Troyes, vint en grande dévotion chercher des reliques de ce saint, lesquelles emmenant avec grand concert de musique, les yeux des aveugles se trouvèrent éclairés par leur vertu, et d'autres infirmités y trouvèrent leurs remèdes.

Il y a aussi quelque temps qu'on nous envoya un mouchoir dont il s'essuyait le visage, et qu'il avait sur sa tête le jour qu'il mourut, lequel nous reçûmes comme un présent qui nous fut venu du ciel. Et il arriva que plusieurs jours ensuite, comme nous fûmes invités d'aller bénir une église dans la paroisse de Paternay, de notre diocèse de Tours. J'y allai, je sacrai l'autel, je tirai quelques fils du linge bénit, lesquels je mis dans le temple. Puis les offices étant dites, et ayant fait ma prière, je me retirai. Et quelques jours après, celui qui m'avait invité me vint trouver, et me dit : *Réjouissez-vous au nom du Seigneur, prêtre de Dieu, soyez satisfait de la vertu de saint Nisier évêque : car vous saurez, s'il vous plaît, qu'il a fait voir un miracle dans l'église que vous avez consacrée : Il y avait un aveugle dans notre bourg, qui avait perdu la vue depuis fort longtemps, à qui un personnage apparut la nuit en vision qui lui dit : Si vous voulez être guéri; allez vous prosterner à genou devant l'autel de l'église de saint Nisier, et vous recevrez la vue : ce qu'ayant fait ainsi, les ténèbres de ses yeux se sont dissipées, et la vertu divine lui a rendu la lumière.* J'ai mis, je l'avoue, de ces reliques en d'autres autels d'églises, où les énergumènes ont confessé la vertu du saint, et l'oraison fidèle en a souvent obtenu de grands effets.

Phronimie serviteur de l'évêque d'Agde, tombait du haut mal, en sorte qu'il écumait en tombant, et qu'il se mordait la langue. Et comme il prenait divers remèdes des médecins, il est vrai qu'il demeurait en repos pendant quelque mois. Mais incontinent après il retombait en pire état qu'il n'avait été auparavant. Enfin son maître ayant appris les grandes merveilles qui se faisaient au sépulcre de saint Nisier, lui dit : *Allez vous jeter devant le sépulcre du saint, pour le prier qu'il vous soit en aide.* Phronimie ayant accompli ce qui lui fut ordonné, revint fort sain de son voyage : et depuis sa maladie ne le tourmenta plus : et c'était la septième année de la guérison de ce garçon, quand l'évêque son maître nous le présenta.

Un certain pauvre, qui du vivant du saint avait obtenu des lettres souscrites de sa main, pour avoir la permission d'aller demander l'aumône par les maisons des personnes dévotes; après la mort du saint, comme il eut encore trouvé beaucoup de charités en vertu de ces lettres, pour le respect qu'on avait à la mémoire du saint (car chacun avait désir de voir une souscription de sa main) et donnait quelque chose à l'indigent, qui aidait à le soutenir; un certain Bourguignon qui n'honorait pas le saint, observa le pauvre de loin, et l'ayant vu entrer dans un bois, il courut

après lui, le battit, et lui ôta six écus d'or qu'il avait avec ses lettres, et l'ayant foulé aux pieds, il le laissa demi mort : mais lui, entre les coups de pied et les autres coups qu'il recevait, ne dit autre chose sinon : *Je vous conjure par le Dieu vivant, et par la vertu de saint Nisier, que vous me rendiez au moins ma lettre, parce que je ne pourrai plus trouver de quoi vivre si je la perds une fois.* Celui-ci l'ayant jetée par terre s'en alla, et le quitta, laquelle le pauvre ayant ramassée, vint à la ville, où Phronimie était en ce temps-là évêque. A qui le pauvre s'étant adressé : *Voilà, lui dit-il, celui qui m'a tant battu, et qui m'a emporté six écus d'or que j'avais trouvés par le secours de la lettre de saint Nisier.* L'évêque dit cela au comte, et le juge fit appeler le Bourguignon, lui demanda ce qu'il avait à dire là-dessus. Il nia devant tout le monde d'avoir fait la chose dont il était accusé. Car je n'ai jamais vit cet homme-là, dit-il, et je ne lui a rien ôté. L'évêque regardant la lettre, vit la souscription du saint, et se tournant vers le Bourguignon, il lui dit : *Voilà dans cette lettre la souscription qu'on tient être de saint Nisier, si vous êtes innocent approchez, et jurez tenant cette écriture de votre main : car j'ai tant de créance de la vertu de ce saint, ou qu'il vous fera aujourd'hui paraître convaincu du crime, ou que vous en êtes innocent.* Cet homme ne différa point d'approcher de l'évêque qui tenait cette lettre ouverte devant lui, pour l'obliger à faire le serment : mais comme il levait ses mains pour le faire, il tomba à la renverse, écumant de la bouche avec les yeux fermés, prêt à expirer : et deux heures après ayant ouvert ses yeux, il dit : *Malheur à moi qui ai péché, ôtant le bien de ce pauvre.* Et à la même heure, il raconta par ordre la chose comme elle s'était passée. Alors l'évêque ayant obtenu du juge la rémission de son crime, à la charge qu'il rendrait seulement ce qu'il avait ôté au pauvre, et que pour les coups qu'il lui avait donnés, il en ajouterait encore deux autres de plus. Le pauvre et l'accusé se retirèrent de la présence du juge.

Pour savoir combien de prisonniers et de captifs, ont été délivrés par la vertu de ce saint, il ne faut que voir aujourd'hui les chaînes et les fers qui sont en pièces dans son église. Dernièrement encore en la présence du roi Gontram, j'entendis Siagre évêque d'Autun, qui lui racontait qu'en une seule nuit, le bienheureux homme avait délivré miraculeusement des prisonniers en sept villes tout à la fois, et que depuis les juges n'ont rien osé entreprendre contre eux. Au reste, si quelqu'un à la fièvre, ou qu'il sente des frissons, ou qu'il soit travaillé de quelque autre sorte de maladie, s'il prend tant soit peu de la poudre de son sépulcre, et qu'il en boive avec de l'eau, il en est tout aussitôt guéri. En quoi il n'y a point de doute que cela ne vienne de celui qui a dit à ses saints : *Tout ce que vous demanderez en mon nom, croyez que vous le recevrez, et il vous arrivera.*

Il y avait donc au bourg de Precigny du diocèse de Tours, une église bâtie d'assez longue main, où il n'y avait point de reliques de saints. Et comme les habitants du lieu nous eurent demandé plusieurs fois, que nous la consacrassions avec des cendres de quelques saints, nous y mîmes dans le saint autel des reliques dont j'ai parlé, et depuis fort souvent dans cette même église, la vertu de notre Seigneur s'est manifestée par le bienheureux évêque.

Il n'y a pas encore fort longtemps que trois femmes du Berry possédées du malin esprit, étant parties pour venir à l'église de saint Martin, entrèrent dans celle-ci, où, comme elles s'agitaient étrangement, disant, qu'elles étaient tourmentées par les vertus de saint Nisier, jetant de la bouche je ne sais quel vilain pus avec du sang, elles furent tout incontinent délivrées des esprits qui les possédaient.

Dado, un de ceux qui se trouva dans cette grande hostilité qui se fit à Comminges, et qui s'y trouva si souvent en danger de périr, fit voeu que s'il retournait jamais en sa maison, sans perte de sa vie ni de sa santé, il donnerait quelque chose des biens qu'il avait acquis, pour orner l'église de saint Nisier : en retournant donc il emporta deux calices d'argent, et fit encore voeu en chemin de les donner à l'église, s'il retournait chez lui en parfaite santé; mais quand il fut chez lui, il n'en donna qu'un seul, et pour trouver l'invention de garder l'autre, il donna un tapis sarmatique pour couvrir l'autel du Seigneur avec les oblations quand elles sont offertes. Mais le saint apparut en songe à cet homme-là, et lui dit : *Jusques à quand serez-vous en doute, et que vous dissimulerez d'accomplir votre voeu ? Allez, et rendez à l'église le calice que vous avez voué, si vous ne voulez périr, vous, et toute votre famille : et pour votre tapis qui n'est pas assez grand, qu'il ne soit pas mis sur les présents de l'autel, parce qu'il ne pourrait entièrement couvrir le mystère du Corps et du Sang de notre Seigneur.* Il fut effrayé de cette vision : et sans différer plus longtemps, il partit de chez lui pour aller accomplir son voeu. Le frère de cet homme là même, vint pour assister aux veilles de la nuit de Noël, et dit au prêtre : *veillons ensemble dans l'église de Dieu, et implorons dévotement la puissance de saint Nisier, afin que par son intercession, nous puissions passer le cours de toute l'année en paix.* Ce que le prêtre ouït avec grande joie, et fit sonner la cloche pour aller aux veilles. Mais quand la cloche fut sonnée, et que le prêtre fut venu

avec les clercs de son église et tout le peuple, celui-ci sujet à sa bouche, ne se hâtait nullement de venir. Si bien que le prêtre y envoya plusieurs fois, et lui disait : *Un peu de patience, je m'y en vais*. Enfin les veilles s'étant passées, et le matin étant venu, celui qui s'était si fort empressé de les célébrer, ne s'y trouva point du tout. Et le prêtre ayant achevé son office, se hâta de venir tout en colère au logis de cet homme, comme s'il eut voulu le suspendre de la communion. Mais il le trouva en fièvre avec un autre feu qui le brûlait, que celui de la maladie dont il était frappé; et sitôt qu'il eut vu le prêtre, il le pria avec larmes de le mettre en pénitence pour le péché qu'il avait commis. Et comme le prêtre le reprenait, lui disant : *C'est bien justement que vous êtes brûlé par la vertu de saint Nisier, à l'église duquel vous avez négligé de venir pour assister aux veilles*. Au milieu de tous ces discours, il rendit l'esprit. Puis sur les neuf heures, comme le peuple fut assemblé, pour assister à la solennité des offices, le défunt fut porté à l'église, ce que personne ne saurait douter, qu'il ne se fit par la vertu du saint évêque. Le prêtre même nous a raconté ces choses.

Nous en pourrions rapporté beaucoup d'autres, que nous avons connues par notre propre expérience, ou par la relation de personnes fidèles : mais cela serait trop long à dire. Toutefois, pour finir ce livre, il y a encore un miracle excellent que j'ai appris du livre de sa vie, lequel je ne saurais omettre, pour montrer qu'une vertu divine qui sortait de lui ne l'a point laissé sans gloire; mais qu'elle l'a fait connaître glorieux à plusieurs, qui n'ont pu douter de la vérité de ses merveilles.

Un diacre d'Autun devenu aveugle, ouït dire que Dieu qui glorifie ses saints comme il lui plaît, faisait beaucoup de choses miraculeuses au tombeau de celui-ci, et dit à ses gens : *Si j'allais à son sépulcre, ou si j'avais quelque chose de ses reliques, ou si je pouvois seulement toucher le poêle dont le saint corps est couvert, il me semble que je serais guéri*. Et comme il eut dit ces choses et autres semblables à ses amis, il y eut un clerc qui se trouva là soudain, qui lui dit : *Vous faites bien de dire que vous croyez ces choses : mais si vous avez envie d'en être encore plus assuré, voilà un volume entier écrit à la main qui en fait un dénombrement, qui vous donnera encore bien plus de sujet de les croire, que tout ce que vous en avez ouï dire*. Mais lui, devant que de souhaiter de lire un si bel ouvrage, il dit par une inspiration divine : Je crois que Dieu tout-puissant fait des choses excellentes par ses serviteurs. Et tout aussitôt ayant mis ce volume sur ses yeux, sa douleur s'apaisa, l'obscurité du nuage qui couvrait ses yeux s'éclaircit, et par la vertu de ce volume, il recouvra la vue qu'il avait perdue; mais avec tant de netteté, qu'il lut facilement toutes les choses qui étaient contenues dans le volume, dont il acquit une parfaite connaissance des vertus du saint. Ainsi au Seigneur seul, qui opère toutes ces choses, et qui se glorifie en ses Saints, lesquels il rend glorieux par des Miracles illustres, appartient la gloire et l'e règne aux siècles des siècles. Amen.

CHAPITRE 9

De saint Patrocle abbé.

Quand la singulière prudence de Moïse prophète, se disposait de bâtir un Tabernacle à la divine Sagesse, selon les ordres du Seigneur; et que pour accomplir un si grand ouvrage il n'avait pas les matériaux tout prêts; il lui commanda du haut de la montagne d'avertir le peuple, que chacun selon ses forces offrît quelque présent à Dieu, et cela non pas de nécessité, mais de bonne volonté. Ils offraient donc des présents d'or, d'argent, de cuivre, et de fer. Ils en offraient de pierres précieuses, et d'étoffes de grand prix, de toiles de fin lin, d'écarlate deux fois teinte, de peaux de béliers teintes en rouge, et de poile de chèvre. Mais comme les docteurs de l'Eglise ont dit que toutes ces choses étaient allégoriques, et que par les autres dons ils entendent les genres des grâces diverses et comparent les paroles de nos louanges à des poils de chèvres : Ainsi sommes-nous maintenant de peu de sens, peu versez dans les belles connaissances, et rustiques dans l'action. Que si nous n'offrons point de l'or, de l'argent, ou des pierres précieuses, et des étoffes deux fois teintes, et d'un tissu de fil retors, au moins donnerons-nous des poils de chèvres; c'est à dire des paroles qui fassent connaître les miracles des saints et des amis de Dieu, dans la sainte Église, afin que ceux qui lisent soient incités à suivre les routes par lesquelles les saints ont marché, pour mériter de monter au ciel.

Puis donc qu'une relation qui nous a été donnée depuis peu, nous apprend beaucoup de choses fort curieuses de la vie de saint Patrocle, non seulement je n'ai pas crû les devoir omettre

à dire; mais que je ne pouvois me dispenser de les écrire avec mon mauvais style, pour donner la connaissance au public, de ce qu'il a plu à Dieu de faire par son serviteur. Le bienheureux saint Patrocle habitant du territoire de Bourges, avait pour pere Ætherius. Quand il eut dix ans, il fut destiné à garder les brebis, tandis que son frère Antoine fut envoyé aux études. Ils n'étaient pas à la vérité d'une naissance bien relevée; mais ils étaient pourtant de condition libre. Un jour qu'ils vinrent tous deux sur le midi pour prendre leur repas au logis de leur père, l'un retournant de l'école, et l'autre des champs, où il avait gardé le troupeau. Antoine dit à son frère : *Retire-toi loin de moi, garçon de village, c'est à toi de mener les brebis aux champs, et à moi d'exercer mon esprit aux lettres. C'est pourquoi mon application à l'étude me rend bien plus noble que toi, qui deviens chétif et méprisable par la bassesse de ton emploi.* Ce que son frère ayant ouï, et ayant pris cette réprimande comme si elle lui été faite de Dieu, il quitta ses brebis dans la plaine, et rechercha l'école des enfants par un effort d'esprit agile, où il avança beaucoup en peu de temps. Et comme on lui eut donné les premiers principes, il en sut si bien profiter, et les apprit si vite par le secours d'une bonne mémoire qu'il avait, qu'il passa son frère de bien loin en peu de temps, soit pour la connaissance acquise par l'étude, soit pour la vivacité de l'esprit, se trouvant assisté en toutes ces choses-là, d'un secours de Dieu tout particulier.

Puis il fut recommandé à Mumion, autrefois fort chéri de Childebert roi de Paris, pour l'exercer, et avoir soin de lui. Aussi n'y voulut-il rien négliger pour le bien élever : mais autant qu'il lui portait d'affection, autant l'enfant lui était-il obéissant en toutes ses volontés, et chacun l'aimait comme son parent, à cause de sa bonté. Quand il fut de retour en sa maison après la mort de son père, il y trouva sa mère encore vivante, à qui elle dit : *Mon fils, voilà votre père mort, et je reste après lui sans consolation. Je veux chercher une belle fille d'honnête condition pour vous marier, afin que vous donniez la satisfaction à votre mère de demeurer auprès d'elle, pour l'assister de vos soins pendant sa viduité.* Il lui répondit : *Je ne me marierai point à une femme mondaine; mais j'accomplirai, s'il vous plaît, ce que l'esprit me suggère, avec la volonté de Dieu.* Sa mère qui n'entendait point ce discours, lui ayant demandé ce que cela voulait dire, il ne s'en voulut pas expliquer davantage; mais il s'en alla à Arcade évêque de Bourges, et lui demanda que ses cheveux fussent coupés, et d'être admis en l'ordre de la cléricature. A quoi l'évêque consentit par la permission de Dieu sans aucun délai. Et peu de temps après ayant reçu l'ordre de diacre, il s'accoutuma aux jeûnes, se plut à célébrer des veilles, s'exerçait à la lecture, et s'adonnait si fréquemment à la prière, qu'il ne venait jamais prendre ses repas avec les autres clercs à la table canoniale. Dont l'archidiacre eut si grand dépit, qu'il ne se pût empêcher de lui dire : *Ou prenez votre repas avec les autres frères, ou retirez-vous d'avec nous : car certainement il n'est pas juste que vous ne viviez pas de la même sorte, que ceux avec lesquels vous faites l'office de l'église.* Le serviteur de Dieu ne s'émut point de ces choses-là en son coeur, qui ne demandait pas mieux que de se retirer à part dans une solitude. Il se retira donc de la ville, et vint en un village appelé Merée, où ayant bâti un oratoire consacré par des reliques de saint Martin, il se mit à instruire des enfants, et à tenir école pour enseigner la jeunesse. Des malades venaient à lui de tous côtés lesquels il guérissait : et les énergiastes qui confessaient son nom étaient délivrés. Mais il n'avait point encore trouvé la solitude qu'il cherchait, et sa vertu lui parut en ce lieu là trop exposée en public. Pour savoir donc le lieu qu'il devait habiter, il l'écrivit sur de petits billets qu'il mit sur l'autel, veillant et priant sans celle trois nuits de suite, afin qu'il plût à notre Seigneur de lui manifester en quel lieu il lui plairait qu'il fit sa retraite pour le servir; mais l'excellente miséricorde de la divine bonté, qui sachant ce qu'il devait devenir, ordonna qu'il fut ermite, et qu'il se résolut au plutôt de se retirer dans la solitude. Si bien qu'ayant assemblé des vierges dans la cellule où il avait demeuré, il en fit un monastère de religieuses, sans emporter rien de tout ce qu'il avait pu amasser en ce lieu là par son labeur, qu'un râteau et une hache : et du fond des bois les plus solitaires, ayant passé en un lieu appelé Michant, il y bâtit une cellule, où il vaqua incessamment au service de Dieu. Il y guérit par l'imposition de ses mains, et par le signe de la croix, plusieurs énergiastes qu'il rétablit en leur bon sens. Mais un entr'autres lui fut amené, qui ouvrait sa bouche et déchirait de ses dents tout ce qu'il pouvait attraper, sans s'épargner soi-même pour lequel s'étant prosterné trois jours en oraison, il obtint de la divine miséricorde, que sa fureur s'étant adoucie, il fut délivré du péril de mort où il s'exposait à chaque moment : et quand il eut mis ses doigts dans sa bouche, il chassa l'esprit immonde de son corps, et rétablit la personne en parfaite santé, sans que le prestige de l'esprit malin put avoir de forces devant lui : car comme il nettoyait ceux-ci qui étaient tourmentés, aussi repoussait-il par la vertu de la croix salutaire, les outrageuses calomnies que l'auteur de tout crime mettait en avant contre lui. Et certes pendant que la peste faisait tant de ravages en divers lieux; comme le diable qui se disait être saint Martin eut apporté des offrandes, à une certaine femme appelée Leubelle, par lesquelles il voulait faire à

croire que le peuple serait sauvé s'il en prenait, quand on eut présenté ces choses au saint, non seulement elles s'évanouirent; mais encore l'esprit malin paraissant au saint d'une manière terrible, lui confessa toutes les méchancetés qu'il avait faites : car le diable se transforme souvent en ange de lumière, pour tromper les innocents par cet artifice. Mais, comme il lui eut dressé beaucoup d'embûches, pour l'empêcher de monter au lieu d'où il était tombé, il lui mit en l'esprit de quitter l'ermitage et de retourner au monde. Mais le saint s'étant aperçu que ce venin se glissait en son coeur, pria Dieu qu'il lui fit la grâce de ne faire jamais rien contre sa divine volonté. Alors un ange du Seigneur s'apparut à lui en vision, qui lui dit : *Si vous voulez voir le monde tel qu'il est, voilà une colonne sur laquelle vous n'avez qu'à monter, pour considérer de là toutes les choses qui s'y font.* Car il y avait devant lui en vision une colonne d'une merveilleuse hauteur sur laquelle étant monté, il vit les homicides, les larcins, les massacres, les adultères, les fornications, et tous les crimes qui se font dans le monde. Puis étant descendu de là, il dit : *Je vous supplie, Seigneur, que je ne retourne point parmi tant d'abominations que j'ai abandonnées pour vous suivre, et dont j'avais même perdu le souvenir.* L'ange lui dit : *Cessez donc de chercher ce monde de peur de périr avec lui : mais bien plutôt allez à votre oratoire, où vous prierez le Seigneur, et ce que vous y trouverez, vous sera une grande consolation pendant votre pèlerinage.* Et quand il fut entré dans la cellule de son Oratoire, il y trouva une tuile, sur laquelle il y avait une figure de la croix de notre Seigneur, et reconnaissant le présent divin, il comprit aussitôt que c'était un fort inexpugnable pour se défendre, contre tous les appas de la séduction mondaine.

Après cela il bâtit le monastère de Colombiers à cinq mille de la cellule de son Hermitage, où il assembla des moines sous la conduite d'un abbé pour vaquer quant à lui avec plus de liberté dans sa solitude.

Il avait accompli la dix-huitième année de sa retraite dans son ermitage, quand après qu'il eut donné avis à la congrégation de ses frères du jour de son trépas, il mourut dans une bonne vieillesse; mais principalement dans la sainteté qu'il avait toujours professée. Enfin son corps ayant été lavé, il fut mis dans un cercueil pour être portée en son monastère, où il avait ordonné de son vivant d'être inhumé. Alors l'archiprêtre de Merée ayant assemblé une compagnie de clercs, voulut emporter de vive force le corps saint, pour le reporter à son village d'où il était sorti. Mais venant de loin avec furie, comme il vit éclater d'une blancheur singulière, le poêle qui couvrait le cercueil, il fut par la permission de Dieu tellement épouvanté, qu'il se repentit aussitôt du dessein qu'il avait conçu avec trop de légèreté, et s'étant joint avec ceux qui chantaient l'office aux obsèques du saint, il l'ensevelit avec les autres frères qui se trouvèrent présents au monastère de Colombiers.

Où une femme aveugle appelée Prudence, et une fille du territoire de Limoges qui avait aussi perdu les yeux, reçurent la clarté sitôt qu'elles eurent baisé le saint tombeau. Un certain homme appelé Maxonide, après cinq années d'aveuglement, fit un voyage à ce saint tombeau, et y reçut la lumière. Les énergumènes Loup, Theodulphe, Ruccon, et Scopilie, Nectarie et Tacihilde, furent purifiés auprès du sépulcre du même saint. Il y eut aussi deux filles qui vinrent de Limoges, lesquelles ayant été frottées de l'huile que le saint avait bénite, furent délivrées de l'esprit malin qui les obsédait : et là tous les jours, notre Seigneur qui glorifie continuellement ses saints, opère des miracles pour fortifier la foi des peuples.

CHAPITRE 10

De saint Friard solitaire reclus.

Il y a plusieurs et divers degrés par lesquels on monte au royaume des cieux, desquels, je crois que David a dit : *Qu'il a mis des degrés dans le coeur.* On prend donc ces degrés de diverses oeuvres à ceux qui sont parfaits, pour le culte divin : et pas un seul n'y saurait arrêter ses pas, s'il n'y est avancé par le secours de Dieu, comme nous l'avons dit plusieurs fois. Aussi est-ce de la sorte que le psalmiste dit : *Si le Seigneur n'est le principal architecte de la maison, ceux qui l'édifient se travaillent en vain.* Lequel secours non seulement les martyrs; mais aussi tous ceux qui ont fait profession d'une sainte vie, ont recherché avec joie, pour éteindre leur soif spirituelle. Et certes si le coeur s'allume du désir du martyre, le martyr implore son divin secours, pour être victorieux dans le combat. S'il veut obtenir l'observance du jeûne qui l'afflige, il est fortifié par le même secours, s'il veut préserver son corps de souillure pour être chaste, il lui demande d'être muni de son secours, s'il désire se convertir par la pénitence après l'ignorance du

péché, il le demande avec larmes. Et si quelqu'un à dessein d'accomplir quelque chose de tout cela pour bien faire, il demande également d'être assisté de ce secours. Les degrés donc de cette échelle, qui sont si difficiles, si élevés, et si pénibles, sont à la vérité fort divers; mais il est impossible d'arriver à Dieu par ailleurs que par là. C'est pourquoi il le lui faut toujours demander, il le faut toujours chercher, il le faut toujours invoquer, afin que ce que l'Esprit a conçu de bien faire, se perfectionne par son secours. Duquel il faut que nous disions sans cesse : *Notre aide soit au nom du Seigneur qui a fait le ciel et la terre*. Comme le disait aussi toujours le saint homme, de qui nous avons maintenant à parler, qui, parmi les diverses tentations et afflictions du siècle, a toujours imploré le secours d'en-haut.

Il y eut dans l'île Vindimite proche de Nantes, un personnage d'une sainteté singulière appelé Friard solitaire reclus, de qui je serai bien aise de dire quelque chose de sa vie pour l'édification de l'Église, n'ayant point de connaissance qu'elle ait jamais été écrite par qui que ce soit. Il fut dévot à Dieu dès son enfance et parfaitement pudique. Puis étant devenu grand, il s'occupait toujours à chanter les louanges de Dieu, toujours il était en oraison, et célébrait toujours des veilles. Il ne vivait que du labeur de ses mains, amassant de la terre les choses qui lui étaient nécessaires : et bien qu'il devançât tous les autres dans le travail, si est-ce qu'il ne cessait point de prier : ce qui paraissait ridicule aux voisins et aux étrangers, dans l'opinion commune des personnes rustiques.

Et un jour qu'il ramassait des javelles dans un champ de blé avec les autres moissonneurs, il trouva un essaim de méchantes mouches que le peuple appelle guêpes, lesquelles venant à piquer âprement les moissonneurs tournant autour de la moisson. Ils passèrent le lieu où elles étaient amassées, et disaient à saint Friard pour se moquer de lui : *Que le bénit de Dieu vienne ici : que le bon religieux qui ne cesse point de prier vienne ici; que celui qui met toujours le signe de la croix sur les oreilles et sur les yeux des gens, qui porte toujours devant soi l'étendard salutaire quand il va par pays, metive⁵ ici le blé sur l'essaim friand, qu'il tempère ici son ardeur par sa prière*. Le saint qui prit ces paroles comme une injure qu'on faisait à Dieu, s'étant jeté en terre, fit sa prière au Seigneur, et s'approchant des guêpes ayant fait dessus le signe de la croix, et dit : *Notre aide soit au nom du Seigneur, qui a fait le ciel et la terre*. Tout aussitôt les guêpes s'allèrent cacher, et rentrèrent dans les trous d'où elles étaient sorties. Et lui à la vue de tous les moissonneurs, alla couper le blé dessus et tout autour de l'essaim dangereux, sans en avoir de mal. Ce qui ne fut point sans miracle, pour la confusion de ceux qui s'étaient moquez de lui.

Comme il fut monté à la cime d'un arbre pour quelque sorte de nécessité, la branche sur laquelle il avait les pieds étant venue à se rompre, il tomba de branche en branche, à chacune desquelles il invoquait le nom de Jésus Christ, disant : *Christ tout puissant sauvez-moi*, et se trouva quand il fut venu à terre, qu'il ne s'était point fait de mal; mais il disait toujours : *Que notre aide soit au nom du Seigneur, qui a fait le ciel et la terre*. Se trouvant encouragé par ces merveilles et autres semblables, il dit en son coeur : *Si la Croix de Jésus Christ et l'invocation de son Nom, et si son secours que j'ai imploré à tant de pouvoir, qu'il surmonte tout ce qu'il y a de difficile sur la terre, qu'il empêche de nuire tout ce qu'il y a de périlleux, qu'il dissipe tous les nuages des tentations, et qu'il dégoûte de toutes les délices du siècle : que me reste-t-il plus à faire dans le monde, sinon d'abandonner toutes les choses qui lui appartiennent, et de me consacrer au service de celui, de qui le seul Nom que j'ai invoqué, m'a délivré de tant de dangers que j'ai courus*. Et sortant à la même heure de son petit logis, il perdit le souvenir de ses parents et de sa patrie, et s'en alla chercher la solitude, de peur que demeurant dans le monde, ce ne lui fut un empêchement pour la prière et pour son salut. Lui donc et l'abbé Sabaude, qui fut autrefois officier de la maison du roi Clotaire, s'étant mis en pénitence, s'en allèrent en une île du territoire de Nantes appelée Vindimite. Ils avaient aussi avec eux le diacre Secondelle : mais l'abbé ayant retiré sa main de la charrue, se retira aussi de l'île, et abandonna le monastère, ensuite de quoi il fut tué bientôt après, pour des causes qui sont cachées. Pour saint Friard, il ne sortit point de l'île non plus que le diacre Secondelle. Chacun y avait sa cellule propre, assez éloignée l'une de l'autre : et comme ils persévéraient constamment à l'oraison, il apparut de nuit au diacre Secondelle une tentation en forme de notre Seigneur, qui lui dit : *Je suis le Christ que tu pries tous les jours, tu es maintenant devenu saint, et j'ai écrit ton nom dans le livre de vie avec les autres saints. Sorts donc maintenant de cette île, et va faire des guérisons parmi les peuples*. Cet homme abusé de ce langage, sortit de l'île sans le dire à son compagnon : et toutefois dès qu'il mettait les mains sur les infirmes au nom de Jésus Christ, ils étaient incontinent guéris. Mais

⁵ C'est un mot villageois pour tourner Metat, au lieu de moissonner.

longtemps depuis étant retourné dans l'île, il vint à son compagnon avec de la vaine gloire, lui disant : *Je suis sorti de l'île, et j'ai fait hors de là beaucoup de choses merveilleuses parmi les peuples.* Et comme l'autre étonné de ce discours, lui eut demandé ce que cela voulait dire; il lui raconta naïvement ce qui s'était passé. Mais le vieillard épouvanté de son récit, soupira de ce qu'il venait d'entendre, et pleurant amèrement, il lui dit : *Malheur à nous, à ce que je puis voir par votre discours : vous avez été trompé par le tentateur. Allez faites pénitence, de peur de vous laisser attraper par ses ruses.* Ce que celui-ci ayant bien compris, et craignant de périr, se jeta par terre à ses pieds en pleurant, et le conjura de prier notre Seigneur pour lui. *Allez, lui dit-il, et supplions ensemble sa toute-puissance avec humilité pour le salut de votre âme : car le Seigneur se laisse aisément prier pour faire miséricorde à ceux qui confessent leurs péchés, ayant dit lui-même par son prophète : Je ne veux point la mort du pécheur; mais qu'il se convertisse, et qu'il vive.* Comme ils priaient ains, le démon vint encore à Secundelle diacre, en la même forme qu'il lui avait déjà paru, et lui dit : *Ne t'avais-je pas ordonné, que parce que mes brebis sont malades, et qu'elles ont besoin de pasteur, tu sortisses pour les visiter, et pour leur rendre la santé ?* Secundelle lui repartit : *J'ai trouvé en vérité que tu es le séducteur, et je ne crois point du tout que tu sois Dieu, dont tu as pris faussement l'apparence. Si néanmoins tu es le Christ, montre moi ta croix que tu as laissée en arrière, et je croirai en toi.* Mais comme il ne la montra point, le diacre fit le signe de la croix sur sa bouche, et tout aussitôt le diable s'enfuit avec confusion. Toutefois il revint à lui avec une multitude de démons, et le battit tant, qu'à peine en put-il réchapper. Mais enfin le diable le quitta, et ne parut plus depuis au diacre, qui vécut dans une grande sainteté, et mourut de même quand son terme fut accompli.

Pour saint Friard, comme il éclatait en grandes vertus, un jour il amassa une branche d'arbre que le vent avait abattu, lequel, à ce qu'on dit, il avait planté, et de cette branche, il fit un bâton qu'il portait à la main. Long temps après il planta ce bâton tout sec qu'il était, et l'ayant fort souvent arrosé, enfin il poussa des rameaux, des feuilles et du fruit, et en deux ou trois ans, il devint un grand arbre qui étendit ses feuilles. Ce qui ayant été pris des peuples pour un grand miracle, en sorte qu'il y venait tous les jours des foules de gens pour le voir, et que la réputation d'une telle merveille, fit que l'île qui était éloignée de la fréquentation des hommes, devint publique, le saint de Dieu, de peur de succomber par le mal que lui eut pu causer la vaine gloire, abattit cet arbre. Et le saint voyant la ruine d'un autre arbre tout couvert de fleurs, que la violence d'un vent furieux avait renversé par terre, ayant regret d'un arbre qui lui donnait beaucoup d'espérance, pria Dieu qu'il ne périt point, et dit dans sa prière : *Je vous supplie Seigneur, que cet arbre à qui vous avez donné tant de fleurs en le faisant croître, mérite aussi de votre grâce de porter des fruits.* Ayant dit ces paroles, il prit une hache, et sépara le tronc de cet arbre de ses racines, lequel ayant aiguisé par le bas en forme de pieu, il le ficha en terre, et ayant lié ses rameaux autour, quoiqu'il n'eut plus de racines, ses fleurs qui s'étaient desséchées, reprirent leur première fraîcheur, et la même année l'arbre rendit des fruits à celui qui l'avait cultivé avec tant de soin.

Ce miracle me ferait croire que ce saint homme eut pu obtenir de la miséricorde de Dieu par sa prière, de ressusciter des morts. Au reste, le saint ayant plusieurs fois perdu à ses frères le temps de son trépas, un jour qu'il se sentit attaqué de la fièvre, il leur dit : *Allez à l'évêque Felix, et portez-lui la nouvelle de mon décès; et vous lui direz : Friard votre frère a dit : enfin le cours de ma vie est terminé pour sortir de ce monde : et afin que vous soyez plus certain de cette parole, dimanche prochain je trépasserai, et je m'en irai au repos que le Roi éternel m'a promis; venez donc me voir, je vous prie, afin que je vous vois devant mon départ.* Mais comme Felix n'y peut venir, je ne saurais dire pour quelle occasion il lui fit dire : *Je vous supplie d'avoir un peu de patience, si cela se peut faire, pour me rendre auprès de vous, quand vous serez prêt de partir.* Il dit à ceux qui lui apportèrent cette réponse, comme il était fort malade au lit : *Levons-nous donc, pour attendre notre frère.* Ô personnage d'une sainteté inconcevable, qui bien qu'il courut à sa fin, et qu'il eut impatience d'être avec Jésus Christ, ne perdit pas néanmoins le souvenir de l'amitié qu'il portait à Felix, et obtint de Dieu de faire plus de séjour dans le monde qu'il n'eut fait, pour voir son frère d'une vue spirituelle. Mais je ne crois pas que ce fut pour le mérite de celui qui fut malade, par la venue duquel le Seigneur remit le tour du départ du saint, lequel ayant différé par la nouvelle qui lui fut apportée, se porta bien tout aussitôt et se leva du lit. Mais longtemps depuis la fièvre le prit quand l'évêque arriva, et sitôt qu'il fut entré il le salua et le baisa, disant : *Vous me faites longtemps attendre sur le chemin, ô saint prêtre !* Et ayant veillé toute la nuit, qui était celle du dimanche, sitôt que le matin fut venu, il rendit l'esprit. Et tout à l'instant la cellule fut remplie d'une fort agréable odeur, et s'ébranla. D'où il est croyable que la vertu des anges y fut présente,

qui pour marquer le mérite du saint, parfuma toute sa cellule de divines odeurs. L'évêque renferma son corps glorieux dans un tombeau, après qu'on l'eut lavé. Et Jésus Christ reçut son âme au ciel, laissant à la terre beaucoup d'exemples de vertu.

CHAPITRE 11

De saint Caluppane, solitaire reclus.

Toujours la pauvreté du siècle a ouvert le royaume du ciel; et dispose non seulement les vivants pour y aller, mais encore elle rend illustres au monde par les miracles, ceux qui sont glorifiés. D'où il arrive que tandis que les liens d'ici bas ouvrent la porte du paradis, l'âme qui se trouve associée au choeur des anges, se transporte d'une sainte allégresse dans le repos éternel.

Comme nous ne saurions maintenant nous abstenir de parler de ce que nous avons connu de véritable du bienheureux Caluppane solitaire. Celui-ci dès le commencement de sa vie a toujours recherché soigneusement le bien de la religion ecclésiastique, et l'a trouvé : et s'étant retiré au monastère de Melete, au pays d'Auvergne, il s'y comporta toujours avec une humilité profonde à l'égard de tous. Il gardait une si grande abstinence, que s'en étant trouvé fort affaibli, il ne pouvait accomplir avec ses frères le labeur qui lui était imposé. D'où vient, que comme c'est la coutume des moines, ils lui en faisaient de grands reproches, surtout celui qui conduisait l'ouvrage, disant aux frères : *Quiconque n'a pas dessein de travailler, n'est pas aussi digne qu'on lui donne à manger.* Comme celui-là donc usait continuellement de ces paroles de blâme à son sujet, il vit qu'il n'y avait pas loin du monastère une vallée, du milieu de laquelle s'élevait un rocher de cinq cent pieds et plus de bas en haut, sans être attaché à aucune autre montagne du voisinage. Dans la vallée contre un petit fleuve qui lave doucement le pied de la montagne, et dans le rocher, il y a une ouverture qui aux temps passés servait de retraite à ceux qui voulaient éviter au passage la rencontre des ennemis. Là, le saint homme entra pour faire sa demeure dans le rocher taillé, où l'on monte aujourd'hui par une échelle fort mal-aisée : car ce lieu est d'un abord si difficile, qu'il donnerait même de la peine d'y aller aux bêtes sauvages. Il s'y fit pourtant un petit oratoire, où tandis qu'il priait, comme il nous l'a raconté plusieurs fois, avec larmes, les serpents tombaient d'ordinaire sur sa tête, et s'entortillaient autour de son col, dont il n'avait pas peu de douleur : mais d'autant que le diable prend, à ce qu'on tient, souvent la forme d'un serpent rusé, on n'est pas fort en peine de croire qu'il n'eut suscité cette embûche : car, comme il demeurait immobile à ces choses, et qu'il ne s'émouvait pas des atteintes des petits serpents, un jour deux dragons d'une grandeur prodigieuse, s'étant jetés au lieu où il était, se tinrent allez loin de lui. L'un desquels (je crois que comme c'était le plus vigoureux, il était aussi le chef de la tentation) s'étant soulevé droit présentant sa poitrine, vint joindre sa gueule contre la bouche du saint, comme s'il eût voulu lui dire quelque chose. Dont le bon anachorète se trouva tellement saisi de frayeur, qu'il devint comme de bronze, sans pouvoir remuer ni bras ni jambes, ni lever sa main pour faire le signe de la croix. Et comme l'un et l'autre eurent été longtemps dans le silence, il vint en l'esprit du saint, de dire en soi-même l'oraison dominicale, et que s'il ne pouvait remuer ses lèvres, il s'écriât de coeur à Dieu. Ce qu'il fit ainsi, et à mesure qu'il en disait les paroles en son âme, ses membres se délièrent peu à peu et sentant qu'il avait la main droite libre, il fit le signe de la croix sur son visage, puis se tournant vers l'hydre, il peignit encore contre lui le signe de la croix de Jésus Christ, disant : *Es tu celui qui fis sortir le premier homme du paradis qui fis rougir la main d'un frère du sang de son germain ? qui arma Pharaon pour persécuter le peuple de Dieu ? Qui par ton envie qui ne finit jamais, eus mêmes l'audace d'émouvoir le Seigneur contre le peuple hébreu, étant réduit à l'extrémité ? Retire-toi d'auprès des serviteurs de Dieu, de qui tu as est étant de fois vaincu et contraint de fuir avec confusion : car tu as été rejeté en Caïn, et supplanté en la personne d'Esau. Tu as été terrassé en Goliath : tu as été pendu en la personne du traître Judas : et c'est dans la croix même du Seigneur que sa vertu a triomphé de ton orgueil, et que tu as été froissé. Va donc maintenant cacher ta tête profane, ennemi de Dieu, et mal gré que tu en aies, abaisse-toi sous le signe de la croix divine, parce que tu n'as point de part avec les serviteurs de Dieu, dont l'héritage est le royaume de Jésus Christ.* Comme le saint disait ces choses et autres semblables, et qu'à chaque chose qu'il disait, il faisait le signe de la croix, le diable confus par la vertu de ce glorieux étendard, s'en alla se cacher en s'humiliant au fond de la terre. Comme ces choses se passaient, l'autre serpent se roulait autour des pieds et des jambes du saint, pour lui dresser des embûches. Mais le saint ermite fit son oraison, et lui commanda de

se retirer, usant de ces paroles : *Retire-toi de moi, Satan, tu ne me saurais plus nuire au nom de Jésus Christ mon Seigneur*. Cette vilaine bête sortie jusques à l'entrée de la cellule, fit un grand bruit de la partie d'en bas, et remplit la cellule d'une si grande puanteur, qu'on ne se fût jamais imaginé que c'eût été autre chose que le diable. Et depuis, devant le saint ne parurent plus ni serpents ni dragons.

Il était assidu à l'oeuvre de Dieu, et ne faisait autre chose que de lire ou de prier, prenant par intervalle, mais fort rarement, du poisson dans la rivière : et quand il en voulait avoir, il s'y pressentait aussitôt, par le vouloir de Dieu. Pour du pain, il n'en recevait point d'ailleurs, s'il ne lui était envoyé du monastère. Que si quelques personnes dévotes lui en apportaient avec du vin, il le destinait pour la nourriture des pauvres; mais de ceux-là principalement, qui demandaient à recevoir de lui, ou le signe salutaire, ou des remèdes pour leurs infirmités; c'est à dire, que ceux auxquels il avait rendu la santé par ses prières, il donnait encore à manger, se ressouvenant de ce que notre Seigneur dit aux troupes dans l'Évangile, lesquelles il avait guéries de diverses maladies : *Je ne veux pas que vous les laissiez aller sans manger, de peur qu'elles ne viennent à défailir en chemin*.

Au reste je ne crois pas devoir laisser dans l'oubli, ce bienfait que la bonté divine lui départit en ce lieu là : car, comme du fond de la vallée, on lui portait de l'eau sur le haut de la montagne où il était, distant du bas de près de dix stades, il pria notre Seigneur qu'il lui plût de faire sortir une fontaine proche de sa cellule : cette vertu céleste ne lui défailloit point, laquelle avait autrefois produit des eaux d'un rocher pour abreuver des peuples altérés. Sa prière ne fut point plutôt achevée, qu'une source rejaillissant de la roche, s'épandit sur la terre semant des filets d'eau de tous côtés qui se suivaient précipitamment. Le saint ravi, du présent céleste creusa dans la pierre un bassin en forme de citerne, tenant près de deux muets d'eau pour conserver celle qui lui était divinement donnée, de laquelle on lui en portait chaque jour autant qu'il en fallait pour lui, et pour le garçon qui lui fut donné pour le servir.

Nous fûmes aussi à ce lieu-là avec le bienheureux Avite évêque de Clermont. Et de toutes les choses que nous avons récitées, les unes nous ont été racontées par lui-même, et nous avons vu les autres de nos propres yeux. Il fut ordonné diacre et prêtre par le pontife que nous venons de nommer. Il donna beaucoup de remèdes salutaires à ceux qui étaient travaillés de diverses maladies. Il ne sortait pourtant jamais de sa cellule pour se montrer à qui que ce soit; mais il étendait sa main sur une petite fenêtre pour donner sa bénédiction avec le signe de la croix : et s'il était visité par quelqu'un, il approchait de cette petite fenêtre, et faisait sa prière, ou s'entretenait avec lui. Enfin il acheva le cours de sa vie dans cette pratique religieuse, en la cinquantième année de son âge, si je ne me trompe, pour aller au Seigneur.

CHAPITRE 12

De saint Emilien ermite, et de saint Brachion abbé.

Le saint Esprit nous apprend par la bouche de son psalmiste, de quelle sorte la discipline céleste se communique à ceux qui la gardent, et de quelle manière elle se doit imposer sur ceux qui négligent de l'observer, quand il dit : *Recevez la discipline de peur que le Seigneur ne se mette en colère, et que vous ne veniez à périr en sortant de la droite voie*. Et quant, à celui de qui l'âme est bonne, Salomon a dit : *La discipline du père sera sur lui*. Cette discipline donc fait la crainte du Seigneur, la crainte du Seigneur fait le commencement de la sagesse, la sagesse enseigne d'aimer Dieu, l'amour de Dieu élève l'homme au-dessus des choses de la terre, elle le fait monter au ciel et le place dans le paradis, où les âmes bienheureuses, ayant pris du vin nouveau de la vigne de vie, elles sont en festin au royaume de Dieu. Il fallait donc que les hommes désirassent de boire le vin mystique de cette vigne, pour être capables d'aller au lieu de délices d'une très heureuse habitation. Que si les vignes que nous voyons maintenant qui étendent leurs branches, où les feuillages et les raisins s'entremêlent parmi les pampres qui sont si agréables à la vue, non seulement pour l'abondance des fruits qu'elles portent; mais pour l'ombrage qu'elles font, qui nous met à couvert des rayons du soleil, et qui après qu'elles ont donné du fruit en leur saison perdent leurs feuilles et deviennent arides; combien plus devons nous désirer celles qui ne défont jamais, et jamais ne dessèchent par la chaleur de la tentation, où l'espérance n'étant plus, la chose même que j'espère ici bas est pleinement possédée et gardée chèrement. Plusieurs ayant désiré ces choses ont quitté non seulement leurs propres richesses; mais encore ils sont entrés dans les déserts les plus incultes, pour éteindre leur soif du désir de mener une vie solitaire et séparée du monde par le secours de la prière, et par les vaisseaux des larmes de la pénitence,

comme il se justifie aujourd'hui fort aisément, qu'en a usé le bienheureux Æmilien, qui a renouvelé de nos jours la vie des anciens anachorètes.

Celui-ci ayant donc quitté ses parents et ses biens du monde alla chercher la solitude dans le désert, et aux lieux les plus reculés des forêts de Pontivasse dans le pays d'Auvergne, où après avoir abattu des arbres, il découvrit un petit champ lequel il défricha, et l'ayant cultivé de sa main, il en recueillit l'usure de son labeur. Il avait aussi un petit jardin qu'il arrosait de l'eau que la pluie lui donnait, duquel il prenait seul les choses propres à le nourrir, avec la seule assistance du secours de Dieu : car, il n'y avait point là d'autres habitants que des bêtes, et des oiseaux qui venaient tous les jours à lui, comme auprès du plus doux et du meilleur homme de la terre. Les jeûnes étaient son exercice ordinaire avec l'oraison, dont rien de toutes les occupations mondaines ne le pouvait détourner, à cause de sa solitude, où il ne cherchait autre chose que Dieu seul.

Or en ce temps-là demeurait à Clermont Sigivalde qui était un homme puissant en biens et en crédit, au service duquel était un jeune garçon appelé Brachio, d'un nom qui signifie *petit ours* en leur langue. Là, Sigivalde l'avait envoyé pour prendre des sangliers à la chasse, et il y allait d'ordinaire avec une grande meute de limiers et de chiens courants, faisant l'enceinte des bois et des forêts, et s'il y prenait quelque chose, il ne manquait pas aussitôt de l'apporter à son Seigneur.

Un jour que les chiens firent lever un grand sanglier, cette bête s'alla jeter dans les palis, qui étaient autour de la cellule du saint homme, où la meute la poursuivit jusques à l'entrée de l'Hermitage, et s'arrêta tout court sur ses traces, sans la pouvoir pousser plus avant. Ce qui donna de l'étonnement à Brachio, qui crut bien que cela venait d'en-haut, et quand il fut entré dans la cellule du saint homme, il y vit le sanglier qui se tenait ferme sans avoir peur. Puis ayant été salué et embrassé par le bon vieillard, qui lui présenta un siège auprès de lui, ils y reposa fort volontiers, et le bon vieillard lui dit : Mon fils vous me permettrez bien que je vous appelle de la sorte, et que je vous dis que je vous aime, parce que vous êtes bien fait de votre personne, et que je vois bien que vous êtes de bon naturel, entreprenant comme vous faites de poursuivre plutôt à la chasse les choses qui nuisent, que celles qui sont utiles : Mais si vous me voulez croire (et je vous en conjure de tout mon coeur) vous quitterez le Seigneur de la terre pour suivre Dieu, qui est le vrai Seigneur du ciel et de la terre, puisqu'il a fait l'un et l'autre, et que c'est par son divin pouvoir que toutes les choses du monde sont gouvernées : elles sont toutes assujetties à son règne, et c'est par sa Majesté toute puissante que cette bête, que vous voyez demeure intrépide où elle est. Non, non, croyez-moi, que la puissance de votre maître ne vous enfle point le coeur, et qu'elle ne vous élève point trop haut, parce que ce n'est que pure vanité, c'est à dire rien du tout, ainsi que le dit apôtre saint Paul : *Que celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur*, et ailleurs : *Si je voulais plaire aux hommes, je ne serais pas serviteur du Christ*. Croyez moi, mon fils, assujettissez-vous au service de celui, qui dit : *Venez à moi vous tous qui peinez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai*. Car celui qui parle de la sorte est ce Seigneur, qui dit : *Que son fardeau est léger, et que son joug est doux* : et certes son culte accorde les choses présentes, et donne la vie éternelle; car il nous dit aussi : Si quelqu'un renonce à toutes les choses qu'il possède, il le recevra au centuple, et aura d'abondant la vie éternelle.

Comme ce Vieillard disait généreusement ces choses et autres semblables, le sanglier s'alla se jeter dans le bois, et le jeune homme se retira d'auprès de lui; mais non pas sans être fort émerveillé, que le sanglier qu'il avait commencé de chasser étant un animal si sauvage, fut devenu si doux en la présence du vieillard, qu'un agneau ne l'eut pas été davantage.

Ayant repassé beaucoup de choses en sa tête, et fait des réflexions sur les discours que le vieillard lui avait tenus, ne sachant ce qu'il avait à faire, ni de quel côté se tourner; s'il quitterait le monde, ou s'il y demeurerait dans la servitude, enfin, son coeur ayant été touché de la divine miséricorde (je crois que ce fut un effet de la prière de saint Æmilien,) il commença de chercher quelque voie secrète pour arriver à la cléricature, n'osant pas déclarer ouvertement son dessein, à cause de son seigneur terrien. Toutefois quoi qu'il fut bien las, il se leva deux ou trois fois la nuit de son lit pour se jeter à terre et y faire sa prière. Il ne savait pas néanmoins ce qu'il avait à dire, parce qu'il n'avait rien appris. Mais ayant vu souvent dans l'oratoire des lettres écrites, sur les images des apôtres et des autres saints, il les copia dans un livre : et comme il venait ordinairement chez son maître des clercs ou des abbés, il s'informait des plus jeunes qu'il pouvait aborder, pour leur demander en secret les noms des lettres : et de là, il commença à comprendre leur force et leur construction, et par une grâce de Dieu toute particulière, il sut plutôt lire et écrire qu'il ne sut la suite des lettres. Puis quand Sigivalde fut mort, il se hâta de venir trouver le vieillard : et ayant passé deux ou trois ans avec lui, il y apprit le psautier par coeur.

Cependant son frère voyant qu'il ne se voulait pas marier, eut souvent la pensée de le tuer. Des moines se rangèrent auprès d'eux pour vivre sous leur discipline. Enfin quand le bienheureux Æmilien eut accompli les jours de sa vie, il décéda environ la 90^e année de son âge, et laissa Brachio pour son successeur Celui-ci ayant fondé un monastère, obtint de Rachinilde, fille de Sigivalde, plusieurs pièces de terre qu'il y laissa. Il y avait entr'autres le buisson qui était sorti de la maison de Vindiac.

A quelque temps de là, néanmoins Brachio sortit de ce monastère, et vint à Tours, où il en fit deux, ayant bâti des oratoires. A quelque temps delà, des passants apportèrent des reliques de saints, lesquelles ils mirent sur l'autel de saint Martin, comme si dès le lendemain ils eussent eu dessein de partir. L'abbé Brachio s'y trouva, qui veillant dans l'église environ la minuit, vit comme une grosse boule de feu qui éclatait au-dessus des saintes reliques, et qui s'élevait jusques à la voute du temple avec une fort grande clarté, n'y ayant point de doute que ce ne fut quelque chose de divin, cela toutefois ne parut qu'à lui seul, d'entre tous ceux qui étaient présents.

Ensuite Brachio retourna en Auvergne à son premier monastère, où il demeura cinq ans, revint de là en Touraine, où il établit des abbés dans les monastères qu'il y avait fondés, et retourna encore en Auvergne, où comme il demeurait dans sa première cellule, il fut tiré de là pour aller rétablir la règle qui s'était fort relâchée dans le monastère de Mena par la négligence de l'abbé. Il menait une vie très chaste, et obligeait ceux qui étaient sous sa conduite de vivre comme lui dans une pareille retenue. Sa conversation était fort douce, d'un air affable; mais, si sévère pour l'observance de la règle, qu'on a crû quelquefois qu'il y mêlait un peu de rigueur. Il s'était perfectionné dans les jeûnes, les veilles, et les oeuvres de charité. Et quand le temps de sa mort approcha, il eut en vision, comme il le dit lui-même à saint Avite évêque de Clermont, qu'il crut être enlevé en l'air, d'où il fut mené en la présence du Seigneur, où il lui sembla que les séraphins qui ombrageaient sa divine Majesté, allaient annoncer les paroles du prophète Isaïe, tandis qu'une grande multitude d'anges était autour pour chanter les louanges de Dieu assis sur les nues, où les séraphins étendaient leurs ailes devant la face de sa Majesté, et le prophète Isaïe ayant ouvert un livre, s'en allait dire tout haut des paroles prophétiques : mais que comme il regardait ces choses avec étonnement, il se réveilla; et que de ce songe qu'il examina fort soigneusement, il avait connu que Dieu lui révélait la fin de sa vie.

Il dit à l'abbé, qu'il avait institué dans son premier monastère : *Le lieu proche de la rivière, où je pensais faire un oratoire, est fort agréable; c'est pourquoi je vous prie de continuer le dessein de l'édifice que je m'étais proposé, et que vous m'avez point de répugnance d'y transporter mes os.* Quand il fut décédé, et qu'on l'eut enseveli dans l'oratoire de la première cellule, l'abbé ayant désiré d'accomplir l'ouvrage qui lui fut recommandé, il y rencontra par la permission de Dieu des pierres toutes prêtes à mettre en oeuvre, avec un fondement de la même mesure qu'il en voulait faire un. Et quand il eut achevé son oeuvre, il découvrit le sépulcre de l'abbé Brachio, où il trouva son corps tout entier, en sorte qu'on eût dit qu'il n'était mort que depuis un jour ou deux : et ainsi deux années après sa mort, il fut transporté en ce lieu-là avec une sainte joie, par la congrégation des moines qu'il avait instruits à la piété.

CHAPITRE 13

De saint Lupicin.

Les athlètes de Jésus Christ qui triomphent du monde, désirant perdre cette vie fugitive pour parvenir à la vie qui demeure dans une joie perpétuelle, sans qu'on y entende des plaintes et des gémissements, laquelle ne se termine jamais par quelque fin que ce puisse être, de qui la lumière ne s'éteint jamais, de qui la sérénité ne se couvre aussi jamais de nuages, ont toujours tenu pour rien les opprobres et les douleurs présentes, sachant bien que leurs tourments consistent en peu de chose, et qu'ils servent mêmes de dispositions pour recevoir un jour des biens infinis. C'est pourquoi quiconque aspire à la gloire du bon combat, n'en est point détourné par la crainte ni effrayé par la peine, ni découragé par la douleur qu'il y faut souffrir, pourvu que par ce moyen-là, il mérite enfin d'arriver à la jouissance d'une félicité éternelle avec les élus de Dieu. Comme nous savons qu'en ont usé jusques ici plusieurs saints, dont la vie s'écrit et se lit à présent.

Un certain Lupicin personnage de grande sainteté, et très constant à persévérer dans les oeuvres de Dieu, qui du commencement s'étant adonné à demander l'aumône par les maisons des personnes dévotes; tout ce qu'il en pouvait tirer, il le donnait à ses semblables. Enfin ayant atteint la moitié de son âge, il vint à un bourg appelle Berbery, qu'on appelle maintenant Lipidiac,

où il trouva de vieilles murailles, dans lesquelles il se renferma, et se retira de la vue de tous les hommes, recevant par une petite fenêtre un peu de pain et d'eau qu'on lui apportait. Ce qui lui durait jusqu'au troisième jour, quoique ce fut en petite quantité. Pour l'eau, on la faisait couler au lieu où il était par un petit canal. Et quand à sa petite fenêtre, elle était couverte d'un linge. Et l'une et l'autre ouverture était tellement cachée, qu'il n'était pas possible à qui que ce fut de voir son visage. Comme il se plaisait en ce lieu là à chanter jour et nuit des psaumes à la louange de Dieu, il chercha toutes les inventions qui lui furent possibles pour affliger son corps, n'ayant point perdu le souvenir de ce dire de l'Apôtre : *Que les souffrances du temps présent n'ont rien qui mérite de les comparer à la gloire qui doit être manifestée en nous.* Car en chantant tout le jour les louanges de Dieu, il portait sur son col par sa cellule une grosse pierre, que deux hommes soulèveraient à peine. Et la nuit pour se mortifier davantage, il avait attaché au bout de son bâton deux pieux aiguisés par le bout qu'il mettait sous son menton, afin de s'empêcher de dormir. Enfin à l'extrémité de sa vie, sa poitrine s'étant gâtée par le poids du rocher qu'il portait, il commença à cracher du sang contre les murailles qui étaient devant lui. Mais fort souvent pendant la nuit, des gens dignes de foi s'étant approchés de sa cellule, y ont entendu comme la voix de plusieurs personnes qui chantaient des psaumes : et beaucoup d'infirmes, et sur tous des malades de fièvres, ou couverts de vilaines pustules, ont été guéris pour avoir été seulement touchés de sa main, et pour avoir reçu sa bénédiction avec le signe salutaire.

Etant devenu tout courbé par la vieillesse, il appela son garçon, et lui dit : *Enfin, mon ami, le temps est venu, qu'il faut manifester ce qui a été tenu longtemps caché. Sachez donc que dans trois jours je serai délivré de la servitude de ce siècle. Appelez maintenant mes frères et mes enfants, auxquels je veux dire adieu, s'ils prennent la peine de me venir visiter.* Le troisième jour ses frères étant venus en foule à sa porte, il l'ouvrit, après avoir été si longtemps fermée; et quand il les eut tous salué et qu'il les eut embrassés les uns après les autres, à mesure qu'ils entraient en sa cellule, il fit son oraison, disant : *Je vous rends grâces, ô Seigneur Jésus Christ, qui m'avez délivré par votre grande bonté de tous les empêchements de ce monde, et qui avez daigné me préserver de telle sorte dans ce siècle, que l'auteur de tout crime n'a rien acquis sur moi.* Et se tournant vers le peuple, il dit : *Je vous supplie mes bien-amez, de magnifier le Seigneur avec moi. Exaltons son nom tous ensemble, qui m'a élevé de la fange, qui m'a retiré de l'oeuvre des ténèbres, et qui m'a fait participant de la joie de ses amis, qui m'a envoyé son ange, pour me retirer de cette habitation mondaine, et m'a promis de me donner le repos éternel, afin qu'étant devenu collègue de ceux qu'il honore de son amitié, j'aie aussi le bonheur d'être admis en son royaume.* Ô bienheureux homme qui a été consolé de telle sorte dans ce corps, qu'il a mérité de connaître les biens célestes devant que d'y être parvenu, et d'être parti de ce monde ici. Il a dis-je mérité d'obtenir de la divine puissance ce que David a si souvent chanté. *Faites-moi connaître ma fin, Seigneur, aussi bien que le nombre de mes jours, afin que je puisse aussi connaître ce qui m'en reste.* Puis étant couché par terre, il rendit son esprit au Seigneur. Alors tous s'étant prosternés avec larmes, les uns baisaient ses pieds, les autres arrachaient quelques franges de son vêtement, d'autres recueillaient de son sang qu'il avait jeté de sa bouche contre la paroi, et se débattaient entr'eux à qui aurait de ces choses-là, et si quelqu'un n'avait rien de ses reliques, il se disait malheureux. La paroi où il se fit de petites fossettes pour en tirer ce que le saint confesseur y avait jeté de sa bouche, en est encore aujourd'hui témoin, aussi bien que le canal par lequel le bienheureux recevait de l'eau, duquel ceux qui le baisaient ayant la foi, recevaient la santé. Et pour moi j'en ai vu plusieurs qui ayant avalé de sa salive tirée de ces parois, où il l'avait jetée de sa bouche, en ont été promptement guéris de leur infirmité.

Enfin après que son corps eut été lavé, une femme de qualité l'ayant revêtu de beaux vêtements, et ayant désiré qu'on le portât au bourg de Transale, le peuple de Lipidiac s'y opposa vigoureusement, disant : *C'est notre terre qui l'a nourri, son corps nous appartient.* La dame répondait : *Si vous ne me voulez rien reprocher des besoins de sa vie, je vous dirai que je lui ai souvent envoyé du blé, et de l'orge, dont il a pris ce qu'il a voulu pour son usage, on l'a donné à d'autres.* Les autres répliquaient : *Il est sorti de chez nous, il a bu des eaux de notre rivière : et, de la terre où nous sommes il est monté au ciel. Serait-il donc juste que vous qui n'êtes pas de ce pays ici, vous venez ravir ce qui nous appartient ? Et sachez qu'il n'y en a pas un seul de nous qui le voulût souffrir. Il sera ici enseveli.* Elle répondit à toutes ces choses : *Si vous voulez avoir l'origine de sa race, dit-elle, il est ici venu d'un autre pays. Si vous me parlez des eaux de votre rivière, elles ont peu contribué pour éteindre sa soif, mais bien les eaux de cette fontaine céleste qui découle d'en-haut.* Comme ils se débattaient ainsi de diverses paroles, ceux de Lipidiac ayant creusé sa fosse et mis son corps dans le cercueil, le voulurent porter en terre. Mais la dame ayant

assemblé du secours pour lui donner main forte, mit les habitants du bourg en fuite, et enleva le corps saint de vive force, et le fit emporter dans son cercueil au bourg de Transale, ayant disposé par le chemin diverses assemblées de chantres et d'ecclésiastiques, avec des croix, des cierges et de l'encens. Ce qui donna sujet à ceux-ci de se repentir de ce qu'ils avaient osé entreprendre, et envoyèrent après la dame pour la prier de les excuser, disant : *Nous avons péché en vous résistant comme nous avons fait avec tant d'opiniâtreté, et nous reconnaissons sincèrement que vous faites la volonté du Seigneur. Mais nous vous supplions au moins de ne trouver pas mauvais que nous assistions à ses funérailles et à la cérémonie qui se fera pour ensevelir son corps.* La dame le permit, et ainsi l'un et l'autre peuple fut joint ensemble jusques au bourg de Transale, où les offices ayant été célébrés, le saint corps fut enseveli avec grand honneur et beaucoup de joie.

Le saint s'est manifesté plusieurs fois par ses vertus en ce lieu-là, et n'a point négligé de donner encore depuis sa mort beaucoup de marques de sa sainteté à Lipidiac, comme nous l'avons déjà marqué ci-devant. Car l'un et l'autre lieu se peut glorifier d'être sous la protection du saint. Peut-être néanmoins que de toutes les choses que nous avons dites, quelques uns seront assez téméraires pour aboyer à l'encontre.

Mais qu'ils sachent que Dieu m'a fait voir un prêtre âgé de quatre-vingt ans, témoin de ces choses-là mêmes qui me les a rapportées comme je les viens d'écrire, m'ayant confirmé par serment, que le mensonge n'a point de part en tout ce qu'il m'en a raconté.

Chapitre 14

Du saint abbé Mars.

La divine bonté nous a fait un grand bien, quand elle nous a ordonné un refuge pour la rémission de nos péchés, si nous excusons les négligences d'autrui, si nous sommes indulgents à ceux qui nous ont offensés, si à ceux qui nous haïssent, nous départons cordialement les fruits de notre bénédiction,. Notre Seigneur Jésus Christ nous ayant dit de sa divine bouche : *Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent, afin que vous soyez enfants de votre Père qui est aux cieux.* Voilà le grand trésor que s'amasse le mépris de la colère, la réconciliation avec celui qui vous condamne, la rémission avec celui qui vous juge. Elle vous fait fils de Dieu le Père, vous rend cohéritiers de Jésus Christ, et vous acquiert le royaume céleste. D'où il est manifeste que les péchés de celui-là sont oubliés au ciel, qui départ en ce siècle le bénéfice du pardon à celui qui l'a offensé. Car telle est la sentence que notre Seigneur a prononcée sur ce sujet. *Si, dit-il, vous remettez les fautes aux hommes, le Père céleste remettra vos offenses.* Et quand il apprend à ses humbles serviteurs de le prier, il dit : *Vous parlerez ainsi à votre Père : Pardonnez nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.*

Le bienheureux abbé saint Mars, dont nous faisons ici mention, fut un personnage recommandable pour sa sainteté, instruit aux lettres divines, et qui retint toujours en son coeur le bien de cette sentence, de pardonner de bon coeur à ceux qui l'avaient offensé; et non seulement il pardonnait la faute; mais encore il accompagnait le pardon de quelque sorte de récompense, sans vouloir jamais avilir la personne qui l'avait offensé; mais nous avons à dire peu de chose de sa conversation, devant que nous parlions des bénéfices qu'il a reçus de la grâce.

Saint Mars du pays d'Auvergne fut abbé dans la ville de Clermont, et dès son enfance ayant mené une vie religieuse, il se dédia entièrement à la pratique des oeuvres de Dieu. Il était sobre dans ses repas, abondant en ses aumônes, assidu en ses veilles, dévot en ses prières : et reprisait de toutes ses forces par le frein de l'abstinence et de la grande frugalité, tous les attraites de la volupté, et tous les excès du luxe. Si bien que ce fut à bon droit qu'il porta le nom de Mars, puis qu'avec le glaive du saint Esprit, il fit des actions si martiales pour combattre comme il fit ses propres passions, déracinant de son coeur les moindres affections, qui venant à croître le pouvaient détourner de son devoir, n'ayant pas été sourd à cette exhortation de l'Apôtre qu'il rappelait souvent à son souvenir : *Soyez revêtus des armes de Dieu, et du glaive du saint Esprit, afin que vous puissiez mépriser les traits enflammés du diable ?* Puis étant venu en l'âge parfait, et paraissant à Clermont, comme un astre, il crût néanmoins qu'il lui manquait encore bien des choses; c'est pourquoi il s'éloigna de la ville : et ayant pris le pic et la pelle à la main, il fut à la montagne, où il cava le rocher, et se fit de petites habitations pour lui servir de cellules. Et se tenant serré par la chaîne de la sobriété, afin d'offrir à Dieu plus facilement sur l'autel d'un coeur

pur, l'encens des prières et les holocaustes de ses louanges immortelles; il se ressouvenait toujours de cette parole que le Seigneur a dites dans son Evangile : *Entre dans ta chambre, et après avoir fermé ta porte, prie ton Père qui est secret, et ton Père qui te voit en secret te le rendra ouvertement*. Car il savait bien que la consolation de la visite des anges ne lui manquerait pas, s'il s'éloignait de la vue des hommes. Il se préparait donc dans cette roche les choses nécessaires pour son habitation, comme nous l'avons déjà dit, se formant un banc dans les concavités de la pierre, et une petite cellule avec un lit pour se coucher, quand son corps serait fatigué par beaucoup de travail, et qu'il aurait besoin de prendre un peu de repos. Mais toutes ces choses-là étaient immobiles, parce qu'elles étaient incisées dans la pierre, et de la pierre même avec le maillet et le ciseau : et ne mettait rien dessus, quand il voulait reposer que le seul habit dont il était revêtu, sans avoir d'autres coëtes,⁶ ou matelas, ou couvertures, pour se tenir plus mollement ou plus chaudement. Il n'avait rien de propre que le culte de Dieu, où il demeurait constamment. Pour son vivre, il lui était administré par la libéralité des personnes dévotes.

Enfin le Seigneur qui glorifie toujours ses saints, commença de faire connaître aux hommes le mérite de son serviteur, et de leur montrer de quelle sorte il rendait le culte qui était du à sa Divinité, quand il lui départit si libéralement la grâce de guérir les maladies : car il chassait les démons du corps des possédés par la parole au nom de Jésus Christ, arrêta le venin des pustules malignes par le signe de la croix. Il remédiait aux fièvres quartes et aux fièvres tierces, par une infusion d'huile bénite, et administrait encore beaucoup d'autres secours aux peuples, par le vouloir de celui qui départ tous les biens.

A la renommée d'un si excellent homme, quelques-uns se pressèrent de venir auprès de lui pour l'écouter, et pour être instruits de sa discipline. Il assembla donc des hommes de bonne vie, forma des moines dans une règle de vie qu'il leur prescrivit, et les rendit parfaits à l'oeuvre de Dieu. Il était fort patient, et avait tant de bonté pour soutenir les traits des injures qui étaient décochées contre lui, qu'on l'eut pris pour être la douceur même. Il y avait un jardin pour les moines rempli de bonnes herbes de diverses espèces, et d'arbres fruitiers également agréables pour l'utilité et pour l'abondance. A l'ombre de ces arbres, où de petits vents faisaient entendre un doux murmure parmi les feuillages, le saint vieillard se tenait souvent assis.

Or un homme fort mal avisé, qui n'avait point la crainte de Dieu devant les yeux, et sujet à sa bouche, ayant eu envie de manger du fruit de ces arbres, rompit la haie du jardin pour y aller dérober du fruit, ce que notre Seigneur blâme dans l'Evangile, où il dit : *Celui qui n'entre point par la porte, est un brigand et un larron*. Or c'était la nuit : car ces choses-là ne se pouvaient faire que la nuit, parce que quiconque fait mal haït la lumière : celui-ci ayant donc cueilli des herbes du jardin, des choux, des poireaux, des aulx et des fruits, s'en retournait chargé du faisceau de son iniquité, et voulut sortir par le même lieu qu'il était entré; mais il ne put jamais trouver de sorti et la charge de sa conscience lui causa de la peur, qui le fit soupirer entre l'un et l'autre fardeau. Il s'appuya cependant contre le tronc d'un arbre pour se reposer de sa fatigue, puis ayant fait deux ou trois fois le tour du jardin par dedans, pour y chercher quelque issue, non seulement il n'en trouva point la porte; mais encore l'endroit par lequel il était entré de nuit, se trouvant ainsi dans une double inquiétude pour la peur qu'il avait d'être arrêté par les moines, ou de tomber entre les mains du juge. Enfin tandis que la nuit se passait, et que le jour, qu'il ne désirait point, commençait à poindre, l'abbé employa tout ce temps à la psalmodie et connut, je crois que ce fut par une révélation divine, toutes les choses qui se passaient : car dès que le jour commença de paraître, il appela incontinent à soi le prévôt du monastère pour lui dire : *Courez promptement au jardin : car il y a un boeuf échappé qui est entré dedans, lequel pourtant n'y a rien gâté, approchez vous donc de lui, et laissez-le aller quand vous lui aurez donné les choses nécessaires : car il se lit dans l'Ecriture sainte : Tu ne muselleras point la bouche au boeuf qui foule le grain, et l'ouvrier est digne de son salaire*. Le prévôt n'entendant point ce qu'il lui disait, s'en alla pour accomplir le commandement qui lui était fait, lequel sitôt que l'homme l'eut aperçu qu'il approchait, ayant jeté par terre tout ce qu'il portait, commença de fuir et alla cacher sa tête entre les chardons et les ronces, essayant comme un pourceau qui veut s'échapper, de s'ouvrir lui-même quelque passage pour sortir. Mais le moine lui mettant la main sur le collet, lui dit : *Ne craignez point, mon fils, car on m'a envoyé pour vous tirer d'ici*. Alors le religieux ayant amassé ce que celui-ci avait jeté, tant des fruits que des herbes du jardin, il le chargea sur ses épaules, et ayant ouvert la porte, il mit l'homme dehors, lui disant : *Allez en paix, et n'y retournez pas un autre fois; car c'est une lâcheté*.

Saint Mars, comme un flambeau qui éclaire le monde d'une lumière pure, en chassait les infirmités par l'efficace de ses vertus. Un certain homme appelé Nivard, affligé de la fièvre depuis

⁶ coussins de support

fort longtemps, et qui pour l'ardeur qu'elle lui avait causée, buvait incessamment de l'eau, et en devint hydropique avec un estomac et le ventre fort enflé. Si bien que sa santé étant désespérée, il se fit porter au saint dans un brancard, où il était couché sur un lit, et fut ainsi amené en la cellule du saint prêtre de Dieu, le priant en toute humilité qu'il daignât mettre sa main sur lui. Si bien que saint Mars s'étant mis en oraison en la présence du Seigneur, il se tourna, après sa prière, du côté de l'infirmes, et l'ayant touché tendrement, il lui rendit la santé à la vue de tout le monde. Et certes, on dit que toute cette tumeur se dissipa de telle sorte en peu de temps, qu'il ne lui resta pas la moindre marque de cette maladie.

J'ai appris cela de la bouche de mon père, qui en eut bonne connaissance, parce que Nivard lui était joint d'une amitié fort étroite, et m'assura mêmes qu'il avait vu le saint, sur quoi il me dit; que comme il était encore enfant ayant près d'onze ans, il eut quelques accès de fièvre tierce, et qu'on le mena à l'homme de Dieu qui était déjà vieux, et proche de la fin de ses jours, ne voyant plus goutte. Et quand il eut mis la main sur l'enfant, il demanda : *Qui est celui-ci ? Et de qui est-il fils ?* On lui répondit : *Cet enfant est votre serviteur, il s'appelle Florent, fils de Georges le sénateur.* Le saint Homme reprenant la parole : *Hé bien donc, dit-il, mon fils, que le Seigneur Dieu vous bénisse, et qu'il lui plaise de guérir votre langueur !* L'enfant ayant baisé ses mains, et lui ayant rendu grâces, se retira en parfaite santé : il l'assura que de toute sa vie, il ne serait plus attaqué de cette sorte de maladie.

Cependant le saint âgé de quatre-vingt dix ans, ayant sué dans l'exercice du bon combat pendant le cours de sa vie, et gardant toujours à Dieu la foi qu'il lui avait promise, alla recueillir cette couronne de justice, que le Seigneur donne à ceux qui la méritent au jour de la rétribution. Puis son corps ayant été lavé, il fut revêtu de vêtements dignes de sa qualité, et fut enseveli dans l'oratoire du monastère. Or que son saint tombeau n'ait été rendu fameux par les divines vertus qui s'y sont manifestées, il n'en faut point d'autre témoin que le peuple, qui y reçoit d'ordinaire des remèdes à ses infirmités. Et certes les malades qui y viennent de divers côtés, y trouvent non seulement du soulagement; mais le plus souvent encore il s'en retournent de là chez eux en parfaite santé, et tout cela par la grâce de notre Seigneur Jésus Christ, qui glorifie par des miracles illustres les tombeaux des saints, d'où il en a même rappelé autrefois quelques-uns à la vie. A lui donc soit gloire aux siècles des siècles. Amen.

CHAPITRE 15

De saint Senoc abbé.

Il n'y a que des vanités dans le monde, a dit l'Écclésiaste, et toutes choses sont vanité. Est-il donc vrai que toutes les choses qui se font au monde ne sont que vanité ? D'où il arrive que les saints de Dieu, que nulle ardeur des passions ne brûle, nulle aiguillon de la concupiscence mondaine ne pique, nul borbier d'une infâme luxure ne souille, et que le tentateur même avec tous ses artifices, ne blesse pas seulement, s'il faut ainsi dire dans la pensée, il leur a semblé qu'ils étaient très justes, et pour cela même s'en étant remplis de vanité pour se glorifier, ils sont souvent tombés par terre. Si bien qu'il est arrivé que ceux que le glaive des plus grands crimes n'a pu égorger, enfin une légère fumée de vanité les a étouffés. Comme cela se pourrait dire de celui duquel nous avons à parler maintenant, qui ayant fleuri par un grand nombre de vertus, fut certainement tombé dans l'horrible abîme où l'arrogance l'allait jeter, si une soigneuse exhortation de ses frères ne l'eut retenu sur le bord du précipice.

Saint Senoc originaire de Poitou d'un lieu appelé Theïphale se convertit à Dieu : et s'étant mis dans l'ordre de la cléricature, il édifia un monastère, et trouva dans le diocèse de Tours de vieilles murailles, sur les ruines desquelles, il bâtit des habitations commodes, et il y trouva un oratoire, où l'on tient que notre saint Martin avait prié, lequel ayant rétabli avec beaucoup de soin, et dressé dedans un autel avec un lieu propre pour y recevoir des reliques des saints, il invita l'évêque à se donner la peine d'y venir, pour en faire la bénédiction. Le bienheureux Eufrode évêque bénit donc cet autel, et honora Senoc de la charge de diacre. Enfin les offices étant célébrées, comme on voulut enfermer la chasse des reliques dans le lieu qui leur fut préparé, il se trouva que cette chasse était plus grande que le lieu où elle devait être mise, si bien qu'elle n'y put entrer. Alors le diacre s'étant prosterné avec le prêtre du Seigneur pour faire son oraison, il mêla des larmes avec ses prières, et obtint de la bonté divine ce qu'il demandait; car le lieu qui était auparavant trop étroit (chose merveilleuse à dire) s'agrandit comme de soi-même à vue d'oeil, et la chasse se rétrécit à proportion de sorte qu'elle y logea commodément; mais ce ne fut pas sans un grand étonnement de tous ceux qui le virent. Saint Senoc ayant assemblé trois

moines en ce lieu là, il y servait le Seigneur avec assiduité, et marchait dès le commencement dans l'étroit sentier de la vie, se nourrissant de fort peu de chose, et buvant encore tout aussi peu. Aux jours de la sainte quarantaine, il y ajoutait encore de surcroît à son abstinence, que pour tout aliment, il ne mangeait que du pain d'orge, et ne buvait que de l'eau, une livre de chacun par jour. Il passait la rigueur de l'hiver pieds nus, portant une chaîne de fer au col, avec les pieds et les mains dans les fers. Puis s'étant écarté de la vue de ses frères, pour mener une vie tout à fait solitaire, il s'alla renfermer dans une Cellule, où il pria Dieu continuellement nuit et jour dans les Veilles et dans les Oraisons, fans se permettre la moindre diffraktion. La dévotion du peuple fidèle lui portait souvent de l'argent, mais il ne l'enfermait point ailleurs que dans la main des Pauvres, se souvenant souvent de cet Oracle de la bouche de notre Seigneur : *Ne vous amassez point des trésors sur la terre, parce que là où est votre trésor, là est aussi votre coeur.* Car il donnait tout ce qu'il recevait dans la seule vue de Dieu, pour subvenir aux diverses nécessités des indigents. D'où il est arrivé que pendant sa vie, il en a délivré par ce moyen plus de deux cent de la servitude, les ayant rachetés.

Quand nous vîmes à Tours, il sortit de sa cellule, et vint pour nous chercher : et après qu'il nous eut salué, et que nous l'eûmes embrassé, il retourna dans sa cellule. Il était, comme nous l'avons déjà dit, fort abstinent, guérissant les langueurs des infirmes. Mais, comme de l'abstinence vient la sainteté, ainsi de la sainteté, la vanité s'insinue parfois dans le coeur, comme il parut en celui-ci : car enfin il sortit de sa cellule avec une vanité bouffie, pour aller chercher ses parents en Poitou, afin de leur rendre visite : mais il en retourna si plein d'arrogance, qu'il ne songeait plus qu'à prendre de la complaisance pour soi-même, dont je le repris aigrement. Et m'ayant écouté sur ce que je lui disais que les superbes sont fort éloignés du royaume de Dieu, il se purgea entièrement de sa vanité, et se rendit si humble, qu'il ne demeura pas en lui la moindre racine d'orgueil. En sorte qu'il fit toujours depuis une singulière profession de croire, et de dire de coeur et de bouche ces paroles : Je reconnais maintenant qu'il n'est rien de plus vrai que ce que dit le saint Apôtre d'une bouche sacrée : *Que celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur.* Mais comme le Seigneur faisait par lui plusieurs miracles sur les infirmes, et qu'il se fut proposé de se cacher tellement aux yeux des hommes, qu'il ne voulut plus paraître depuis, nous lui donnâmes conseil de persévérer toujours dans une si bonne pensée, c'est à dire pendant les jours qui sont proches de la fête de la mort de saint Martin, et celle de la Nativité de notre Seigneur, comme aussi pendant les quarante jours, qui sont devant les fêtes de Pâques, durant lesquels l'autorité des pères nous oblige de jeûner avec une grande abstinence; mais que pendant les autres jours, il ne fit point de scrupule de se montrer aux peuples pour les secourir dans leurs maladies. Ayant donc bien pris là-dessus notre conseil, il accomplit ponctuellement toutes les choses que je lui avais dites.

Mais enfin après avoir parlé succinctement de la conversation de ce saint Homme, venons à l'observation de quelques-unes des vertus qu'il a plu à la divine puissance d'exercer par lui, pour donner du remède à beaucoup d'infirmités. Un certain aveugle appelé Popusite, le vint trouver, (le bien-heureux saint Senoc était alors prêtre) et lui demanda quelque chose à manger pour l'amour de Dieu, ses yeux ayant été touchés par les mains du saint prêtre avec le signe de la croix, reçurent la vue tout aussitôt.

Un autre garçon de Poitou travaillé d'une pareille maladie, ayant ouï parler des oeuvres de ce saint confesseur, le vint prier pour le recouvrement de la clarté qu'il avait perdue. Il n'y apporta point de délai; mais ayant invoqué le nom de Jésus Christ, il fit le signe de la croix sur les yeux de l'aveugle, et tout aussitôt du sang s'en étant écoulé, la lumière y trouva de l'accès, et après le cours de vingt années, son front.

Deux garçons infirmes de tous leurs membres, qui s'étaient courbés en rond comme un cercle, furent exposés à ses yeux en ce misérable état, et quand il les eut touchés de ses mains, en moins d'une heure ils se redressèrent, et l'un et l'autre furent mis sur pied, ayant ainsi doublé le bénéfice de sa vertu. Un garçon et une fille lui furent aussi présentés étant tout contrefaits; mais on était alors à la fête du milieu de la solennité de Pâques. Si bien que comme on pria le serviteur de Dieu, de les rétablir dans la disposition où ils devaient être, et que lui différât d'y apporter le remède à cause du peuple qui s'était assemblé en foule dans l'église, disant tout haut, qu'il était indigne que Dieu départît par lui des faveurs si singulières aux infirmes, tout le monde néanmoins l'en ayant prié, il prit leurs mains entre les siennes, desquelles les doigts s'étant redressés, il les fit retirer après les avoir guéris.

Ainsi une femme appelée Benaja, étant venue avec des yeux fermés, se retira avec les mêmes yeux : ouverts, qu'il avait touchés de sa main salutaire. Mais je ne crois pas qu'il faille cacher, que son oraison a obtenu que le venin des serpents ne put nuire. Deux personnes enflées § avoir été mordues de serpents très dangereux, se jetèrent à ses pieds, † que par son intercession

il pluft à Dieu de chasser le venin de la mauvaise bête, lequel s'était répandu dans leurs membres mortellement blessez, il fit sa prière au Seigneur, disant : *Ô Seigneur Jésus Christ, qui avez créé tous les éléments du monde, et qui avez ordonné que le serpent envieux de l'excellence de l'homme, demeurât sous la malédiction, chassez de vos serviteurs qui sont ici présents, le mal de son venin qui les presse, afin qu'ils puissent triompher du serpent, et que ce ne soit pas le serpent qui triomphe d'eux.* Quand il eut achevé cette prière, il toucha toute la structure de leur corps et sitôt qu'il eut pressé la tumeur, la malignité du venin perdit toutes ses forces.

Un jour de dimanche un homme venant à l'église, vit des pourceaux dans un champ de blé qui était à lui, et se mit à soupirer et à dire : *Malheur à moi, de ce que tout le labour de mon année va périr de telle sorte, qu'il n'y restera chose quelconque.* Et ayant pris une hache, il coupa des rameaux pour en boucher l'avenue, et tout aussitôt sa main se resserra pour retenir malgré qu'elle en eut ce qu'elle avait pris volontairement. Mais la douleur le pressant grandement, il fut trouver le saint confesseur avec la tristesse dans le coeur, traînant après soi le rameau qu'il empoignait de sa main, et lui raconta toutes les choses comme elles s'étaient passées. Alors le saint ayant mis de sa main de l'huile sanctifiée sur la main de cet homme, il en sépara le rameau, et le guérit. Depuis il en guérit encore beaucoup d'autres de la morsure des serpents et du venin des pustules malignes, avec le signe de la croix.

Quelques-uns obsédés par la cruelle envie du démon, en furent délivrés, et les démons qui leur troublaient l'esprit furent mis en fuite sitôt qu'il les eut touchés de sa main. Et certes tous ceux que la main divine touchait par les mains de ce saint homme, étaient parfaitement guéris de diverses infirmités. Mais à ceux qui étaient pauvres, il ne se contentait pas de rendre la santé, il leur donnait encore avec grande joie la vie et le vêtement, et il avait tant de soin des nécessiteux, qu'il leur faisait des ponts pour passer les ruisseaux et les petites rivières, de crainte qu'il y en eut quelqu'un qui se noyât en les voulant traverser, quand les eaux deviennent un peu plus grandes que de coutume.

Ce saint homme s'étant donc ainsi rendu recommandable parmi tous les peuples, ayant atteint environ la quarantième année de son âge, comme je l'ai appris de lui-même, se trouva malade d'une petite fièvre qui l'arrêta trois jours au lit. Et comme il fut près de sa fin, on m'en vint donner avis. Ce qui m'obligea de l'aller voir promptement. J'y accourus, et je m'approchai de son lit. Mais je ne pus tirer une seule parole de lui. Car il était déjà fort bas, et rendit l'esprit à une heure de là.

Le convoi de ses obsèques fut composé du grand nombre des captifs rachetés, que nous avons marquez ci-devant, ou de ceux qu'il avait retirés du joug de la servitude, ou qu'il avait acquittés de leurs dettes, ou qu'il avait nourris de son pain, ou qu'il avait revêtus de ses propres habits; car ils se plaignaient tous, disant : *A qui nous laissez vous, père saint ?* Puis ayant été mis dans le sépulcre, il a fait souvent connaître son mérite par ses grandes vertus. Le trentième jour après sa mort, comme on célébrait l'office auprès de son tombeau, un certain mendiant appelé Caïdulphe estropié et contrefait de tous ses membres, s'en approcha pour en obtenir quelque secours, il baissa le poêle qui était étendu par dessus, pour lui rendre honneur, et tout aussitôt ses membres s'étant déliés, il fut mis sur pied. J'ai bien trouvé qu'il a fait encore d'autres merveilles, mais j'ai crû ne devoir conserver la mémoire que de celle-ci, que j'ai bien voulu consigner par écrit.

CHAPITRE 16

Du abbé saint Venant.

La céleste puissance fait un seul don, qui est pourtant double aux églises et aux peuples de la terre, quand elle départ toujours au monde non seulement des intercesseurs favorables pour les pécheurs; mais encore des docteurs pour la vie éternelle. Ainsi ce qui ne paraît qu'un seul don, est pourtant double, quand il est conféré par la Majesté divine : parce qu'à tous ceux qui veulent demander, il est donné avec abondance suivant cette parole : *Demandez et vous recevrez.* D'où vient que l'esprit humain doit rechercher soigneusement qu'elle a été la vie des saints, pour être provoqué et sollicité par leur exemple, à se porter aux choses qu'il sait être agréables à Dieu, afin d'impêtrer de sa bonté qu'il le délivre d'une infinité de misères, et qu'il exauce sa prière. Les saints ont recherché ces choses-là même de sa divine Majesté, et lui ont demandé humblement qu'il lui plût de les insinuer lui-même dans leur coeur, de les perfectionner dans leurs oeuvres, et de les exprimer sur leur bouche, afin que leur âme étant purgée de pensée, de parole, et d'action,

elle ne conçut que de saints désirs, ne dit que des choses justes, et ne fit rien qui ne fut fort honnête. D'où il est arrivé, que tandis qu'ils se sont portés à faire des choses plaisantes à la Divinité, et qu'ils ont obtenu la rémission de leurs péchés, ils ont aussi été retirés du borbier de la contagion des vices, et invitez pour leur mérite à prendre leur place au royaume céleste. Car ils mettaient devant leurs yeux les exemples de leurs prédécesseurs, et s'exerçaient de tout leur pouvoir de célébrer les louanges immortelles du Seigneur tout-puissant, dans le dessein qu'ils avaient de les imiter.

Ayant donc aussi dessein d'écrire quelque chose à la louange du dévot serviteur de Dieu saint Venant abbé, en cela nous rendons plutôt à la Divinité ses propres dons, qu'il est certain qui ont été faits de sa main divine, que nous ne parlons des choses mêmes que les saints ont opérées : et nous le supplions en toute humilité qu'il ouvre la bouche d'un muet, pour publier les oeuvres de son Serviteur : parce que comme nous nous reconnaissons véritablement fort petits en savoir, nous savons bien aussi en notre conscience, que nous sommes du nombre des pécheurs qui ne pouvons rien faire de nous-mêmes, comme de nous-mêmes.

Le bienheureux saint Venant était du diocèse de Bourges, sorti selon la dignité du siècle de parents de condition libre, et catholiques. Dans la fleur de sa jeunesse, il fut engagé par ses proches dans le lien de mariage. Et comme en cet âge-là il se montrait fort civil aux dames (les jeunes gens se persuadent que cela leur sied fort bien) il n'était pas moins enclin aux divertissements de la bonne chère, et à paraître toujours bien chaussé et bien vêtu. Enfin, par une inspiration divine, il vint à Tours, où il y avait alors un monastère proche de l'église de saint Martin, dans lequel l'abbé Sylvain régissait sous un sceptre régulier un troupeau dédié pour le service de Dieu. Là, ce personnage vint par dévotion : et considérant les vertus de saint Martin, il dit en soi-même, comme je me l'imagine : *Il vaut bien mieux servir à Jésus Christ sans aucune souillure, que de s'embarasser dans la contagion des affections mondaines, en se jetant dans le mariage. Je quitterai celle que j'ai fiancée en Berry, et je me joindrai par la foi à l'Eglise catholique, comme à ma véritable épouse, afin que je ne démente point par les oeuvres les sentiments que j'ai dans le coeur.*

Roulant ces choses en soi-même, il vint trouver l'abbé Sylvain, se jeta par terre à ses pieds, et lui découvrit avec larmes ce qu'il avait dans le coeur. L'abbé rendit grâces à Dieu, pour la foi du jeune homme, et après y avoir ajouté la prédication sacerdotale, il lui fit couper les cheveux, et le reçut au nombre de ceux qui étaient assemblés sous sa conduite. Depuis ce temps-là, il se comporta toujours avec grande humilité vers ses frères, ayant de la charité pour tous, et s'éleva à un si haut point de sainteté, qu'il était chéri et honoré de tous comme un proche parent. D'où il arriva que l'abbé du monastère étant venu à mourir, il fut choisi par tous les frères pour être mis en la place du défunt.

Enfin un jour de dimanche ayant été invité pour célébrer la solennité des offices, il dit à ses frères : *Mes yeux commencent à s'obscurcir, et je ne saurais plus regarder un livre, recommandez donc, s'il vous plaît, ce soin à un autre prêtre.* Et comme ce prêtre disait la liturgie, il se tenait tout proche de lui, et comme on fut venu à l'endroit où la sainte offrande devait être bénite par le signe de la croix, selon la coutume catholique, il vit comme par une fenêtre du cintre de l'église une échelle posée, par laquelle descendait un vénérable vieillard, honoré des marques de la cléricature, qui de sa main étendue bénissait le sacrifice de l'autel, lequel était offert. Car ces choses là se faisaient dans l'église de saint Martin. Ce que personne ne mérita de voir sinon lui seul, et nous ne savons pas pourquoi les autres ne le virent point. Il le rapporta toutefois depuis à ses frères; et il n'y a point de doute que le Seigneur fit voir ces choses à son fidèle serviteur, auquel il avait daigné révéler les secrets des mystères célestes.

Là même retournant un jour de dimanche de l'église des saints après y avoir fait sa prière, et s'appuyant sur un bâton au milieu du parvis de l'église du saint confesseur, prêtant l'oreille à quelque chose qu'il entendait, avec ses yeux élevés au ciel, après avoir demeuré assez longtemps de la sorte immobile, et puis s'étant un peu retiré de là, il gémit et tira de longs soupirs du fond de sa poitrine. Et comme ceux qui l'accompagnaient lui eurent demandé, ce que c'était, ou s'il avait vit quelque chose de divin ? Il répondit : *Malheur à nous, languissants et paresseux que nous sommes, je vois que dans le ciel les solennités des offices sont fort avancées, et nous n'avons pas encore commence le sacrement de ce mystère. Véritablement, leur dit-il, j'ai ouï les voix des anges dans le ciel, qui ont chanté à la louange de notre Seigneur, saint, saint, et sitôt qu'il eut dit cela, il fit célébrer la liturgie dans son monastère.*

Je ne veux point passer aussi sous silence, qu'une fois, comme il retournait encore des églises, selon sa coutume, où il était allé pour faire ses prières, et qu'on chantait à la liturgie les paroles de l'oraison dominicale, au même temps que les chantes disaient : *Mais délivrez-nous du*

mal, il entendit une voix qui sortit du tombeau de quelqu'un, qui dit de la même sorte : *Délivrez-nous du mal*. Ce qu'on peut bien croire, qu'il n'ouït pas, sans avoir beaucoup de mérite. Mais étant venu au tombeau d'un prêtre appelé Pastinus, il apprit de lui et la qualité de son mérite, et la quantité du rafraîchissement qui lui était donné. Or bien que ces choses soient grandes, si est-ce que j'en veux bien dire encore quelques-unes de la grâce qu'il reçut de Dieu pour la guérison des maladies. Car il ne faut pas douter, comme nous l'avons dit ci-devant, que la main de Dieu n'en ait fait beaucoup de merveilleuses par son serviteur, auquel il avait donné de grandes révélations. Un jeune garçon appelé Paul, qui souffrait de grandes douleurs aux cuisses et aux jarrets, vint trouver le saint, et se jeta par terre à genoux devant lui, pour le prier d'obtenir de la miséricorde de notre Seigneur par son oraison, un remède à son mal très sensible. Le saint fit sa prière pour lui, et avec de l'huile bénite qu'il répandit sur sa douleur, il le guérit, l'ayant fait un peu reposer sur son lit : d'où il le fit lever une heure après, et le rendit sain à sa mère.

Le serviteur d'un certain homme appelé Pharetre, haï de son maître, fut à l'oratoire du saint prêtre. Mais ce maître superbe, en l'absence du saint homme, alla tirer par force de chez lui son serviteur, et le battit cruellement : et la fièvre l'ayant surpris à la même heure, il rendit l'esprit. Avec le signe de la croix il arrêta le venin des mauvaises pustules qui s'élevaient sur le corps. Il nettoya les obsédés des démons, par l'invocation du nom de la sainte Trinité. Comme il se fut levé une nuit de son lit pour aller à l'office, il vit deux grands béliers devant sa porte, comme s'ils eussent attendu son arrivée, lesquels sitôt qu'ils l'eurent vu, se jetèrent avec furie contre lui : mais leur ayant opposé le signe de la croix, ils s'évanouirent devant lui, et il entra sans crainte dans son oratoire.

Une autrefois retournant de son oratoire, il vit sa cellule toute pleine de démons, et leur demanda : *D'où venez-vous ? De Rome*, lui dirent-ils, *et nous en partîmes hier pour venir ici*. Auxquels il dit : *Retirez vous détestables, et n'approchez point du lieu où le nom du Seigneur est invoqué*. Disant cela, ils s'évanouirent devant ses yeux, comme de la fumée. Avec de telles et de semblables actions, ayant reçu d'en-haut la grâce d'en faire de merveilleuses, il acheva la course de cette vie temporelle, pour aller jouir au ciel des félicités de la vie éternelle. Et son sépulcre fut glorieux par un grand nombre de miracles illustres qui s'y firent après sa mort. Un méchant démon avait troublé l'esprit d'un serviteur du monastère appelé Mascarpion, qui en fut possédé trois années de suite, et venait faire des actions de démoniaque auprès du sépulcre du saint homme. Enfin (nous le croyons ainsi) il fut délivré par l'oraison de ce saint, et son démon fut chassé, ayant vécu plusieurs années depuis avec l'esprit sain. La femme de Julien travaillée de la fièvre quarte, sitôt qu'elle eut touché le sépulcre du saint homme au commencement de son accès, son tremblement s'étant arrêté, et son ardeur s'étant apaisée, elle fut tout incontinent guérie.

Ce fut avec un pareil bonheur que la femme de Baudemund étant travaillée d'une pareille fièvre, après avoir fait sa prière auprès du lit du saint Homme, revint tout à la même heure en convalescence, et fut incontinent après parfaitement guérie.

Nous avons ouï dire beaucoup d'autres choses de lui : mais celles que nous avons écrites suffisent, si je ne me trompe, pour en établir la créance dans l'esprit des catholiques.

CHAPITRE 17

De saint Nicetius évêque de Trèves.

S'il faut ajouter foi aux choses qui se disent, c'est principalement à celles qui nous sont racontées des oeuvres des saints pour le mérite de la foi, parce que nous n'avons pas vu toutes les choses que nous avons écrites; mais quelques-unes nous ont été confirmées par des relations certaines, quelques unes par le témoignage d'auteurs approuvés, et nous en sommes aussi persuadés de quelques autres pour les avoir vues, dont nous ne saurions démentir la connaissance que nous en ont donnée nos propres sens. Mais ce qu'il y a de pire, est qu'il se trouve des gens, qui par un sens pervers, ne voulant point croire les choses qui sont écrites, reprennent aussi le témoignage des autres, ou n'y adhèrent point du tout, et tiennent comme des fictions ennuyeuses les choses mêmes qu'ils ont vues, n'ayant point la persuasion que l'apôtre saint Thomas portait dans son coeur, quand il dit : *Si je ne vois, je ne croirai point*. (Certes ceux-là sont bienheureux qui ne voient point et qui croient.) Et sitôt que celui-ci eut vu, il crut les choses qu'il avait vues, et celles dont on lui avait parlé. Car, comme nous l'avons déjà dit, il y en a plusieurs qui voient, lesquels non seulement ne croient point ce qu'ils voient; mais encore s'en moquent.

Ayant aussi à écrire quelque chose des vertus de saint Nicète évêque de Trèves, pour parler de sa fermeté, de sa magnanimité, et de sa sainteté, je me doute bien que je serai repris par quelques-uns, qui me diront; Vous êtes encore bien jeune, comment pourriez-vous savoir les actions des anciens ? Comment seraient-elles venues à votre connaissance ? Car on ne regarde point les choses que vous écrivez que comme des fictions que vous faites. C'est pourquoi je vois bien qu'il sera nécessaire que je rapporte ici de qui j'ai appris les choses que je dirai, pour fermer la bouche à ceux qui sont toujours opposés à la vérité.

Qu'ils sachent donc que les choses que j'ai à dire de saint Nicète évêque de Trèves, je les ai ouï dire à saint Irier abbé de Limoges, qui a été nourri de sa main, et qui a reçu de lui l'ordre de la cléricature, en quoi je suis fort persuadé qu'il ne m'a point trompé, vu qu'au même temps qu'il me les a dites, il éclaircit les yeux des aveugles, affermissait les jambes des paralytiques, et rendait le bon sens aux énergumènes, après en avoir chassé les démons. Et il n'est pas croyable que celui-là eut voulu obscurcir des nuages du mensonge, les choses qu'il me disait alors, puisque Dieu l'avait mis si souvent à couvert des orages des nuées, comme elles ne furent pas un jour capables de le mouiller, quelque pluvieuses qu'elles fussent, quand il allait par pays, tandis que ceux qui étaient autour de lui, furent tout trempés de la pluie. Enfin, s'il faut douter de cela, il se faut aussi défier des bienfaits de Dieu.

Cet excellent prêtre disait donc de l'évêque dont je veux parler. *Il est vrai mon très cher frère, que j'ai connu beaucoup de chose de saint Nicète, par le témoignage de force gens de bien; mais j'en ai vu beaucoup davantage de mes propres yeux, ou je les ai apprises de lui-même, quoi que ç'ait été à peine. Et, comme il m'avouait franchement quelque chose de celles que Dieu avait voulu faire par lui, il était si éloigné de s'en enfler de vaine gloire, qu'il ne m'en parlait point sans regret, et sans les larmes aux yeux. Je veux donc bien vous découvrir ces choses, puisque vous le voulez, me disait-il, mon cher fils, afin que demeurant dans une grande innocence de vie, vous me disiez des choses semblables en votre coeur. Car personne ne saurait s'élever à la sublimité des vertus de Dieu, si ses mains ne sont pures, et si la pureté n'est point dans son coeur, comme le chante si bien la divine poésie de David. M'ayant fait ce préambule de lui, il reprit ainsi son discours pour me conter son histoire.*

L'évêque saint Nicète, dès le temps qu'il vint au monde fut destiné à la cléricature : car sitôt qu'il fut né, toute sa tête parut bien dépouillée de cheveux, comme c'est la coutume à tous les enfants qui naissent, mais il y en avait autour de la sienne un petit filet, en sorte qu'on l'eut pris pour une couronne cléricale. De là, il fut élevé par ses parents qui en eurent grand soin, et qui le firent instruire aux lettres, l'ayant recommandé à un abbé dans un monastère, où il se montra si dévot à Dieu, que l'abbé étant décédé, il fut mis en sa place, et s'y comporta de telle sorte, pour l'instruction et pour la correction des frères, que non seulement il ne voulait pas qu'on s'abstint de mal faire; mais il ne leur permettait pas aussi d'user de paroles qui pussent être prises en mauvais sens, disant : Mes bien-aimez, il faut éviter les railleries de quelque nature qu'elles puissent être. Et toute parole oiseuse, afin que comme nous devons présenter à Dieu tout notre corps pur, aussi ne devons-nous jamais ouvrir la bouche que pour la louange de Dieu, parce qu'il ya trois choses dans lesquelles tombe tout le genre humain, ou quand il pense, ou quand il parle, ou quand il agit. *Mes bien-aimez, vous devez, donc éviter les paroles inutiles la malice du coeur, et toute oeuvre méchante.* Il faisait ainsi de telles exhortations à ses frères, afin de les rendre dignes de paraître devant Dieu, et de lui offrir un coeur purifié. Le roi Theodoric lui rendait aussi beaucoup d'honneur, parce qu'il avait souvent découvert ses vices et ses péchés, afin de le rendre meilleur, en lui faisant de justes réprimandes. Aussi fut-ce pour cela même que l'évêque de Trèves étant venu à décéder, il le fit monter en sa place à l'épiscopat. A quoi le peuple ayant donné son consentement, il fut amené par des personnages honorés de l'estime du roi, pour être ordonné à la dignité pontificale. Mais comme les voisins se disposaient à dresser leurs tentes auprès de la ville pour s'y arrêter, parce qu'il se faisait déjà tard, ils laissèrent aller leurs chevaux dans les blés des pauvres, ce qui donna sujet à saint Nicète de dire voyant ce désordre, qui lui faisait pitié : *Chassez promptement vos chevaux du blé du pauvre, où je vous rejeterai tous de ma communion.* Ceux-ci trouvant ce discours fort mauvais, lui dirent : *Pour quel sujet nous dites-vous cela ? Vous n'êtes pas encore arrivé au sommet de la dignité épiscopale, et vous nous menacez déjà d'excommunication ?* Il leur dit : *Je vous dis vrai (leur fit-il) parce que le roi m'ayant arraché du monastère pour me destiner à cette charge, a commandé que le fusse sacré. La volonté de Dieu se fera; car la volonté du roi ne s'accomplira pas dans tous les maux, par la résistance que j'y ferai.* Alors sortant d'une course rapide, il s'en alla chasser les chevaux du champ de blé, où leurs maîtres les avaient laissé aller. Et ainsi il fut conduit à la ville avec l'admiration de cet homme-là, voyant qu'il avait peu de considération du credit d'une personne

puissante pour n'honorer que Dieu seul, qu'il craignait dans le coeur, comme il le faisait paraître par ses oeuvres.

Quand il fut donc assis sur la chaire épiscopale, comme il écoutait un jour la suite des leçons, il sentit je ne sais quoi de pesant sur son col, ce qu'ayant essayé par deux ou trois fois d'ôter de la main, il n'y pût rien trouver qui fut capable de le charger si fort. Et tournant sa tête à droite et à gauche, il sentit une fort douce odeur, et comprit tout aussitôt que ce fardeau était celui de la dignité épiscopale. Dès qu'il y fut établi, il se montra terrible à tous ceux qui étaient sous sa conduite, s'ils ne gardaient les commandements de Dieu, disant que la mort était proche; au sujet de quoi je dirai peu de chose pour fortifier la censure des prêtres, soit pour l'instruction du peuple, soit même pour l'amendement de la vie des rois.

Car après que le roi Theodoric fut mort, et que son fils Theodebert eut occupé le royaume, et qu'il y eut exercé beaucoup d'injustices, il le reprit fort souvent, non seulement de ses fautes personnelles; mais encore de ce que n'ayant pas repris lui même, ceux qui s'étaient permis beaucoup de licences sous son autorité, il était entré dans l'Eglise. Si bien que quand les leçons eurent été lues, lesquelles sont ordonnées par un ancien canon, et qu'on eut offert les présents sur l'autel de Dieu, l'évêque dit : *On n'achèvera point ici aujourd'hui la solennité des liturgies, que ceux qui sont privés de la communion ne sortent de l'église.* Le roi entendant ces choses, un jeune homme d'entre le peuple se trouvant saisi du démon, s'écria de toute sa force parmi les supplices de la torture qu'il souffrait, et déclara ouvertement les vertus de l'évêque et les crimes du roi, disant : *Que l'évêque était chaste, et que le roi était adultère, que celui-ci était humble par la crainte de Jésus Christ, et que l'autre était fier de la gloire du royaume, que l'un serait présenté devant Dieu sans souillure dans la dignité du sacerdoce, et que l'autre serait bientôt détruit par l'auteur de son crime.* Et comme le roi ému par la crainte d'une chose si peu prévue, eut demandé que l'énergumène fut chassé de l'église. *Que ce soient bien plutôt ceux-ci,* dit l'évêque, *les incestueux, les meurtriers, les adultères, et alors Dieu commandera que celui-ci se taise.* Le roi commanda au même temps au prêtre de faire sortir le démoniaque dehors. Mais ce pauvre homme ayant embrassé un pilier le serra si fort, que dix hommes ne furent pas capables de l'arracher de là. Quand le saint faisant le signe de la croix sous son vêtement, de peur d'en attirer quelque vaine gloire, commanda au démon de le lâcher, et au même temps le possédé tomba par terre, avec ceux qui le tiraient de toute leur force. Incontinent après il se releva en parfaite santé, et quand la solennité eut été achevée, on ne sait ce qu'il devint, et personne ne sut d'où il était venu. Si bien que plusieurs eurent opinion qu'il avait été envoyé de Dieu, pour ne dissimuler point les oeuvres du roi, et pour dire quelles étaient les vertus de l'évêque. D'où il arriva que tandis que l'évêque faisait sa prière, le roi devint beaucoup plus doux, et que le Pasteur qui devait être dignement récompensé par le Seigneur, entendit pour lui cette parole prophétique du prophète Jérémie. *Si tu sépares la chose précieuse de la vile, tu seras comme ma bouche.*

Le saint évêque prêchait tous les jours aux peuples découvrant les vices de chacun, et priant continuellement pour la rémission de ceux qui les confessaient. D'où vint que fort souvent le venin de la haine s'échauffa contre lui, plusieurs ne pouvant souffrir qu'il publiât leurs crimes; mais il s'en souciait fort peu, et s'offrait volontiers à la discrétion de ses persécuteurs, et leur tendait le col pour mourir de l'épée nue qu'ils tenaient à la main : mais le Seigneur ne permit point qu'ils lui pussent nuire. Car il eut bien voulu mourir pour la justice, si les persécuteurs eussent été un peu plus cruels.

Il excommunia aussi plusieurs fois le roi Clotaire pour des ouvres injustes; et quoique ce prince le menaçât de l'exil, il n'en fut point effrayé pour cela. A quelque temps de là, comme il fut à la vérité mené en exil, ayant été rejeté par les autres évêques, qui étaient des flatteurs du roi, et qu'il eut été abandonné de tous les siens, il dit à un diacre qui avait seul persévéré dans la foi. *Que faites vous maintenant ? Pourquoi ne suivez vous pas vos frères, pour aller où vous voudrez, comme les autres ont fait ?* Il lui répondit : *Vive le Seigneur mon Dieu que tant que j'aurai de vie, je ne vous abandonnerai jamais. Hé bien, lui repartit l'évêque, puisque vous dites cela, je veux bien vous dire aussi ce qu'il a plu à Dieu de me faire connaître; demain, à l'heure qu'il est, je recevrai l'honneur qu'on me veut ôter, et je serai rendu à mon Eglise, et ceux qui m'ont délaissé retourneront vers moi avec grande confusion.* Le diacre émerveillé de ce discours, attendit l'effet de cette promesse qu'il éprouva ensuite. Et dès le lendemain il arriva un envoyé du roi Sigibert avec des lettres, qui apporta la nouvelle de la mort du roi Clotaire, et qui assura; Qu'il devait prendre possession du royaume, et qu'il voulait avoir l'amitié de l'évêque. Ayant ouï cela il retourna aussitôt à son Eglise, et fut rétabli en sa puissance, où il reçut benignement ceux qui l'avaient lâchement abandonné, et qui retournèrent vers lui avec la confusion sur le front.

Qui pourrait dire maintenant combien il eut de forces dans ses prédications, combien il fut ferme à soutenir les attaques de ses ennemis, et combien il eut de prudence et de capacité pour instruire ? Il avait toujours une pareille vigueur dans la prospérité et dans l'adversité, sans craindre les menaces, ni sans se laisser vaincre par les caresses. Car véritablement (comme le disait le même qui m'a raconté son histoire) peu s'en fallut qu'il ne fut agité comme l'apôtre saint Paul en dangers de rivières, en dangers de voleurs, en dangers dans sa propre ville, en dangers entre les faux frères, et le reste. Car un jour qu'il descendait par la Moselle en bateau, il vint donner contre les arches d'un pont où il fut jeté par l'agitation de la rivière, et prit de la main un des piliers du pont arrêtant le bateau du pied, et fut ainsi délivré du naufrage, où il avait bien opinion que les embûches du tentateur l'avaient exposé, comme il disait bien encore que cet auteur de crimes s'était présenté plusieurs fois à ses yeux pour lui nuire.

Enfin étant un jour à cheval par pays, comme il eut mis pied à terre entre des buissons pour quelques nécessités, il vit devant soi une ombre funeste d'une stature haute et d'une taille fort grosse, avec un visage basané, qui avait de gros yeux étincelants comme un taureau impatient, la bouche ouverte comme si elle eût voulu engloutir l'homme de Dieu; mais le saint ayant fait le signe de la croix, ils évanouit comme une fumée qui monte en haut : et il n'y a point de doute, que dans un spectre si horrible, le prince des crimes ne lui eût été montré. Au reste il avait beaucoup de force pour les jeûnes qu'il pratiquait avec grande austérité : car souvent tandis que les autres prenaient leur réfection, se couvrant la tête d'un capuchon pour n'être point connu en public, il s'en allait avec un seul garçon autour des églises des saints, la grâce de la guérison des maladies lui ayant été donnée de Dieu. Comme il allait donc travesti de la sorte que je viens de dire, pour visiter les maisons des saints, il vint au temple du bienheureux évêque saint Maximin, dans le parvis duquel il guérit trois énergomènes, après beaucoup d'agitations qu'ils eurent, et un assoupissement qui les prit ensuite, leur faisant le signe de la croix pendant cet assoupissement, dont ils s'éveillèrent en un instant, et ayant poussé un grand cri, ils firent un grand effort pour vomir, et furent ainsi délivrés.

Comme la peste faisait de grands ravages autour de Trèves, le prêtre de Dieu implorant continuellement la miséricorde divine pour les brebis qui lui étaient commises; un grand bruit se fit entendre de nuit, comme un grand coup de tonnerre sur le pont de la rivière, en sorte qu'on eût dit que la ville s'allait abîmer. Et comme tout le peuple qui était couché se fut levé du lit, de la grande frayeur qu'il eut, s'attendant à périr, on entendit au milieu de la rumeur une voix plus claire que les autres, qui disait : *Que ferons nous ici, mes compagnons ? Car le grand prêtre Euchaire est à une porte, et Maximin fait la garde à un autre, et au milieu est Nicète, nous ne saurions passer outre, si nous n'abandonnons cette ville à leur protection.* Cette voix s'étant ainsi fait entendre, aussitôt la maladie s'apaisa, et personne n'en mourut depuis ce jour-là. D'où il n'y a point de sujet de douter qu'elle n'eût été défendue par la vertu de ce saint évêque.

Ayant été un jour invité par le roi de l'aller visiter, il dit à ses gens : *Cherchez-moi force poisson, afin qu'allant au devant du roi, notre labeur ne soit pas infructueux, et qu'il y en ait abondamment pour nos amis.* Ils lui dirent : *Notre pêcherie où le poisson avait accoutumé de venir n'en a plus à présent : et nos murailles sèches qui enfermaient l'enceinte ont été renversées par la rapidité de l'eau. Si bien qu'il est impossible de faire ce que vous commandez, puisque toutes choses y manquent pour prendre du poisson.* Ayant ouï ces choses il entra dans sa chambre et appela un garçon pour lui dire : *Allez et dites à l'écuyer de cuisine qu'il tire du poisson de la rivière.* On se moqua du garçon qui portait un commandement qui paraissait ridicule : mais étant de retour, l'évêque lui dit : *Je sais que vous avez dit ce que j'avais commandé, mais qu'ils ne vous ont pas voulu écouter, allez pourtant leur dire encore une fois qu'ils y aillent.* Et comme par deux ou trois fois ils eurent reçu cet ordre avec répugnance, il s'en allèrent enfin à la pêche, où ils trouvèrent le filet si rempli de poissons, qu'à peine dix hommes eussent pu tirer tout ce qu'il y avait : car la vertu divine lui donnait souvent à connaître les choses qui lui étaient propres.

Je n'ai pas crû qu'il fallût encore passer sous silence, ce qui lui fut montré des rois de France par le Seigneur. Il eut une nuit en vision une grande tour : mais si haute qu'elle touchait presque au ciel ayant plusieurs fenêtres, et notre Seigneur debout au dessus de cette tour, et les anges de Dieu qui regardaient par ces fenêtres, l'un desquels tenait un grand livre en sa main, disant : *Ce roi durera tant de temps, et celui-ci aura une telle durée dans le siècle,* et les nomma ainsi tous les uns après les autres, tant ceux qui étaient alors que ceux qui devaient naître, et dit et la qualité de leur reine, et la quantité ou la durée de leur vie : mais après le nom de chacun des autres anges répondaient : *Ainsi soit-il.* Ce qui fut depuis accompli comme le saint l'avait déclaré par sa révélation.

Quand il eut pris congé du roi, et qu'il se fut mis en bateau pour descendre à Trèves par la rivière, il s'y endormit. Et l'orage se leva si furieux sur la rivière par le grand vent qu'il fit qu'on eut dit que le bateau allait périr. Le saint évêque s'étant assoupi par je ne sais quel sommeil, il lui sembla comme il arrive souvent à ceux qui dorment, qu'il était oppressé par quelqu'un. Mais ayant été réveillé par les siens, il fit le signe de la croix sur les eaux, et tout aussitôt la tempête cessa. Puis, comme les siens le virent soupirer fréquemment, et qu'ils lui eurent demandé ce qu'il avait vu, il leur dit : *Je n'avais point dessein de vous en parler. Mais vous m'obligez de vous le dire. Je me suis vu tendre des rets par tout le monde pour y prendre quelque chose, mais pas un seul ne m'a aidé dans ce grand labeur, que le seul Irier que voilà.* Et certainement ce fut à bon droit que le Seigneur le voulut faire paraître fort adroit à jeter des rets, puisqu'il prit tous les jours des peuples en tiers, pour les destiner à faire l'office divin.

Il vint à lui un homme qui avait la chevelure et la barbe fort longue, et qui s'étant jeté par terre à ses pieds, lui dit : *Seigneur, je suis celui qui m'étant trouvé sur la mer en grand danger de périr, en fus délivré par votre secours.* Le saint l'ayant repris aigrement, de ce qu'il lui voulait donner la gloire de cela, dont il ne croyait pas mériter de louange, lui repartit : *Dites, dites de quelle sorte Dieu vous a retiré de cette nécessité où je n'ai point eu de part.* Cet homme lui dit : *Dernièrement comme je m'étais embarqué pour aller en Italie, une multitude de païens se jeta dans le vaisseau avec moi, entre lesquels je me trouvai seul de chrétien. Or la tempête s'étant élevée, je commençai d'invoquer le nom de notre Seigneur, et de le supplier que votre intercession me pût délivrer du péril.* Les païens invoquaient leurs dieux, celui-ci Jupiter, cet autre Mercure, un autre Minerve, et un autre implorait le secours de Venus. Enfin comme nous nous mîmes en grand danger de périr, je leur dis : *Je vous prie Messieurs de n'invoquer point vos dieux : car certainement ce ne sont point des dieux, mais des démons. Que si vous voulez vous délivrer du danger où nous sommes, invoquez saint Nicète, pour obtenir cette grâce de la miséricorde de notre Seigneur.* Et comme tous d'une voix eurent proféré distinctement, *ô Dieu de Nicèse, retirez nous du persil du naufrage,* aussitôt le mer s'apaisa, le vent s'abaissa, et le soleil paraissant, notre navire aborda où nous voulions aller; et j'ai fait vœu que je ne couperais point mes cheveux, que je ne me fusse présenté devant vous. Alors cet homme s'étant fait couper les cheveux par le commandement de l'évêque, s'en alla à Clermont, d'où il avait dit qu'il était.

Il y a encore une infinité de choses qui nous furent dites de cet excellent homme, par l'abbé que j'ai nommé; mais je crois qu'il faut mettre fin à notre livre. Puis quand le saint eut connu que le temps de sa mort approchait, il le dit à ses frères, et leur en parla ainsi : *J'ai vu, dit-il, l'apôtre saint Paul avec saint Jean Baptiste qui m'ont invité d'aller au repos éternel, et qui m'ont fait voir une couronne précieuse enrichie de perles célestes, et qui m'ont dit, vous jouirez de toutes ces belles choses-là dans le royaume de Dieu.* Ayant rapporté ces choses à quelques personnes fidèles, peu de jours après s'étant trouvé atteint d'une petite fièvre; il rendit l'esprit à Dieu : et fut enseveli dans l'église de saint Maximin évêque, dont le tombeau est aujourd'hui rendu fameux par les miracles divins qui s'y font fort souvent.

Chapitre 18

De saint Ours et de saint Leubase abbés

Après que le législateur prophète parlant de la création du monde, a dit que le Seigneur étendit les cieux de sa main, il ajoute, et fit deux grands luminaires et les étoiles, et les mit au firmament. Ainsi maintenant dans le ciel de l'entendement humain, l'autorité des saints a marqué deux grands luminaires, Jésus Christ et son Eglise, qui luisent dans les ténèbres de l'ignorance, et qui éclairent les sens de notre bassesse, comme saint Jean l'évangéliste l'a dit de notre Seigneur même, parce qu'en effet *il est la lumière du monde, qui illumine tout homme venant en ce monde.* Il mit aussi en lui les étoiles, c'est-à-dire les patriarches, les prophètes, et les apôtres qui nous instruisent de leur doctrine, et qui nous éclairent de leurs miracles, comme il l'a dit lui-même dans l'évangile : *Vous êtes la lumière du monde, et ensuite, que votre lumière luise ainsi devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes oeuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est aux cieux.* Les apôtres à qui ces paroles s'adressent sont bien justement pris pour toute l'Eglise, qui n'a point de rides, et qui subsiste sans tache, comme le dit l'Apôtre : *Afin que lui-même offrît pour la gloire de soi-même, l'Eglise n'ayant ni tache ni ride ni autre chose semblable, sainte et irrépréhensible.* De la doctrine donc des apôtres, il y en a jusques à notre temps qui ont été dans ce monde comme

des astres, non seulement brillants de la clarté de leurs mérites; mais encore éclatants de doctrine, qui ont éclairé tout le monde des rayons de leur prédication, allant par tous les lieux prêchant la piété de la saine doctrine, fondant des monastères pour entretenir le culte divin, et enseignant aux hommes de s'abstenir des soucis du monde, et de suivre le vrai Dieu, par qui toutes choses ont été faites, après être sortis des ténèbres de la concupiscence, ainsi que la relation de quelques-uns de nos frères fidèles l'a bien marqué de deux illustres abbés saint Ours et saint Leubasse.⁷

Saint Ours était de la ville de Cahors, adonné à la piété religieuse dès le commencement de sa vie, et rempli de l'amour de Dieu, il sortit de son pays pour venir en Berry, où il fonda trois monastères à Tausiriac, à Ony, et à Pontivy, et après qu'il les eut laissés sous le gouvernement de personnes recommandables par la sainteté de leur vie, et par leur prudence pour l'économie, il passa en Touraine en un lieu qu'un ancien auteur appelle Senevieres, où il établit un monastère après qu'il y eut bâti un oratoire, lequel il laissa sous la conduite de Leubasse avec la règle qu'il lui donna, et s'en alla édifier encore un autre monastère qu'on appelle maintenant Loches, situé sur la rivière d'Indre au creux d'une montagne, au-dessus de laquelle s'élève un château qui porte le même nom que le monastère, où ayant établi une congrégation de moines, il fit état de ne bouger plus de là, sans aller chercher d'habitation ailleurs, et s'efforça d'y travailler de ses mains avec la congrégation qui s'était rangée sous lui, pour y gagner leur vie à la sueur de leurs corps, recommandant entr'autres choses à ses frères ce que l'apôtre saint Paul difoit aux siens : *Travaillez de vos mains, afin que vous puissiez avoir de quoi donner du votre à ceux qui sont en nécessité.* Et cet autre : *Qui ne travaille point ne mangera point.* Dieu lui donna aussi la grâce de la guérison des maladies, de sorte que du souffle seul de sa bouche, il chassait les démons du corps des possédés; et le Seigneur a daigné faire par lui beaucoup d'autres oeuvres excellentes. Il vivait avec une grande abstinence du boire et du manger, et enseignait à ses religieux de ne tourner point leurs yeux, à et là sans nécessité, et de n'arrêter point leur pensée à aucune chose impure.

Comme il se comportait donc de la sorte, et que ses frères tournant la meule de leur main broyaient le blé pour la nécessité de leur vie, il trouva l'invention de faire un moulin sur le canal de la rivière d'Indre, pour soulager le labeur de ses frères : et ayant fait mettre deux rangées de pieux dans le canal, avec de gros cartiers de pierres entre les deux pour faire une écluse, il rassembla l'eau qui se dispersait dans le lit de la rivière, par la force de laquelle, la roue du moulin tournait avec grande vivacité, en quoi le travail des moines fut beaucoup diminué, un seul des frères étant capable de fournir à cet emploi, et de satisfaire aux besoins de toute la communauté. Cependant un Goth appelé Sichlaire, favori du roi Alaric, fut curieux de cette machine qu'il se voulut approprier, et dit à l'abbé : *Donnez-moi ce moulin pour le mettre en mon domaine, je vous en récompenserai bien, et je vous en donnerai ce que vous voudrez.* L'abbé lui répondit : *Notre pauvreté a fait cela avec bien de la peine; nous ne saurions maintenant vous le donner, de peur que nos frères ne vinrent à mourir de faim. Si néanmoins, lui dit Sichlaire, vous me le donnez de bonne volonté, je vous en remercierai, et si vous ne me la donnez pas, je vous l'ôterai de force, ou j'en ferai faire un autre qui vous détournera l'eau par des écluses, et votre roue ne pourra plus tourner.* L'abbé répliqua : *Vous ne ferez pourtant rien de ce que Dieu ne voudra pas que vous fassiez, et certes vous n'aurez point du tout de notre consentement, ce que vous voulez emporter de vive force.* Alors Sichlaire tout animé de colère fit faire une autre machine semblable à celle-là pour mettre au-dessous. Et comme il eut fait que l'eau rebroussait contre mont, la roue ne pouvait plus tourner comme de coutume, et le moulin devint inutile, quand le Religieux meunier, à ce qu'on dit, vint trouver l'abbé sur la minuit, comme il était en veilles dans l'oratoire avec ses frères, et lui dit : *Père abbé, levez-vous promptement, et priez dévotement notre Seigneur; car la roue de notre moulin est arrêtée par le regonflement de l'eau d'un autre canal que Sichlaire a fait.* L'abbé envoya tout aussitôt un frère à chaque monastère qu'il avait établi pour dire aux religieux : *Mettez-vous en prières, et ne faites rien davantage, jusques à ce que je vous mande d'autres nouvelles.* Et lui même ne sortit point de l'oratoire, où il fit dévotement sa prière au Seigneur, attendant la venue de sa miséricorde, ce qu'il fit ainsi pendant deux jours et deux nuits : et quand le troisième jour commença de paraître, le moine qui avait la garde du moulin, vint dire que la roue tournait avec autant de vitesse qu'elle avait fait auparavant. Si bien que l'abbé étant sorti de l'oratoire avec ses frères, vint au bord de la rivière, où il ne trouva plus le moulin de Sichlaire : et s'approchant de plus près pour regarder au fonds de l'eau, il n'y en vit aucune marque, et personne aussi n'en vit jamais depuis, ni bois, ni pierre, ni fer, ni quoi que ce put être, sinon qu'il

⁷ fêtés le 28 juillet.

fut aisé de croire qu'au même lieu où il avait été bâti, la terre s'ouvrit par une force divine, pour l'engloutir et le faire disparaître pour jamais aux yeux des hommes. Alors il envoya dire à ses frères : *Tenez-vous maintenant en repos, parce que Dieu a vengé l'injure qu'on nous avait faite.*

Etant rempli de telles et de semblables vertus après qu'il eut achevé le cours de sa vie, il s'en alla au Seigneur. Et les énergiens furent guéris auprès de son sépulcre, et les aveugles furent éclairés. Depuis sa mort, ceux qu'il avait commis pour le gouvernement des monastères qu'il avait faits, y furent établis abbés, par la bienveillance des évêques des lieux, qui leur accordèrent libéralement cet emploi, et Leubasse fut institué dans la même qualité d'abbé au monastère de Senevières, qui est du diocèse de Tours, où il vécut longtemps avec une grande sainteté, et mourut au même lieu, où il fut enseveli.

CHAPITRE 19

De sainte Monégonde.⁸

Les excellents dons d'en haut qui sont départis au genre humain, ne sauraient se concevoir par les sens, ni s'exprimer par les paroles, ni se représenter par les écritures, puisque le Sauveur même du monde, dès le commencement de la création, a bien voulu se faire voir aux yeux des patriarches, qu'il a trouvé bon d'être annoncé par la bouche des prophètes, et se renfermer enfin dans le sein de Marie toujours vierge très pure; et lequel bien que Créateur tout-puissant et immortel, n'a point dédaigné de se revêtir d'une chair mortelle, d'aller à la mort pour la réparation de l'homme mort par le péché, et de ressusciter victorieux, lui qui toujours plein de bonté pour nous autres pauvres misérables, étant fort blessés par les atteintes mortelles de nos péchés, et tout chargés des plaies que nous avons reçues des brigands qui nous attendaient au passage, après nous avoir donné l'appareil de l'huile salutaire, nous a charitablement amenés à l'hôtellerie où s'administrent les remèdes de la médecine céleste; c'est-à-dire au dogme de l'Eglise sainte, qui nous exhorte de vivre à l'exemple des saints, par la récompense infaillible qu'il promet à ceux qui gardent ses préceptes, et qui nous donne pour exemple non seulement des hommes robustes, mais encore le sexe fragile, travaillant dans l'agonie de cette vie, non point lâchement, mais vigoureusement : Qui fait, dis-je, part de son royaume céleste, non seulement à des hommes qui combattent selon les bonnes maximes; mais encore aux femmes qui travaillent dans le même exercice.

Ce qu'il nous fait bien voir aujourd'hui en la personne de sainte Monégonde, qui ayant quitté son pays natal, est venue comme une reine prudente, pour ouïr la sagesse de Salomon, quand elle vint à l'église de saint Martin, afin d'y admirer les miracles qui s'y faisaient chaque jour, et d'y puiser des eaux comme d'une fontaine sacerdotale, pour se rafraîchir et pour se purifier, afin de se mettre en état de se rendre digne d'être admise aux jardins du paradis.

Sainte Monégonde de la ville de Chartres, ayant été mariée selon le désir de ses parents, eut deux filles, au sujet desquelles elle eut grande joie, disant : *Dieu m'a rendue féconde en me donnant deux filles. Mais l'amertume de ce siècle ne la laissa pas longtemps jouir de ce contentement, toutes deux lui ayant été ôtées par une petite fièvre. S'affligeant donc d'une perte qui lui fut si sensible, elle en pleurait nuit et jour, sans que son mari, ni aucun ami, ni aucun de ses proches la put consoler. Enfin (étant revenue en elle même) elle disait à part soi : Si je ne reçois point de consolation de la mort de mes filles, je crains que pour cela même, je n'offense Jésus Christ notre Seigneur. Mais quittant ces doléances, elle se consolait avec le bienheureux Job, disant : Le Seigneur me les avait données, le Seigneur me les a ôtées, il en est arrivé comme il a plu à Dieu, que le nom du Seigneur soit béni.* Et disant cela, s'étant dépouillée de sa robe de deuil, elle se fit accommoder une petite cellule, où il n'y avait qu'une petite fenêtre par laquelle elle pouvait voir le jour : et là, faisant un grand mépris de toutes les choses mondaines, et n'ayant plus de souci de la compagnie de son mari, elle n'avait d'application qu'à plaire à Dieu seul, en qui elle se confiait, le priant incessamment pour ses péchés, et pour les péchés du peuple, n'ayant qu'une seule fille à son service, pour lui apporter de l'eau, et avec de la farine d'orge, où elle mêlait de la cendre, elle se faisait du pain de ses propres mains, dont elle prenait ses repas avec un jeûne fort long, et donnait aux pauvres le reste de ce qui lui pouvait revenir de sa maison.

Or il arriva qu'un certain jour que la fille qui avait accoutumé de la servir (je crois qu'elle fut séduite par les artifices du malin esprit, à qui s'est toujours la coutume de nuire aux gens de

⁸ fêtée le 2 juillet

bien) se retira d'auprès d'elle, disant : *Je ne saurais demeurer avec cette dame-là, qui ne mange point; et j'aime bien mieux en aller servir d'autres, qui boivent et mangent leur saoul.*

Cinq jours s'étaient déjà écoulés depuis que cette fille s'en fut allée, que la dame religieuse n'avait point eu sa farine ni son eau accoutumée, et demeurait immobile sans impatience, ayant toujours son coeur en Jésus Christ, en qui celui qui se fonde et se tient ferme, il ne peut être ébranlé par aucun tourbillon de vent, ni par aucune agitation de flots : aussi ne crut elle jamais que cette vie lui put être donnée par aucun aliment mortel; mais bien par la parole de Dieu, ainsi qu'il est écrit, se souvenant de ce proverbe de la Sagesse de Salomon : *Que le Seigneur ne fera point périr la vie du juste par la faim.* Et celui-ci : *Que le juste vit de la foi.* Mais d'autant que le corps humain ne peut subsister sans l'usage des choses terrestres, elle demanda par une humble prière : *Que celui qui avait donné au peuple la manne du ciel pour le nourrir, et les eaux du rocher pour le désaltérer, qu'il lui plut aussi de lui donner l'aliment qu'il lui jugerait nécessaire pour la fortifier.* Et tout aussitôt de la neige tomba du ciel sur la terre, dont s'étant aperçue, ayant tendu sa main par la fenêtre de sa cellule, elle recueillit de cette neige dont elle tira de l'eau et en fit du pain, comme elle avait accoutumé jusques à ce que cinq autres jours après, il lui envoya d'autre aliment.

Elle avait joignant sa petite cellule un petit verger, où elle avait accoutumé d'aller pour prendre quelque sorte de récréation. Y étant donc entrée pour regarder les herbes de ce lieu-là, et se promenant partout, une femme qui avait mis du blé sur le toit de sa maison pour le sécher, parce qu'il était humide, le regarda comme d'un lieu haut, avec un coeur plein d'inquiétudes mondaines, et tout aussitôt ses yeux s'étant fermés, elle perdit la lumière. Puis ayant connu sa faute, elle la vint aborder, lui dit la chose comme elle s'était passée, et tout incontinent la sainte femme se jetant par terre, se mit en prières, et dit : *malheur à moi, de ce que pour une petite offense qui s'est faite contre ma petitesse, les yeux des autres ont été fermés.* Et quand elle eut achevé son oraison, elle mit sa main sur cette femme, en lui faisant le signe de la croix, et tout à la même heure elle reçut la vue.

Un homme de ce lieu-là même qui avait perdu l'ouïe, étant venu plein de dévotion à la cellule de cette dame, pour lequel ses parents prirent que cette bienheureuse femme voulût mettre ses mains sur lui, mais elle protestant qu'elle était indigne que Jésus Christ fit des miracles par elle, s'étant jetée en terre, comme si elle eut voulu baiser en toute humilité les pas de notre Seigneur, pria pour lui la divine clémence; et comme elle était encore prosternée, les oreilles du sourd furent ouvertes, et retourna en sa propre maison, n'ayant plus de tristesse, mais beaucoup de joie dans le coeur. Cette femme ayant été glorifiée par ces signes entre ses parents, de peur de tomber dans le péché de la vaine gloire, ayant quitté son mari avec sa famille et toute sa maison, elle se mit en chemin pour venir à l'église de saint Martin évêque, et passa par un bourg de Touraine appelé Eve, où il y a des reliques du bienheureux saint Medard confesseur évêque de Soissons, où cette nuit-là même se célébraient les veilles de la fête de ce saint. Là, cette dame assidue à l'oraison, se disposa pour se trouver à l'heure accoutumée avec le peuple à la solennité des offices, lesquelles, comme elles se célébraient par les prêtres de lieu, il survint une fille gonflée par le venin que lui avait causé une tumeur maligne, et se jeta à ses pieds, disant : *Secourez-moi, je suis morte.* La sainte à son accoutumée se mit en prières, et demanda la santé de cette pauvre fille en toute humilité à Dieu Créateur de toutes choses, puis s'étant relevée elle fit le signe de la croix : et ainsi sa tumeur ayant crevé par quatre endroits, le pus virulent en découla, et la pauvre fille fut retirée des griffes de la mort.

Après ces choses, la bienheureuse Monégonde vint à l'église de saint Martin, où s'étant mise à genoux devant le sépulcre du saint, elle rendit grâces à Dieu, de ce qu'elle voyait de ses propres yeux le tombeau du saint, ayant pris sa demeure dans une petite cellule, elle s'occupait tous les jours à l'oraison, en jeûnes et en veilles, et ne laissa point aussi ce lieu-là, sans être honoré de ses miracles : car la fille d'une certaine veuve y apporta ses mains toutes retirées, et sitôt qu'elle l'eut touchée avec le signe de la croix, après avoir fait sa prière, ses doigts se redressèrent, et laissèrent les paumes des mains libres.

Comme ces choses se passaient, son mari entendant parler de la réputation de la sainte, ayant assemblé ses amis et ses voisins la vint trouver, et la ramena chez lui et la mit dans la même petite chambre qu'elle y occupait auparavant, et ne cessait point de travailler à son ouvrage ordinaire : mais elles exerçait en jeûnes et en prières continuelles, afin qu'elle pût obtenir le lieu où elle désirait habiter. Enfin elle reprit le chemin qu'elle avait tant désiré, implorant le secours de saint Martin, afin qu'il lui donnât moyen d'arriver à son église, puisqu'il lui avait fait concevoir le désir d'y aller. Elle retourna donc dans la même cellule qu'elle avait occupée auparavant, et y demeura sans y recevoir plus aucun trouble, et n'y fut plus inquiétée ni

recherchée par son mari. Puis ayant assemblé peu de religieuses avec elle en ce lieu-là, elle y demeurait toujours persévérante en la foi et en oraison, ne vivant que de pain d'orge, et ne buvant que fort peu de vin les jours de fête, et fort trempé, n'ayant point de foin ni de paille fraîche; mais des brins de jonc tissus les uns dans les autres, comme on en fait d'ordinaire, qu'on appelle communément des nattes, mettant cela sur une forme, ou l'étendant par terre; ce qui était aussi son banc ordinaire, sa couette, son oreiller, sa couverture, et tout l'assortiment de son lit, ayant enseigné d'en user de même à celles qu'elle avait assemblées avec elle. Demeurant donc là toujours à célébrer les louanges de Dieu, elle donnait des remèdes salutaires aux infirmes, ayant fait sa prière.

Une certaine femme lui présenta sa fille pleine d'ulcères; et comme quelques-uns en parlent, on disait qu'elle avait engendré le pus. Alors la sainte ayant fait son oraison, tirant de la salive de sa bouche, elle en mit sur ces plaies cuisantes, et guérit cette fille; et de sa même salive, elle fit encore voir des aveugles nets.

Un garçon du lieu ayant bu du poison, duquel on tient que des serpents s'engendrèrent dans la superficie de sa peau, qui de leurs morsures lui faisaient sentir des douleurs extrêmes; en sorte qu'il ne pouvait reposer ni nuit ni jour, comme il ne pouvait aussi boire ni manger : et si après une longue diète il prenait quelque chose, il le rejetait tout aussitôt. Ayant été amené à cette sainte femme, il lui demanda d'être guéri par sa vertu. Et comme elle protestait qu'elle était indigne qu'on crût qu'elle eut quelque pouvoir en ces choses-là, néanmoins ayant été pressée par les parents de ce garçon, elle toucha son ventre, et le maniant de la paume de sa main, elle sentit où s'était cachée la peste des serpents venimeux. Puis ayant pris une feuille de vigne bien fraîche, elle la trempa de sa salive, lui fit le signe de la croix, et lui mit la feuille de vigne sur le petit ventre, dont l'enfant s'étant senti un peu soulagé, il s'endormit sur le banc, et celui qui depuis fort longtemps n'avait pu reposer pour être travaillé de douleurs insupportables, après une heure de sommeil, il se réveilla, et se leva pour aller purger son ventre, et vida un germe d'engeance pestiféré, et après avoir rendu grâces à la servante de Dieu, il se retira en parfaite santé.

Un autre garçon, qu'une paralysie avait rendu impotent de tous ses membres, fut apporté devant elle, qui fut suppliée de le guérir. Elle se mit à genoux, et fit sa prière à Dieu pour lui, et ne l'eut pas plutôt achevée, que le garçon se leva, et lui donna congé.

Il y eut aussi une femme aveugle qui lui fut amenée, et qui la pria de la toucher; mais elle répondit : *Quel commerce peut-il y avoir entre vous et moi, hommes de Dieu ? Saint Martin n'habite-t-il pas ici, lequel éclate tous les jours en si grand nombre de vertus ? Approchez vous de là, faites y vos prières, afin qu'il vous visite. Mais pour moi, pécheresse que je suis, que vous puis-je faire ?* Toutefois cette femme persévérant toujours en sa demande, disait : *Dieu fait toujours d'excellentes choses parmi tous ceux qui craignent son nom. C'est pourquoi je me jette entre vos bras, parce que vous avez reçu de Dieu une grâce particulière de guérir les maladies.* Alors la servante de Dieu émue imposa ses mains sur les yeux éteints, et tout aussitôt les cataractes se délièrent, et celle qui était aveugle vit tout le monde à découvert.

Plusieurs énergumènes étant venus vers elle, en reçurent la santé, sitôt qu'elle les eut touchés, et leur ennemi diabolique fut mis en fuite : et tous ceux que la sainte permettait qui s'approchassent d'elle, s'ils étaient malades, s'en retournaient tout incontinent en pleine santé.

Or le temps approchait que Dieu la voulut appeler, et sentait déjà ses forces défaillir. Ce que les religieuses qui étaient auprès d'elle, ayant bien connu, elles pleuraient fort amèrement, disant : *Notre sainte mère, à qui nous délaissez-vous ? Ou à qui recommandez-vous vos filles que vous assemblez en ce lieu dans la seule vue de Dieu ?* Elle leur répondit, ayant versé quelques larmes : *Si vous cherchez la paix et la sanctification, Dieu sera votre protection, et vous aurez saint Martin évêque qui sera votre pasteur, et je ne m'éloignerai pas d'auprès de vous; mais étant invoquée, je serai au milieu de votre charité.* Elles lui dirent : *Plusieurs infirmes nous viendront trouver pour demander votre bénédiction, que ferons-nous, quand ils ne vous verront plus, nous les renverrons avec confusion, quand nous ne vous verrons plus. Nous vous supplions donc, que parce que votre visage sera caché à nos yeux, qu'au moins vous daigniez venir de l'huile et du sel, dont nous puissions faire part aux malades qui vous demanderont quelque chose de votre bénédiction.* Alors elle leur bénit de l'huile et du sel, qu'elles reçurent de sa main, et l'ont gardé soigneusement depuis. Ainsi la bienheureuse sainte mourut en paix, et fut ensevelie dans son monastère, s'étant représentée depuis par beaucoup de miracles. Car des choses bénites qu'elle avait laissées, plusieurs malades depuis sa mort, en ont été fort soulagés. Enfin un pied devint fort enflé à un diacre appelé Boson, pour une apostume maligne qui lui vint en cette partie-là, en sorte qu'il ne pouvait marcher. Il fut porté au tombeau de la sainte, où il fit sa prière. Ses filles

ayant pris de son huile, en mirent sur son pied : et tout aussitôt son apostume étant venue à crever, et le venin s'en étant écoulé, il fut guéri.

Un aveugle fut amené à son tombeau, où il se mit à genoux pour le prier, et le sommeil l'ayant saisi, la bienheureuse s'apparut à lui, disant : *Je me juge indigne d'être comparée aux saints, toutefois vous recevrez ici la lumière d'un oeil; mais sitôt que vous l'aurez reçue, hâtez-vous d'aller aux pieds de saint Martin, et là vous étant prosterné avec un coeur humilié devant lui, il vous rendra la vue de l'autre oeil.* Cet homme s'étant réveillé avec la vue d'un oeil, s'en alla tout aussitôt, où le commandement l'avait obligé d'aller. Et là, s'étant mis encore en prières, implorant la vertu du bienheureux confesseur, la nuit de son autre oeil ayant été dissipée, il s'en retourna avec ses deux yeux ouverts.

Un muet s'étant aussi prosterné auprès du tombeau de la sainte, qui eut tellement le coeur contrit par la foi, que des larmes qui sortirent de ses yeux, il en mouilla le pavé de la cellule, et se levant de là, sa langue fut déliée par une vertu divine, et se retira en sa maison.

Un autre muet y étant venu, où il fit sa prière de coeur, implora le secours de la sainte femme, quand on lui eut répandu dans la bouche de la bénédiction que la sainte laissa en mourant, il en sortit du sang mêlé de salive, quand il reçut l'usage de la voix. Un homme qui avait la fièvre approchant aussi de ce monument, n'en eut pas plutôt touché le poêle⁹ qui le couvrait, que le feu de sa fièvre s'éteignit, et fut guéri.

Un perclus de tous ses membres, appelé Marc, fut porté auprès du sépulcre de la bienheureuse, il y fit une longue prière, et sur les trois heures après midi, il se tint ferme sur les pieds, et retourna en sa maison.

Un garçon appelé Leodin étant tombé dans une grande maladie, après quatre mois entiers qu'elle lui eut duré, ayant perdu non seulement l'usage de marcher, mais encore l'appétit de toutes sortes d'aliments, à cause de la fièvre qui ne lui donnait presque point de relâche, il se fit porter au sépulcre de la sainte étant à l'extrémité; et cependant il en revint en un instant, avec une santé parfaite.

Que dirai-je de tant d'autres qui ont été guéris de la fièvre, pour avoir seulement baisé avec foi le poêle qui couvre son sépulcre ? Combien y a-t-il eu d'énergumènes qui ont été amenés à la cellule de la sainte, et qui n'en ont point plutôt touché le seuil, qu'ils ont été remis en leur bon sens; et le spectre sort tout aussitôt de leur corps, dès le moment qu'il sent présente la vertu de la sainte; mais tout cela par l'opération de notre Seigneur Jésus Christ, qui donne libéralement des récompenses éternelles à ceux qui craignent son Nom.

CHAPITRE 20

De saint Léobard, reclus de Marmoutier auprès de Tours.¹⁰

L'Église fidèle est édiflée toutes les fois qu'on célèbre dévotement la mémoire des saints. Et comme celui est une grande joie, que ceux qui dès le commencement de leur jeunesse ont mené une vie religieuse, arrivent heureusement au port de leur perfection, ce ne lui en est pas une moindre, quand selon les préceptes divins, ceux qui sont convertis des corruptions du siècle veulent généreusement poursuivre leur ouvrage entrepris, par le secours de la divine miséricorde.

Ainsi le bienheureux Léobard du pays d'Auvergne, qui n'était pas à la vérité de maison sénatoriale; mais qui était de condition libre, eut Dieu dans son coeur dès le commencement de sa jeunesse : et s'il n'était pas né de parents illustres, il a éclaté par ses propres mérites. Quand il fut temps de lui faire apprendre quelque chose, on l'envoya au collège avec les autres enfants, où il apprit par coeur un des psaumes, et ne sachant pas encore s'il devait être clerc, il se forma de bonne heure dans l'innocence, pour être employé au ministère du Seigneur. Mais étant venu en âge légitime, ses parents, selon l'usage du monde, le voulurent engager à la condition du mariage, et l'obligèrent même de faire quelque présent à une fille pour l'épouser, et comme il y eut grande répugnance, son père lui dit : *Pourquoi, mon fils, ne faites-vous pas ce que je désire pour votre bien ? Pourquoi ne voulez-vous point de femme, pour donner des enfants à notre famille ? C'est donc en vain que nous prenons tant de peine d'amasser un peu de bien, si nous n'avons point d'héritier qui nous fasse espérer de le posséder un jour. Et certes, pourquoi nous mettrions-*

⁹ palla

¹⁰ fête le 18 mars

nous en souci d'avoir tant de valets à gage pour faire valoir notre bien, s'il doit passer un jour à des étrangers ? Les enfants doivent obéir aux pères, selon les divines Ecritures : et comme vous ferez paraître que vous leur êtes désobéissant, prenez garde aussi que vous ne puissiez par après vous purger de l'offense contre Dieu que vous aurez commise. Le père lui ayant tenu ce discours, bien qu'il eut un autre fils, lui persuada bien aisément ce qu'il voulut en la tendresse de son âge, quoique ce fut contre son intention. Enfin ayant donné une bague à sa fiancée avec un baiser, il lui offrit encore les souliers, selon la coutume, et on célébra le jour des noces. Cependant son père et sa mère décédèrent bientôt après. Et quand le temps du deuil eut été accompli, se trouvant chargé des présents de ses noces, il vint en la maison de son frère, qu'il trouva si plein de vin, qu'il n'en fut pas seulement reconnu, et ne le voulut pas recevoir en son logis. Il se retira donc de là avec un déplaisir sensible, qui lui fit tomber les larmes des yeux, et se mit à part dans une chaumine, où il y avait du foin. Il en fit manger à son cheval qu'il attachait tout auprès, et se coucha sur le foin pour dormir. Puis s'étant éveillé sur la minuit, il se leva de son lit; et haussant ses mains au ciel, il rendit grâces à Dieu tout-puissant, de ce qu'il était dans l'être des choses, de ce qu'il était vivant, et qu'il était nourri de ses dons. Et s'étant étendu sur des remerciements semblables après de longs soupirs, et beaucoup de larmes qui découlèrent de ses yeux, Dieu tout-puissant, qui a prédestiné ceux qu'il a singulièrement aimés pour être faits conformes à l'image de son Fils, lui toucha le coeur, pour le destiner entièrement au culte de Dieu ayant abandonné le siècle.

Alors celui-ci, comme s'il eut déjà été le prêtre de son âme, se fit cette prédication à soi-même : *Que fais-tu mon âme ? Pourquoi demeures-tu suspendue dans le doute. Le siècle est une chose bien vaine, les désirs du coeur de l'homme sont encore plus vains, la gloire du monde est vaine, et tout ce qui est dans le monde n'est que vanité. Il vaut donc bien mieux le laisser là, ce monde si rempli de vanité, et suivre le Seigneur, que d'y donner le moindre consentement.* Ayant ainsi raisonné en soi-même, dès que le jour commença de paraître, il monta à cheval pour s'en retourner en sa maison : et comme il était en chemin, il roula en son esprit ce qu'il avait à faire, où il irait, et dit : *J'irai au sépulcre de saint Martin, d'où procède une grande vertu sur les infirmes, et je crois pour moi que son oraison m'ouvrira le chemin pour aller à Dieu, puisque sa prière au Seigneur a retiré les morts du sépulcre.* Et ainsi ayant pris son chemin de ce côté-là, en continuant ses prières, il entra dans l'église de saint Martin, autour de laquelle ayant demeuré quelque jours, il passa la rivière, et fut à la cellule proche de Marmoutier, de laquelle s'était retiré un personnage fort dévot appelé Alaric, et là, s'étant préparé lui-même des membranes pour écrire, il s'y appliqua soigneusement pour entendre les saintes Ecritures, dont il s'appliquait à faire des exemplaires : et pour exercer sa mémoire, il apprit par coeur les psaumes de David : ainsi s'étant instruit par la lecture des divines Ecritures, il connut qu'il était vrai ce que le Seigneur lui avait auparavant inspiré dans le coeur. Mais de peur que les choses que nous avons rapportées, ne paraissent fabuleuses à quelqu'un, j'atteste Dieu que je les ai apprises de la propre bouche du saint.

Ayant donc passé quelque espace de temps en cet exercice, il se montra si parfaitement humble, qu'il en fut honoré de tout le monde. Mais ayant pris un pic, il creusa la pierre de la cellule où il s'était logé dans le roc, pour la rendre un peu plus grande qu'elle n'était. Et là dedans, il s'exerça dans les jeûnes, l'oraison, les psalmodies et la lecture, et ne s'abstenait jamais du divin office ni de la prière. Mais il écrivait de temps en temps pour éloigner toutes mauvaises pensées de son esprit. Cependant le tentateur, pour se montrer toujours ennemi et envieux des serviteurs de Dieu, comme un de ses petits moines eut eu débat avec ses voisins, il lui mit en l'esprit la pensée de sortir de sa cellule pour aller en un autre. Et comme nous vîmes en ce lieu-là pour y faire la prière accoutumée, il nous découvrit le dol du venin qui se glissait dans le coeur. J'en soupirai avec beaucoup de douleur, parce que je me trouvai obligé de le reprendre aigrement, et l'ayant assuré que c'était un artifice du diable, je lui laissai en le quittant des livres, afin qu'il apprit son instruction de la vie des pères, et l'institution des moines, de quelle sorte ceux qui sont reclus se doivent comporter, ou bien avec

quelle précaution il faut que vivent les moines. Les ayant relus, non seulement il chassa de son esprit la mauvaise pensée qu'il avait eue; mais encore il s'en forma le sentiment avec tant de lumière, que nous

fûmes émerveillés de sa facilité à parler de ces choses-là, et de l'abondance des belles choses qu'il nous en disait. Il parlait d'une manière fort douce, et d'un ton de voix fort agréable. Il était gracieux dans ses exhortations, et son coeur se remplissait de sollicitudes pour les peuples, et de soucis respectueux pour les rois, priant avec assiduité pour les personnes ecclésiastiques qui craignent Dieu, et n'était point comme quelques-uns qui se plaisent à porter de grands cheveux et la barbe longue : car à certain temps il se coupait les cheveux et la barbe.

Il demeura vingt-deux ans occupé de la sorte dans cette cellule, et eut tant de grâces de Dieu, que de sa seule salive, il ôtait la force du venin des pustules malignes : il éteignait le feu de la fièvre avec du vin qu'il avait sanctifié par le signe de la croix, réprimant bien justement l'ardeur des fièvres aux autres, puisqu'il avait si heureusement étouffé en lui-même l'ardeur des passions criminelles.

Il ya quelque temps qu'un aveugle l'étant venu trouver, déplorait devant lui sa misère, et lui demandait avec beaucoup d'humilité qu'il touchât de sa main ses yeux éteints, à quoi il résista longtemps. Mais enfin s'étant laissé vaincre par les larmes de cet homme, et par la compassion dont il se sentit ému à son sujet, après qu'il eut fait sa prière à Dieu trois jours de suite, le quatrième jour comme il mit donc sa main sur ses yeux, il dit : *Seigneur tout-puissant, Fils seul-engendré de Dieu le Père, qui règne avec lui et avec le saint Esprit dans les siècles, qui avec de la salive de votre bienheureuse bouche, avez rendu la lumière à l'aveugle-né, rendez l'usage de la clarté à celui-ci votre serviteur, afin qu'il connaisse que vous êtes le Seigneur tout-puissant.* Et disant cela, il fit le signe de la croix sur ses yeux, et tout aussitôt les ténèbres en ayant été chassées, il y fit entrer la lumière. L'abbé Eustathe qui était présent peut bien être témoin de cette vérité.

Enfin se trouvant cassé par le continuel travail du roc qu'il taillait sur la montagne; aussi bien que par l'austérité de son jeûne, et par l'assiduité de son oraison, les forces commencèrent peu à peu à lui défaillir : et un jour qu'il n'en pouvait presque plus, et qu'on le tenait accablé de travail, il nous fit appeler. Nous y fûmes; et après qu'il eut déploré la nécessité de sa mort, il nous demanda les eulogies, lesquels les ayant reçues de notre main, bien que nous fussions pécheurs, il but le vin et nous dit : *Mon temps s'en va bientôt achevé puisqu'il plaît à Dieu, qui veut que je sois détaché des liens de ce corps; je serai pourtant ici encore quelques jours; mais je dois être appelé devant le saint jour de Pâques.* Ô bienheureux homme qui a servi de telle sorte au Créateur de toutes choses, qu'il a connu le jour de sa mort par une révélation divine. On en était au dixième mois quand il parla de la sorte, et le douzième mois il retomba encore fort malade : et un jour de dimanche, il appela son serviteur, et lui dit : *Préparez-moi quelque chose à manger, parce que je me sens fort faible.* Le garçon lui ayant répondu : *Tout à cette heure Monsieur.* Il lui dit : *Sortez dehors, et voyez si le peuple sort de la liturgie.* Il disait cela, non pas qu'il voulut prendre quelque chose; mais afin que personne ne le vit passer, et quand le serviteur qui était sorti fut revenu, il trouva l'homme de Dieu tout étendu et les yeux fermés qui avait rendu l'esprit, d'où il est aisé de juger qu'il fut reçu par les anges, le saint héros n'ayant point voulu qu'un homme fut présent à son trépas. Le serviteur voyant ces choses, éleva sa voix avec larmes, et ainsi les autres frères étant accourus, il fut lavé, et quand il eut été revêtu de vêtements dignes de son mérite et de sa condition, il fut mis dans le sépulcre qu'il avait lui-même entaillé dans le roc de sa cellule, sans qu'il y ait sujet de douter à qui que ce soit, qu'il n'ait été admis en la compagnie des saints.

Fin du livre de la Vie des Pères.